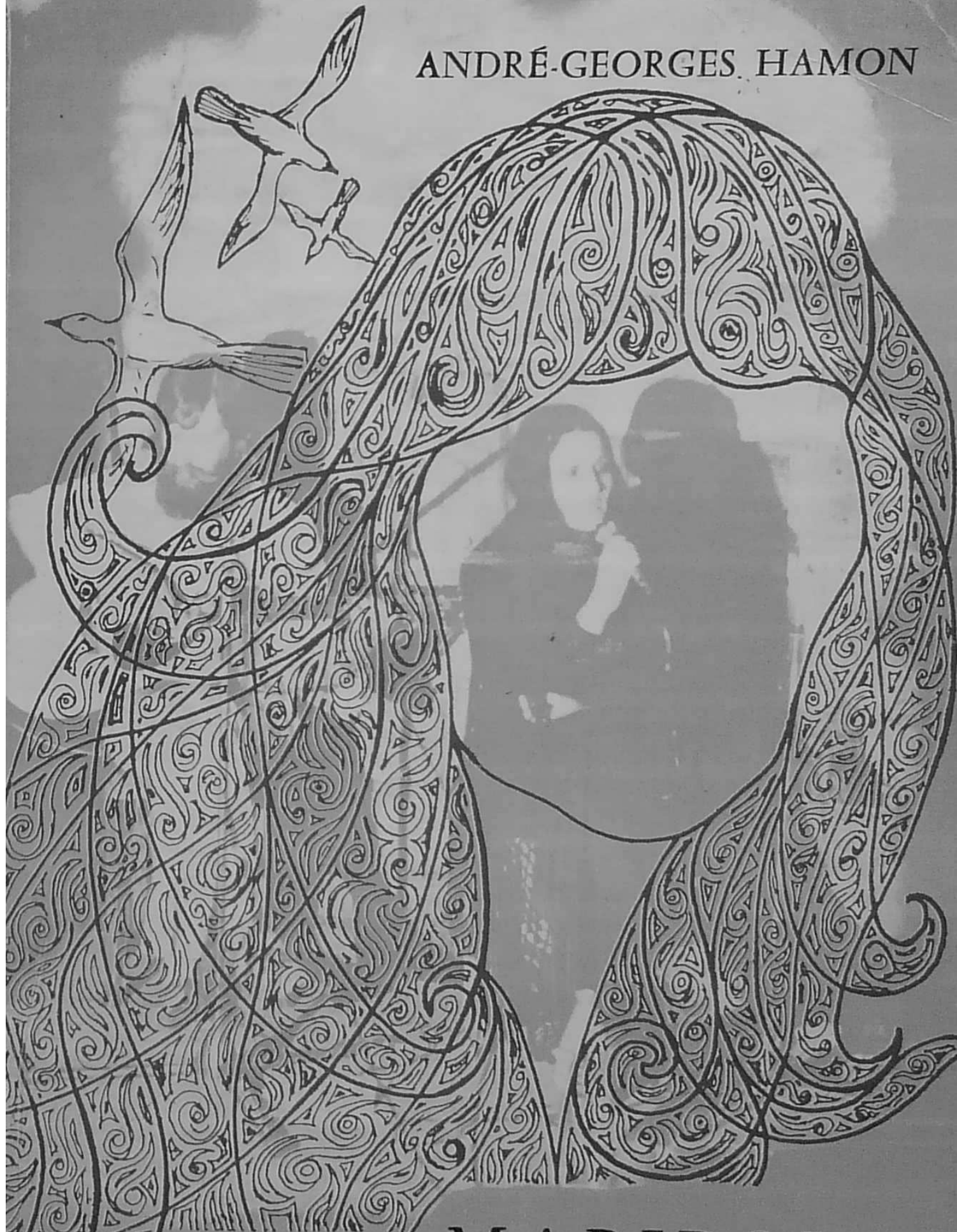


ANDRÉ-GEORGES HAMON



# MARIPOL

LA VOIE D'UNE FEMME CELTE

Editions KELENN

J.P. SURIE

le 3.11.79

Du même auteur,

A paraître :

«CHANTRES DE TOUTES LES BRETAGNES»  
(panorama de vingt ans de chansons)

André-Georges HAMON

A Alain Lomède

ce

MARIPOL

LA VOIE D'UNE FEMME CELTE

*Qui d'une femme son la chanson  
dans l'espoir d'une certifie confie  
terrible mai néanmoins série.*



collection : «Chantres de toutes les Bretagnes»

KELENN

Tous droits réservés. Editions Kelenn 1979

Merci à tous ceux qui ont accepté de collaborer à ce «Maripol», les chantres de la Bretagne vivante, les écrivains et les artistes, et ceux qui ont mis leur talent dans l'illustration de l'ouvrage: Jean-Pierre Subié, Michel Adda, Alain Chartier et Gabriel Hamon.

*André-Georges Hamon est un paladin qui nous vient d'ailleurs. Il a eu beaucoup de mal à se faire à notre monde, à se servir de nos images rationnelles, de nos écritures savantes, mais sans surprise. Dans les débuts de sa vie littéraire, il s'est tenu confiné à la limite du folklore. Mais très vite, il s'est rendu compte que BRETAGNE EST POÉSIE et que BRETAGNE EST UNIVERS. Depuis, il n'a pas cessé de prendre de l'assurance, de la distance, et de grandir dans son art.*

*Le voici au plus haut de sa pensée et de sa passion. Il est aujourd'hui celui qui connaît le mieux la chanson bretonne. Celui qui la défend et cherche à la répandre avec le plus de sincérité et d'intelligence. Pas un artiste de chez nous qu'il n'ait aidé de ses conseils, compris de l'intérieur, et poussé du bout de sa plume vers le succès. Tous lui doivent l'essentiel : le goût du dépassement.*

*Je suis heureux qu'il ait grandi dans mon estime et dans mon amitié autant que dans le journal que j'ai mis à sa disposition. Et j'admire que toujours jeune et enthousiaste, il sache nous entraîner du chant au plainchant et nous introduire dans la saga, disons dans le sanctuaire de notre celtitude. Il est le héraut des inconnus qu'il découvre à l'orée de Brocéliande; l'annonciateur des grandes voix inimitables; le gardien du feu plus que de la tradition; le serviteur privilégié d'un dire qui nous vient des grands bardes et qu'il aime dans sa nudité première. Avec lui, la «matière de Bretagne», inhérente à la musique, tient son homme.*

CHARLES LE QUINTREC

*A Soazig,  
sans qui rien n'aurait été possible*

*Il suffit de mourir pour revivre d'un vœu  
Dans un pays qui n'a ni frontière ni ciel.*

Charles Le Quintrec  
(Les Noces de la Terre)

*Après tant de clémence  
Après tant d'insouciance  
Retrouver  
Au jardin des semaines  
Au jardin des rengaines  
L'arbre de vie.*

Gérard Ducos  
(Eclatements)

*Il n'est pas de frontière entre hier et demain,  
pas plus qu'entre la vie et la mort.*

Paol Keineg  
(Chroniques et croquis des villages verrouillés)

A l'heure où le monde se déchire, où rien n'est plus certain, où les amitiés politiques, et les autres, se font et se défont, au gré d'intérêts passagers, la télévision et les «mass-médias», à côté des horreurs meurtrières et des interviews mensongères d'hommes «nationaux» qui n'ont d'ampleur qu'au travers de discours, sans fond ni fondement, nous abreuvent de chansonnettes poussées par les pauvres marionnettes d'un pouvoir qui se doit d'endormir les susceptibilités.

Les hit-parades s'en donnent à cœur joie, dans la valse des étiquettes d'une sous-expression qui n'a même plus son nom à avancer. Ceux qui meurent sont immédiatement remplacés par des hersatz, car il faut bien vivre. Et pourtant la chanson existe comme moyen populaire fondamental d'expression, comme idéal support de communication, comme véhicule des idées et des sensibilités particulières. En Bretagne, comme dans d'autres pays de France, mais, sans doute, plus qu'ailleurs, elle sait garder sa force persuasive, ses qualités émotionnelles et sa rage de liberté. Le bardisme n'est pas un vain mot, et sous des formes différentes, il a permis le vrai réveil populaire breton. Ce ne sont pas les politiciens, ni même les militants de la base bretonne qui ont sonné la remise sur pied d'une Bretagne qui foutait le camp. Ce sont les poètes,

les bardes et les chanteurs. Ceux-là même que l'on vomit, que l'on ne soutient pas. Ces loqueteux, ces hirsutes, ces gratouilleux, ces saltimbanques, ces curiosités qui interrogent, à force d'être éclairés et de ne pas vivre comme tout le monde. Ces originiaux, ces empêcheurs de tourner en rond, ces brailards, ces amuseurs qui, dans l'éclatement d'une personnalité marginale, savent trouver la grâce d'une formule qui possède la force de renverser le monde; le mien, le vôtre si nous le voulons. Ces tordus, ces pouilleux, ces jongleurs de foire, ces exhibitionnistes et ces autonomistes, en quelque sorte, qui ont le courage de dire non à un rythme de vie qui nous emporte vers l'enfer de demain. Ces individualistes, ces «viveurs», ces «nuitards» qui nous attirent pourtant, car tout n'est pas encore éteint en nous. Et qu'il est possible de rêver...

Pour avoir tenté de mieux les connaître, de partager avec eux certains graves soucis, des «bides» terribles et des joies sans égales, j'aime ces bretons qui, dans leurs difficultés quotidiennes, nous apportent le souffle d'un ailleurs à redécouvrir, en même temps que les interrogations les plus fondamentales sur notre propre démarche. Il n'y a pas des grands et des petits. Il y a l'ouvreur, celui qui, des années durant, s'est imposé à coups de poing pour pouvoir élever une voix triomphante. Le philosophe et le prophète d'une cause qui, pour être perdue d'avance, n'en est que plus forte aujourd'hui, Milig ar Scanv dit Glenmor, Terre et Mer, nécessaires, dans une alliance conflictuelle, ouvrant l'infini du nirvâna celte au quotidien. Et, il y a ceux qui ont suivi le chemin du retour à soi-même, à sa culture, à sa terre et qui n'ont pas manqué de mettre les pas dans ceux du barde prophétique: Alan Stivell, Servat, Kerguiduff, Maripol. On peut, encore, compter tous les autres qui, dans la grande fureur de la redécouverte, ont fait jaillir un sang neuf, ont fait aimer la musique bretonne: les Kabalerien, les Namnediz ou les Tri Yann, ou ceux qui poursuivent, sur un terroir déterminé, un travail de qualité comme le Trégérez, et plus récemment,

les Kadig. L'ouverture au celtisme de Myrddhin. La présence constante dans le débat breton du solide poète terrien Youenn Gwernig ou la sensibilité spécifique du compositeur et guitariste Bernard Benoit... Ce sont des anciens, ou presque. La Bretagne, renouvelée, a encore donné le jour à des Ducos, Annkrist, Delahaye, Favennec, Noguès, Etienne, Budet, a permis la résurrection du fest-noz et de la musique à danser. Le sonneur et le chanteur traditionnels revivent partout...

Connait-on suffisamment nos bardes, nos poètes, nos éclaireurs ? Sait-on leur donner une place au coin de l'âtre mythique de notre être, pour que le mystère reprenne possession de nous, pour que Merlin vive quelques minutes dans notre cervelle désaffectée ? Savons-nous écouter un disque autrement qu'en faisant la vaisselle ou en jetant un œil à la sacro-sainte lucarne magique ? J'en doute. Et pourtant... Il y a des leçons à tirer de la vie et de l'œuvre de ces chanteurs qui ne sont pas seulement des «amuse-gueule», mais de vrais interpellateurs d'une société, en même temps que les dispensateurs d'un art qui ne reste pas dans les murs empoussiérés d'un musée.

Et, curieusement, dans cette société celtique en renouveau, la chanson n'a pas rétabli la pondération de la tradition où «la femme jouissait de prérogatives qui auraient fait mourir d'envie les romaines de la même époque». Il y existait «un équilibre entre le rôle de l'homme et celui de la femme, équilibre qui n'était pas dû à la supériorité de l'un sur l'autre, mais à une égalité dans laquelle chacun pouvait se sentir à l'aise.» (Jean Markale in «la femme celte». Payot éd.). En Bretagne, tout s'est passé comme dans l'hexagone, et la culture française : beaucoup d'hommes, point de femme.

Pourtant, une voix s'est élevée d'un corps féminin, un jour de grâce des années soixante. Une voix magistrale qui, depuis, cherche à nous entraîner dans une mer colorée et odorante, porteuse d'un monde mythique et pourtant quotidien, organe d'un barde au féminin en quête de réponses à la question posée par Xavier Grall dans son «Barde Imaginé»\* : *«Où est mon âme ? Où vais-je trouver cette voyageuse, cette solitaire ? Qu'est-ce qu'on a fait d'elle ? Au sein de quel hallier l'a-t-on cachée, sequestrée ? Où donc se trouve-t-elle, cette folle priante et mal aimée ?»* Du jour de notre rencontre, je n'ai pu m'empêcher de *«partir sous le ciel bas, par les chemins ouverts...»\** C'est sur ces chemins là que je vous invite à me suivre... à la découverte de Maripol.

A.G.Hamon

## UN CERTAIN JOUR

\* BARDE IMAGINE - Xavier Grall - Kelenn Ed.

Juillet 1969. Le soleil brille, très chaud, sur la grande plage du Val-André. Un peu plus loin, le célèbre rocher du Verdelet baigne dans l'eau trop bleue de cette journée estivale qui voit le sable fin disparaître sous les corps brûlés des vacanciers en rupture de mai 1968. Au port, à Piégu, les bateaux de plaisance dansent un gentil laridé avec les barques des pêcheurs coquilliers au repos. C'est l'été. L'arrêt des soucis, la perte de la conscience individuelle. L'oubli de tout le quotidien pour une ivresse passagère, une tête tournée par les rayons d'un soleil disponible, une impression de bonheur immédiat.

Que sera demain ?...

Sous le regard de Notre-Dame, la salle du Casino municipal («La Rotonde», tout un programme !) s'ouvre sur le monde de l'oisiveté. Une pauvre affiche attire mon attention. On se demande comment elle a pu aboutir là ? «Ce soir, à vingt et une heures, Maripol chante sa Bretagne et la Mer». Immédiatement, je suis emporté dans ma réflexion: des «pourquoi ?» naissent en moi sur les intentions de cette jeune chanteuse qui, sans moyens, ose se permettre de narguer les habitués du lieu qui ont noms: Johnny Halliday, Sylvie Vartan, Claude François, Gilbert Bécaud ou Barbara ? Des interrogations me poursuivent tout l'après-midi, me faisant oublier la vie alentour. Le soleil a pourtant décliné, offrant un magnifique coucher de soleil à la vue des puristes. La plage s'est vidée en re-

trouvant sa joie de vivre et son aspect normal. L'affiche, qui pourrait paraître ridicule à force d'être simpliste, me hante. Et, sur les grandes baies du Casino, elle ne peut empêcher les voyeurs, habituels ou passagers, de participer, de l'extérieur, au luxe d'un décor coloré, ni d'apercevoir les garçons, stylés, servir le thé aux vieilles dames de la bonne bourgeoisie rennaise, briochine ou, tout simplement locale.

Bien avant vingt heures trente, je pousse la porte du Casino, attiré par un certain instinct de l'aventure heureuse. Seuls, les serveurs sont là, à pied d'oeuvre, avec deux jeunes gens souriants, attentifs à l'accueil d'un spectateur éventuel. J'ai le temps de porter mon regard sur les coloris bleus de la salle et sur le lieu scénique, organisé comme un cabaret parisien, d'où se détache un micro solitaire.

L'est-il autant que moi ? A l'heure prévue pour le spectacle, nous sommes cinq dans la salle. Sans doute des fanatiques ou des illuminés ! Le directeur de l'établissement fait grise mine et propose l'annulation de la soirée. Maripol, qui vient d'apparaître, refuse tout net : *« Il y a des gens qui se sont déplacés pour m'entendre, laissez-moi chanter »*. Grande dame. Superbe. Le choc est immédiat.

La voix se fait forte. Assurée. Portée par un visage à l'oeil de feu, elle entraîne immédiatement le spectateur dans son charme et sa noblesse. Accompagnée par Bernard Benoit, dont on sait le chemin qu'il a parcouru avec sa guitare « celtique », Maripol, dans sa robe de bruyère, donne, ce soir là, un concert tout en subtilité, en même temps qu'une leçon exemplaire aux spectateurs et à l'ensemble du monde du spectacle. Perdue dans le Casino désert, nous oublions à cinq notre solitude pour participer à une entreprise de découverte d'une chanson aux accents imprégnés d'une culture originale.

Deux heures durant, nous nous promenons dans les méandres d'une pensée où la Bretagne respire à pleins

poumons. La Bretagne d'hier et sa mythologie. La tradition de la vie maritime posée au travers d'une vision de femme. Mais, aussi, la réalité quotidienne du Breton dans ses difficultés et son émigration vers les grandes villes, voire la métropole parisienne. Le chant s'élève, sans fioritures particulières, mais avec la force de la certitude. Chacun des spectateurs reste fasciné par cette présence formidable de chanteuse hors du commun show-business, envoûté par la qualité rare d'une voix et de textes transpirant de réalités intérieures. Lorsque le récital s'achève, des applaudissements de foule secouent « La Rotonde », après cet instant de silence dans lequel chacun retient son souffle.

Une chose est certaine, je viens de faire une rencontre rare. Avec une femme au tempérament exceptionnel. Déclat affectif ? sans doute, mais aussi intellectuel. La Bretagne n'a pas donné le jour à beaucoup de chantes femmes. Mais il semble d'entrée qu'elle tienne avec cette jeune femme brune, un véritable « barde au féminin ». En quelques minutes, celui-ci a pénétré le coeur de chaque spectateur, a élevé la réflexion à hauteur celtique. De par son interprétation, ses images, sa gentillesse et sa simplicité. Pas question du « cirque » habituel de la scène. Mais l'authenticité d'un cri venu de la conscience bretonne. Une conscience nourrie de légendes, d'histoires merveilleuses que la grand-mère de Marie-Paule Subié contait à la veillée, ou à l'oreille de l'enfant, et qui donne à la chanson de Maripol un impact très particulier, une coloration celtique propre.

\* \* \*

Octobre 1978. Neuf ans ont passé. Il fait toujours aussi bon vivre à Pléneuf-Val André et dans toute la baie de Saint Brieuc (L'Amoco-Cadiz n'y a pas fait trop de dégâts), mais le Casino s'est ouvert essentiellement à la danse et aux jeux. Plus de chansons dans les volutes de fumée, dans le rayonnement des ors, le service des thés. Il faut plutôt se tourner vers le comité local d'animation pour avoir une chance de rencontrer Maripol. Comme l'an dernier, au mois d'août, à l'occasion du troisième festival de «La chanson en Bretagne». La dame de Plurien poursuit son chemin dans son difficile choix. Des disques: quatre, dont le dernier tout récemment enregistré pour «Chant du Monde» par Kelenn à Guipavas. Ils ont fait le tour des radios du monde, apportant à des cultures diversifiées la voix de la Celtie. La France, elle, continue d'occulter ce vrai créateur qui a, délibérément, choisi d'ignorer ce qui fait les beaux jours de «la variété».

Je n'ai rien oublié de mon bonheur de 1969 et depuis, chaque rencontre avec Maripol me confirme dans mon intuition de départ. La Bretagne a fait naître un auteur exemplaire, qui, au delà de la chanson, assoit son écriture sur le destin d'une civilisation naturaliste. Femme ou chanteuse, Maripol reste égale à elle-même, fidèle dans ses amitiés comme dans l'orientation celtique, ésotérique et mystique de son œuvre. Sa poésie chantée s'affine, ses images, dans leurs colorations, prennent parfois, un tour fantastique et sa musique, sous l'inspiration de son mari Jean-Paul Graffard, se renouvelle complètement. Chacun de ses passages, sur scène ou dans une église, marque le spectateur, au plus profond de sa culture, par une œuvre totalement originale. Et Jacques Vassal, dans son ouvrage sur «La Nouvelle Chanson Bretonne»\*, n'hésite pas à écrire de Maripol qu'il s'agit «d'une chanteuse de grand talent, injustement méconnue».

\* Albin Michel - Roch and Folk

Alors, il m'est apparu nécessaire de faire partager mes impressions. Mes certitudes! Au bout de dix années, le choc originel reste toujours aussi vivant, et chaque rencontre, dans l'intimité de la nuit du spectacle, m'apporte la preuve que la Bretagne possède, avec celle que certains ont appelé «La Judy Collins du blues breton», l'une de ses plus grandes dames. D'où ce livre sans prétention, qui se veut «bâton de pèlerin» d'un cheminement dans certains mécanismes d'écriture, une inspiration et des textes. Un appui pour un voyage au cœur du monde de Maripol, sirène mystique de la chanson bretonne contemporaine.

\* \* \*

CHEMINEMENT...

Lorsque le quatre juin mille neuf cent quarante cinq, dans les relents de fin d'occupation et les odeurs d'épuration, à dix sept heures, la petite cité de Plurien participe à la joie de la famille Subié, personne ne sait que la petite fille, dans ses langes, qui vient de pousser son premier cri, saura en pousser d'autres dans le cadre de la rénovation de la chanson en Bretagne. Mais, je suis sûr, que tout l'univers de Fréhel, dans sa lande, sa mer et ses oiseaux, a frémi à cette minute même pour celle qui, des années plus tard, saura trouver dans la communion avec la nature le meilleur moyen de s'ouvrir au monde.

Marie-Paule ne manque pas d'être marquée par les signes. Tout au long du cheminement que nous allons tenter de faire ensemble, nous pourrons nous en apercevoir. Ainsi, l'étude de son thème astral nous révèle que sa situation astrologique la prédispose « à toutes manifestations de l'art en général et lui confère un réel talent littéraire », que son caractère est plutôt « triste, rêveur, poétique, et porté vers le spiritualisme », que son intelligence est liée « à l'occulte, ou donne, à tout le moins, des capacités de déduction et d'intuition, à partir de données qui échappent à autrui ». On peut encore noter chez Maripol « Une puissance passionnelle peu commune, qui

la prédispose aux sentiments violents, aux instincts puissants, un esprit tourné vers l'évasion» et, bien sûr, un côté marginal. Le fait d'être née à Plurien, n'est-il pas, déjà le signe majeur qui peut induire ce que sera l'orientation de la création de Maripol.

Plurien, un petit village, triste comme bien d'autres, où il se passe très peu de choses, et où, comme partout, tout le monde sait tout et bien plus encore. Mais Plurien c'est Fréhel. Lieu privilégié, s'il en est. Un Fréhel qui a toujours marqué la jeune femme de par la force de son contexte, la violence du site, la liberté qui se dégage en permanence de son côté sauvage. C'est dans le vent de la lande qu'elle passe son enfance, et dans l'entourage d'une famille pas tout à fait classique pour les chaumières d'Armorique. Son père n'est pas breton, et sans doute, cela a-t-il une incidence sur le tempérament de Maripol. «C'est un homme d'origine aragonaise, issu d'un milieu déshérité d'où il est rejeté par un beau-père qui ne l'aime pas. A l'âge de sept ans on l'envoie servir la messe et, au détriment de l'école, garder des troupeaux de dindons pour rapporter un peu d'argent à la maison. Argent dont il ne profite guère, puisque la commune lui alloue un pain par semaine». Fatigué de cette forme d'exploitation, il quitte sa famille vers l'âge de treize ans. Une équipée qui dure plus de dix années au cours desquelles il apprend bien des métiers qui le conduisent jusqu'en Bretagne où il s'installe. A Plurien, comme artisan électricien. Maripol dit: «Ce que mon père m'a raconté de sa vie a eu une influence certaine sur moi; ça m'a donné le goût de la liberté, du voyage, d'une éternelle bougeotte». Aujourd'hui, mis à la retraite, il se consacre à l'une de ses passions: la minéralogie. Et il n'est pas rare de le voir partir, sac au dos, avec son duvet, même en plein hiver, à la recherche de la pierre qui fera sa joie.

Il y a de la pudeur et de l'amour vrai dans la description que Maripol fait de ces parents qui lui ont

permis de vivre son choix à des moments difficiles. Madame Subié quant à elle, n'est pas seulement la mère. C'est la sœur, l'amie, la confidente, la complice. Une femme sympathique, drôle, ouverte, qui sait se remettre constamment en question. Pour Maripol, «c'est une sorte d'anarchiste qui vit comme elle en a envie, selon ses humeurs, au mépris de toutes les institutions bidons, sans se soucier de l'opinion publique. Elle m'a appris à ne pas tenir compte de tout ce qui n'était pas représentatif des valeurs humaines fondamentales et à vivre comme je l'entendais». Ainsi, déjà, l'environnement de la petite plurienaise (cadre de vie, famille, nature féconde pour l'esprit) ouvre ses possibilités latentes. Mais à Plurien, un autre personnage va jouer un rôle considérable dans la vie de Maripol: la grand-mère.

On sait l'importance de la grand-mère dans la vie des enfants, pour comprendre l'attrait qu'a exercé cette petite femme noire, au visage pâle et au regard malicieux sur Maripol. Femme très mystique et visionnaire, elle a une telle force de persuasion que l'enfant finit par participer aux mêmes visions. «Elle croyait beaucoup aux intersignes et savait interpréter, dans le futur, les événements de notre quotidien. Elle avait un côté très grave et un autre très farfelu, et je pense lui ressembler en cela». Cette grand-mère est sans doute superstitieuse, comme beaucoup de mam-goz, mais elle n'a rien d'arriéré ou de moyen-âgeux. L'esprit toujours en éveil, elle s'intéresse à tout et transmet à la petite fille son besoin d'apprendre et de connaître. Mais laissons Maripol faire revivre sa grand-mère. «Je la revois, habillée tout de noir, assise dans le jardin, dans un grand fauteuil noir, les yeux protégés par d'énormes lunettes également noires, en train de lire au moyen d'une grosse loupe, car elle était presque aveugle, de vieilles bandes dessinées qu'on lui achetait pour un franc chez l'épicière du coin. Elle a eu une importance capitale dans ma vie. Elle qui a perdu cinq enfants, a toujours gardé une grande sérénité d'esprit, une grande

confiance en la vie, une grande force. Elle savait se récupérer dans les pires moments et je crois qu'à ce niveau, j'ai hérité d'elle.» Mais cette personnalité fascinante de grand-mère ne semble pas avoir bloqué le développement personnel de l'enfant. Sa façon de vivre, de raisonner, d'envisager les événements, au contraire, permet à celui-ci de s'ouvrir à son tour et d'aller au delà de sa première impulsion. C'est cela qui, manifestement, réalise la vraie liaison d'esprit et de cœur entre ces deux êtres. Une liaison qui valut à Maripol de pressentir, comme elle nous la raconte, la mort brutale de l'être cher. *«La veille de la mort de ma grand-mère, alors que rien n'annonçait cet événement et qu'elle se trouvait dans le jardin, j'ai été prise d'une envie subite, d'aller repeindre les lettres dorées qui ornent la plaque tombale familiale dans le cimetière. Deux jours après ma grand-mère est morte. C'était sans doute un intersigne.»* La mort de la grand-mère a beaucoup touché la jeune fille qui se souvient parfaitement, aujourd'hui, des longs moments passés à discuter, voire à se disputer pour défendre des idées, pénétrer certains mystères de la vie et de l'esprit, dans lesquels on ne sait plus quelle part prend le réel et quelle autre l'imaginaire. Une grand-mère, sans nul doute possible, à l'origine des thèmes de son premier microsillon et de toute sa création.

\* \* \*

C'est à l'église, en quelque sorte, que Maripol fait son apprentissage de chanteuse, coincée entre l'harmonium, les cierges et les pots de fleurs. *«Pour ne pas offenser la grand-mère, il fallait assister à la messe. Je dois dire qu'à cette époque, ça ne m'ennuyait pas trop. C'était le côté mystérieux, magique, qui me fascinait là-dedans et auquel participait le fait d'allumer des cierges, de respirer*

*de l'encens, de parler une autre langue. Tout ça excitait mon imagination d'enfant, car il y avait des couleurs, des odeurs, des gestes que l'on ne trouvait pas chez soi.»*

Plus tard, c'est la découverte de la collectivité, dans le cadre du lycée Ernest Renan de Saint-Brieuc. Dans cette institution rigide, la jeune Marie-Paule Subié vit mal le pensionnat, les différences de classes sociales, le fait de ne revenir à Fréhel qu'une fois ou deux par trimestre et les humiliations subies. Elle y mène une vie de cloîtrée, a peu de contact avec le milieu extérieur dont elle pressent toutes les défaillances au travers de cette mini-société en vase clos. C'est là qu'elle accumule une véritable soif de justice et de liberté. *«Je me souviens qu'un jour, on a convoqué ma mère et celle d'une fille de riche pour un différent qui nous opposait. La surveillante a fait asseoir la bourgeoise et a laissé ma mère debout ! »* Cet épisode, il y en a d'autres, marque profondément la sensibilité de Maripol, qui en parle, toujours avec la même ferme opposition, le même regard noir et profond, la même détermination d'arriver à un monde où ces situations ne pourront plus surgir.

Pourtant, son passage au lycée Ernest Renan lui permet ses premiers émois poétiques. C'est en lisant et relisant, inlassablement, les «vers» de la «Prière sur l'A-cropole», inscrits dans le parloir du lycée: «Je suis née, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires», qu'une soif d'écriture lui vient. Ce sont d'abord, des chansons satyriques sur l'établissement («Alcatraz en miniature»), et son personnel («les géôliers»), puis de petits poèmes qu'elle lit timidement à sa meilleure amie qui ne cessera dès-lors de l'encourager à écrire. A cette époque, la jeune fille se passionne pour Beaudelaire («mon poète fétiche») qu'elle recopie

partout, y compris sur ses couvertures de cahier et qu'elle dessine même, et pour Sartre qu'elle lit et relit en cachette ce qui lui vaut d'être renvoyée de l'établissement après avoir participé à un conseil de discipline comme on en fait plus.

La réalité s'offre à elle sous un nouvel aspect: la recherche du travail. Pour la jeune fille c'est l'impasse de par son manque d'expérience et de qualification. La dépression nerveuse. Mais aussi, mais surtout, la frénésie d'écrire, le besoin de communiquer, d'exploser, d'entamer le dialogue. Maripol rencontre alors un jeune poète, Daniel Hillion et crée avec lui un club de poésie à Saint-Brieuc qui fonctionne bien une année, puis meurt, «faute de combattants». De cette période, il reste un vieux cahier intitulé: «CRAIES DE SUIE» signé Mary-Pôle qui comprend une trentaine de poèmes dont le premier, écrit en 1968 est publié dans une anthologie aux Editions de la Revue Moderne en 1965 :

TROIS NOTES D'AUTOMNE

*Automne*  
*Printemps monotone*  
*D'un hiver atone*  
*Je me noie dans ton image*  
*Aux yeux gris tristes d'opale*  
*Et égrène sur la harpe de l'ennui*  
*La morne saison des amours enfuies*

*Automne*  
*Printemps monotone*  
*d'un hiver atone*  
*Tu réchauffes une dernière fois*  
*Les mains des amants tendues vers toi*  
*Et souffles sur leur bouche glacée*  
*La flamme vacillante du passé*

*Automne*  
*Printemps monotone*  
*d'un hiver atone*  
*Laisse moi m'évader de ton cœur trop amer*  
*Laisse moi courir une dernière fois vers la mer*  
*Pour fouler la place encore meurtrie*  
*Où nos deux corps d'adolescents*  
*Se jouaient de la vie.*

On y trouve déjà des tournures de phrases chères à la chanteuse d'aujourd'hui. D'autres poèmes ouvrent également sur son devenir: «CELUI DE NULLE PART», «L'ENNUI», «REGAIN» ou «MELANCOLIE» («J'ai teinté mes larmes de mauve et de gris ciel»). Mais la poésie ne nourrit pas son homme et Maripol entre à Lamballe dans une école religieuse pour y suivre des cours de sténo-dactylo. Passage court et remarqué. Au bout de deux mois, elle quitte l'établissement, d'une façon qui colle bien au personnage. «Je me suis sauvée au grand galop, en plein après-midi, après avoir théâtralement traversé la cour principale et à moitié assommé une bonne sœur avec ma valise. Puis j'ai longé ce qu'on appelait «le canal» me demandant si oui ou non j'aurais besoin de m'y jeter afin de convaincre mes parents de mon désir de ne pas retourner dans cet enfer à prière et à renoncement».

Elle fait divers métiers : réceptionniste d'hôtel, travaux saisonniers, prend des cours d'anglais commercial et d'esthéticienne. Mais sa passion reste l'écriture, qu'elle marie bientôt avec une grande attirance pour la musique. Et le déclin se produit. A l'occasion d'une rencontre, dans un bal de campagne, avec J.P. Lecuyer, guitariste, venu là pour tuer le temps.

«Fatigués par les flons-flons d'une musique qui ne nous concerne pas, nous lions plus amplement connaissance, assis sur le mur qui domine le cimetière de Pleslin.. Drôle d'endroit, mais, ô combien fascinant par clair de lune, avec toutes ces croix qui font çà et là des taches de

lumière. Dans un tel décor, à la limite du baroque, tous les fantasmes sont possibles, tous les désirs réalisables». Aussi, comme elle croit beaucoup aux inter-signes et pense qu'une rencontre n'est jamais l'œuvre du hasard, elle décide de revoir Lécuyer qui semble attiré par ses poèmes. Maripol a l'impression d'avoir rencontré un messenger, sent qu'il va se passer quelque chose d'important dans sa vie, de déterminant dans sa façon d'être.

\* \* \*

Effectivement, la chanson entre en elle pour ne plus en sortir. Les deux compères se retrouvent, et bientôt, deviennent trois avec l'arrivée d'Alain Métrope. «*Chaque week-end et sans tenir compte du temps, je fais du stop à la sortie de mon village sous l'œil critique de quelques commères qui trouvent ça bien audacieux pour une jeune fille*». Mais qu'importe les commentaires, l'essentiel c'est la musique. Et la musique n'est pas dans son village, mais à trente kilomètres de là, à Dinan. Maripol ne puise pas encore dans la matière celtique. Elle est plutôt influencée par les grands de la francophonie : Brel, Ferré, Barbara, mais peu à peu, sous la «pression» de ses deux amis, elle se laisse séduire par le folk venu d'Angleterre et d'outre-Atlantique, plus spécialement par Joan Baez, Bob Dylan, Donovan. Pris au jeu, ils se mettent à répéter, dans une petite chambre de la rue de Saint-Malo à Dinan et chantent pour la première fois en public dans un banquet. Mais chanter pour soi, répéter des journées et des journées, débouche, forcément, sur un besoin de communiquer à d'autres ses états d'âme, sa sensibilité, sa création.

Après bien des hésitations, les trois compères frappent à la porte de Guy Monfaur qui tient à cette époque un cabaret d'importance, «Les Templiers», dans une ruelle surnommée «rue de la Soif», à Dinan. Maripol, malgré son trac difficilement surmontable, se rappelle parfaitement, et l'ambiance attentive du public, et sa robe rouge,

et son collier d'étain. Les quelques chansons qu'elle donne ce soir là plaisent à Guy Monfaur qui lui propose d'aller quelques jours plus tard chanter au Grignel à Locquirec. Une autre chance de la vie de Maripol, puisqu'elle va être déterminante de sa façon d'être. Dans une sorte de grenier aménagé au-dessus d'un bar, elle rencontre celui qui va lui faire prendre conscience de son identité : le barde Glenmor. «*Ma rencontre avec Milig est à l'origine de mon intérêt pour la culture celtique et je lui en serai éternellement reconnaissante*». Cette rencontre s'est imposée à elle d'une manière très violente et très sensuelle à la fois... «*J'ai eu l'impression de quitter mon corps et une façon de penser où je ne m'étais jamais véritablement ressentie, de me glisser dans un autre moi-même, qu'il me faudrait apprendre patiemment, longuement. Mais que je percevais d'avance beaucoup plus riche*». Elle se découvre ivre d'une nouvelle vie, d'un nouveau souffle.

Elle vient enfin de naître.

Le lendemain, aux Templiers, Maripol retrouve Monfaur, Glenmor, Michel Fontayne et un certain Alan Cochevelou, qui joue de la harpe et chante quelques chansons. «*Après son tour de chant, nous nous sommes retrouvés au bar. Alan était très timide à cette époque. Moi aussi !* » Autant dire que le dialogue n'était pas facile à engager. Cette rencontre lui créa un deuxième choc, car c'est pour elle la découverte de la musique celtique au travers des morceaux traditionnels joués par Alan, et de la langue bretonne. Prise de conscience violente, car Maripol a le sentiment d'avoir été abusée pendant de longues années, d'avoir subi plutôt qu'accepté une forme d'expression, de culture, qui n'était pas la sienne. «*C'était le bonheur de me retrouver, mais un bonheur douloureux, à la limite de la souffrance, car il est dur d'admettre que l'on a été trompé si longtemps. Sur le moment, j'avais presque envie de crier, j'aurais voulu que l'éveil des autres se fit en même temps que le mien et je me suis dit que*

la seule façon pour moi d'y contribuer était d'user de la chanson».

\* \* \*

Une aventure difficile, pénible même bien souvent. Errer de chambre d'ami à chambre d'ami, ou à chambre louée dans des conditions extravagantes. Avoir froid et faim. Ressentir le mal du pays dans une ville sans accueil... Mais pour Maripol il faut tenir le choc, résister, rencontrer des copains, vérifier les idées, dialoguer à perte de temps, écrire et confronter les réussites ou les échecs des uns et des autres. Et puis vivre chaque mardi, le Hootnany du Centre Américain. Le paradis, dans l'enfer de cette ville tentaculaire, où le breton se sent étranger. Un paradis très fréquenté de musiciens et de folkeux assidus, durs dans la critique, mais chaleureux dans l'amitié. Maripol y retrouve des bretons comme Stivell ou Besson (qui, à cette époque, ne chante pas encore, mais vient s'imprégner de l'ambiance), et se produit dans des conditions très souvent difficiles. *«L'expression bretonne en était à ses premiers balbutiements, si bien que lorsque Lionel Rochemann annonça que j'étais bretonne, j'ai essuyé pas mal de quolibets. Mais, lorsque je fus sur scène, l'attitude changea complètement».* Il fallait s'y attendre. Bécassine était encore bien vivante. Mais... Le public est surpris par la puissance de la voix, la nouveauté des thèmes et se tait dans un silence quasi-religieux.

Chanter dans le cadre du Hootnany est une épreuve assez redoutable, car il n'y a rien pour se raccrocher. Ni micro, ni recul d'avec le public qui envahit les chaises, la scène et n'oublie pas de fumer. Le mardi, c'est le Hootnany, mais, peut être, surtout, l'après-choot», quand les copains se retrouvent dans un bistrot (Le Raspail du nom du même boulevard) où la musique et le chant prennent à nouveau tous leurs droits, dans une joyeuse cacophonie qui fait oublier que peu, ont encore,

mangé ce soir là. Tout est ici possible. La reconstruction du monde. Celui de la musique et l'autre. Les frontières disparaissent, les nationalités aussi. Et pourtant, chaque culture trouve le moyen le plus approprié de se mettre en valeur, d'étonner et de convaincre. C'est la liberté qui donne tout son poids à l'expression d'un instant. Le bistrot vaut bien la scène. Le plaisir de jouer, celui d'être entendu. On «crève la dalle», mais qu'importe? Que sera demain? Quelle importance dans tout cela? Je suis Breton, tu es Basque, et l'essentiel, c'est d'être reconnu comme tel et d'exister. C'est d'écrire, de composer, de se faire entendre, entre soi, ou avec les autres. Mais surtout de vivre. Vivre d'un pays qui nous a jeté sur la terre ferme à quelques pas d'une eau de ressourcement, qui nous ouvre les yeux sur un monde neuf, dans son renouvellement permanent, sa soif d'égalité non assouvie.

C'est la période des vaches maigres et d'un moral d'acier. Celle de la course aux expédients. Et pour cela, Maripol, avec ses maigres économies, achète des «tonnes» de riz qu'elle confectionne suivant les inspirations du moment et l'état des finances: riz-tomate-beurre; riz-beurre; riz-tomate; riz tout seul. Bien contente de pouvoir de temps en temps, se faire offrir un repas à «trois balles» à l'Alliance Française, ou un sandwich dans un quelconque bistrot. C'est l'époque de la manche avec des copains poètes. A bout de ressources, elle en vient à écrire des textes qu'elle monnaie aux passants du Pont des Arts et de la place du Châtelet, ou chante seule, sans musiciens, place du Sacré-Coeur. Les Halles sont aussi une source de survie avec la récupération de fruits et légumes non vendables. Une autre forme de survie, spirituelle celle là, prend sa source dans le quartier de Montparnasse, rue Saint Placide à Ker Vreiz, dans le bistrot «Ville de Guingamp», ou à la crêperie «chez Ty Jos», car Maripol y rencontre le même idéal intellectuel et politique, et une chaleur humaine qui l'aide à surmonter ses états dépressifs.

Dans le magna musical qui l'entoure, un musicien

vient prendre place à la table des seigneurs. Bernard Benoit. Celui qui va devenir l'un des piliers de la création musicale bretonne. Il retrouve tout simplement, une amie d'une presqu'enfance, déjà sinon oubliée, laissée pour compte dans le bruit parisien. Ils se sont connus dans la région de Fréhel où Bernard passe toutes ses vacances, ont vécu des rencontres adolescentes, se sont échangés les adresses et ont parlé musique. Maripol, sans musicien, demande à Bernard de l'accompagner... Une nouvelle rencontre déterminante dans l'histoire de Maripol. C'est la confrontation de deux mondes d'expression musicale différents, l'un issu du folk, l'autre de la musique classique. *«Bernard qui a une formation classique a, au départ quelques réticences à m'accompagner. Mais, peu à peu, séduit sans doute par la spontanéité du folk, il m'accompagne çà et là, et c'est avec bonheur que bientôt il marie ces deux formes d'expression»*. Ensuite, de rencontre en rencontre, elle va être amenée à présenter ses productions à une petite maison d'édition : «Travel Music»

\*\*\*\*\*

Voilà Maripol dans un studio, qui ne croit pas trop à ce qui lui arrive et qui, quelques jours plus tard, se trouve avoir rendez-vous avec un impresario et Eddie Barclay. Cette aventure, qui pour certains aurait pu paraître inespérée, ne lui produit aucun effet particulier. *«Je l'ai jugée froidement, habituée que j'étais aux promesses qui n'aboutissent pas. De plus, je ne me sentais pas encore prête à assumer un rôle d'envergure dans le domaine de la chanson et je ne me sentais nullement l'envie d'accepter les concessions que ce genre de milieu exige»*.

L'impresario, qui vient la prendre en voiture et s'aperçoit de sa pâleur due, non seulement à l'émotion, mais surtout à la sous-alimentation, l'emmène dans un grand restaurant des Champs-Élysées où Maripol, habillée de «fripes» fait sensation malgré elle dans un accoutrement pas possible pour l'époque. Mal à l'aise dans ce milieu,



Maripol, à ses débuts, accompagnée par Bernard Benoit.

et l'estomac fatigué par les jeûnes répétés, elle ne mange rien, avale un jus d'orange et se retrouve chez Barclay.

Un majordome, comme on en fait plus, lui ouvre la porte. La voilà prise dans les filets d'une démarche dont elle ne saisit pas le b.a-b.a. Bien sûr, c'est l'attente dans l'anti-chambre où Maripol commence à s'affoler, tant cette atmosphère lui paraît surfaite. Et puis... Barclay fait son apparition en mini-robe de chambre ouverte sur la poitrine, pieds nus, une médaille autour du cou et l'air très à son aise. Il écoute l'enregistrement qui lui plaît beaucoup et dit : « Bon, je prends ». Maripol sursaute sans bien comprendre, et, bien qu'elle n'entende pas grand chose au dialogue qui se poursuit, elle en saisit assez pour conclure que ce « monde en or » est comme totalement inhumain, et que ses productions font l'objet d'un savant marchandage entre des gens d'un monde qu'elle ne reconnaît pas. Elle n'a qu'une envie, s'enfuir de ce bureau d'où l'artiste innocent perd beaucoup plus de plumes qu'il ne peut en gagner. C'est l'angoisse qui monte à la gorge, l'impression d'être une marchandise dont chacun essaie de tirer profit. Barclay veut la production et l'édition; « Travel Music » veut garder l'édition. Les tractations n'aboutissent pas et Maripol ne fait rien pour aider, tant certains aspects de cette société frelatée lui soulèvent le cœur...

Cependant, cette visite chez Barclay ne fait qu'accroître sa rage de vaincre. Le travail s'intensifie avec Bernard Benoit. Les chansons prennent corps et les prestations de la Plurienne, au Centre Américain, sont remarquées. Si bien qu'un jour de 1967, Lionel Rocheman propose à Maripol de se faire auditionner au « Chant du Monde ». La rencontre a lieu, on ne sait trop pourquoi, dans le cabaret de René-Louis Lafforgue. La directrice artistique de la maison de la rue Ampère est emballée par l'écoute et signe, immédiatement, un contrat pour un enregistrement un mois plus tard. C'est à nouveau la panique pour Maripol qui a peu de temps pour réunir les musiciens nécessaires à cet enregistrement. Les premiers émois passés,

son affolement se fait dynamique, s'ouvre sur un gros travail pour Bernard Benoit, toujours fidèle partenaire et des amis musiciens rencontrés au Centre Américain.

Un premier disque; quelle angoisse et quel événement pour une jeune chanteuse qui se présente peu en public et qui pourtant, possède à son répertoire des œuvres de la qualité de «Mère Noire» ou de «Croix de Broëlla» dues à Louis Le Cunff, «Exode», «Salaün ar foll»,

«Attente» :

*Lorsque les brisants chevauchent les grèves  
Et que la tempête déchire les rêves  
J'espère en le retour  
De mon plus tendre amour  
Qui loin de notre terre  
est prisonnier de la mer*

ou bien encore la subtile «J'avais un enfant...»

*J'avais un enfant  
Lisse comme un gant  
De ceux que l'on touche  
Juste avec la bouche  
J'avais un enfant.  
A l'aube du printemps  
Dans les bois et les champs  
Il effeuillait pour moi  
L'églantine ou le trèfle roi  
Est-ce le printemps qui l'a envoûté  
car il m'a quitté.  
Quand le vent tout moelleux  
De soleil de senteur  
Auréolait son cœur  
Blondissait ses cheveux  
Il courait sur les plages  
Cherchait sur mon visage  
L'empreinte du bonheur*

*Est-ce le printemps  
Qui l'a envoûté  
Ou bien l'été  
Qui l'a emporté  
Ou encore l'hiver  
Qui l'a mis en terre  
Car il m'a quitté.*

Bien entourée, Maripol réalise un enregistrement d'excellente facture. Elle a besoin d'être mise en confiance, de se sentir à l'aise dans son environnement pour produire une chanson de qualité. Et les présences d'Alan Cochevelou, Bernard Benoit, Steve Waring, Alain Dubest, Lionel Rochemann, François Rabbath et Pierre Nicolas entre autres, réunis pour la circonstance sous le nom prometteur (quelles idées ils ont, ces publicitaires du disque !) de : ensemble «An Triskell eus Ti ar Yaouankiz» sont là pour la rassurer. Quand bien même Alan fronce, parfois, les sourcils pour une mauvaise prononciation en breton, l'ambiance est diablement bonne. Et puis faire un premier disque, c'est toute une aventure... Alors, vogue la galère, et celle qui a pour titre «Maripol chante sa Bretagne et la mre» peut faire le tour du monde. Elle a les reins suffisamment solides. Une récente réédition vient de le prouver. Mais l'enregistrement d'un microsillon ne donne pas la fortune à beaucoup de chanteurs. La poudre aux yeux du succès n'est qu'un vain rêve, bien souvent, et Maripol est parfaitement consciente du travail qui lui reste à accomplir pour être à la hauteur de cette production.

Pendant un moment encore, elle se nourrit d'en-cas et surtout d'amitiés, dont celle du futur Alain Stivell. «La première fois qu'il m'a réellement séduite, c'est lors de plusieurs récitals qu'il donnait à l'Élysée-Bretagne. J'étais au premier rang, en matinées comme en soirées fascinée par la musique de Stivell, complètement envoûtée. Je le suis d'ailleurs toujours et nourris à son égard une admiration très intense. N'est-ce pas lui qui a fait connaître et respecter la musique celtique dans le monde entier !»

Bien aimée, par tout le monde musical rayonnant autour de Ker Vreiz et du centre Américain, rassurée par l'enregistrement d'un disque de qualité, Maripol décide de rentrer au pays où, elle pense pouvoir trouver facilement des contrats. Nous sommes, alors, en 1968. La grande déflagration humaniste du vingtième siècle. Le réveil des âmes et des ethnies, la grande secousse fondamentale qui redonne force aux écopés d'une vie sans raison et, surtout, sans passion. La prise de conscience de l'inconscience permanente, du laisser-aller à la mort. Les trompettes sonnent pour que du chaos des barricades s'élève le verbe. Droit, debout, fier, sans compromis. Mais sur le plan économique, c'est aussi l'arrêt de tout, et ce magnifique remuement ne rapporte à Maripol qu'un grand retard dans la parution de son album, quelques contrats de misère et pourtant l'espoir de beaux lendemains, dans un monde revu et corrigé, où l'homme et la nature auront droit de cité dans une société renouvelée.

La Bretagne ne sait pas encore recevoir ses chantes. Le saura-t-elle un jour ? Tant pis, puisque «Bretagne est poésie» et que la nature redonne à l'homme la sève que le béton lui enlève avec avidité. Maripol veut croire en son destin. Relever les manches pour un nouveau combat ne lui fait pas peur... Bernard Benoit lui, doit quitter Fréhel pour rejoindre l'uniforme de la coopération aux Antilles, d'où il reviendra avec des compositions d'une étonnante saveur et d'une virtuosité sans égal. («Ressac» in «Guitare celtique» Kel. 30176 en est l'exemple le plus évident).

\*\*\*\*\*

L'accueil sans complaisance de Paris n'a pas détourné Maripol de ses objectifs. La capitale, rapace, n'a pas eu raison d'elle, de son entêtement à se retrouver, à assouvir son besoin de vie, à chanter ce qui naît au plus profond de ses entrailles. A nous deux, Pays de moi-même...

1969. Le microsillon sort enfin. Il est bien accueilli par la presse spécialisée et les auditeurs qu'il peut avoir. C'est aussi l'euphorie, la rencontre avec un jeune Dinanais, Jean Paul Graffard, et la vie en commun au bout de la route. Puis, la tournée d'été, que l'on prépare, activement, avec fougue et passion. La première vraie tournée qui... tourne court avec des spectacles comme celui du Val-André. Mais Maripol a le temps de se faire remarquer. Le Festival International des variétés de Rennes lui donne un vrai public et le prix de la Ville. C'est la télévision régionale et la radio. La porte ouverte sur la difficile vie des chantes de Bretagne qui peut mener au désespoir, s'il n'y a cette étincelle dans le regard qui permet, encore, toutes les audaces, et la réception de tous les coups de bâton. La course aux contrats de misère est lancée dans les foyers de jeunes travailleurs, les MJC, les foyers ruraux. Mais la marmite est difficile à faire bouillir et le petit groupe d'amis qui suit Maripol éclate sous la pression des idées générales et de l'intelligence des situations. Une déception grave pour elle qui investit, toujours, de façon fondamentale, sa personnalité dans la relation. Ah, si le public voulait descendre un peu de son rêve inachevé pour voir de plus près la vie du balladin! Les paillettes ne sont que de nuit, les lumières s'éteignent avec le spectacle. Après, il faut vivre !

Et Maripol qui, pendant de nombreux mois, a vécu sur un rythme difficilement supportable au plan physique, en étant sous-alimentée notamment, craque. Elle n'accepte plus de «crever de faim», de manquer de sommeil, de vivre dans des conditions précaires, de voir partir Jean-Paul au Service Militaire, de ne pas trouver de travail, d'être obligée de demander l'hébergement chez les parents. C'est le trou noir, une certaine rupture avec la musique, la dépression...

*«J'ai été obligée de m'arrêter de faire quoi que ce soit pendant huit mois, car je ne pouvais même pas aller chez l'épicier du coin sans partir dans les pommes. J'avais peur de rester seule, car je sentais naître en moi des ins-*

*tincts suicidaires... Mais, je devais avoir, encore, beaucoup de volonté enfouie au plus profond de moi-même, car j'ai décidé de m'en sortir. Il m'a fallu des efforts sur-humains pour vaincre, au jour le jour, des situations que, dans d'autres moments, j'aurais jugées bien superficielles.*

Jean-Paul Graffard termine son service militaire, qu'il a effectué comme caisse-basse au bagad de la Lande d'Oué, et reprend son travail dans le sous-sol d'une banque, d'où il ne peut apercevoir le soleil. Triste retour. Le couple s'installe dans un deux-pièces à Lehon, au bas de Dinan, et conçoit celui qui va donner un autre sens à la vie des jeunes gens, ouvrir la chanson de Maripol sur de nouveaux horizons: Gweirydd. Mais la santé n'est pas encore au rendez-vous, et le moral encore moins. Le couple décide de prendre du recul, de laisser un peu l'aspect spectacle pendant un an pour mieux faire le point, se ressourcer et permettre à l'enfant qui va naître de *«pouvoir s'épanouir dans autre chose que cette merde-la!»* Plusieurs années de difficultés, même s'il y a eu compensation, par la musique et la chaleur des amitiés et des amours, marquent les hommes au plus intime d'eux-même. Les plus forts, surtout, qui ont mémoire et ne peuvent oublier. Maripol est de ceux là! Face à elle-même, aux conditions de vie offertes, aux voisins qui ne comprennent rien, elle éprouve le besoin de libérer son agressivité dans une expression plus violente, plus soutenue et une forme d'écriture plus engagée. *«A ce moment là, j'ai senti que j'avais un devoir vis-à-vis de la Bretagne, celui de la montrer dans son quotidien, dans ses luttes.»* C'est alors qu'elle pressent la nécessité de s'éloigner du style un peu désincarné, qui l'a caractérisé jusqu'alors, pour être plus près des gens et de la nature qui l'entoure. Une petite révolution personnelle éclate en son sein qui n'enlève rien à ses qualités originales. Elle conserve une grande force dans l'écriture, une puissance exceptionnelle d'évocation. De nombreux poèmes et chansons voient le jour à cette époque:



## N'ATTENDEZ PLUS

*«N'attendez plus de barques d'érable  
Porteuses d'espoir et de messie  
Qui, sur l'haleine de vagues conquérantes  
Vous feront renaitre à la vie  
Désormais les temps ne sont plus  
Aux illusions et aux promesses  
Aux charlatans, aux faux prophètes  
Mais aux faiseurs de tempête.»*

## LES MONTAGNES NOIRES

*«Nous courbons le dos  
Nous autres hommes de peine  
Du ciel nous ne portons que les fardeaux...  
Nous sommes saisonniers à Jersey  
Saisonniers et exploités  
Nous avons franchi l'Atlantique  
Nous venons des Montagnes Noires  
Nous voici aux deux Amériques  
Ceux qui nous rencontrent  
Nous disent bien haut  
Que nous avons la rage  
La rage du voyage  
Mais s'ils savaient ceux-là qu'au fond de notre cœur  
Il n'y a qu'amertume  
Amertume et douleur d'émigrants.»*

«LE SANG SAUVAGE», ou bien encore la très belle composition mythologique sur «LES BARQUES», que Maripol ne chante plus aujourd'hui :

*«Contre l'écume échevelée  
Qui dessine la vague  
Contre le vent et les marées  
Pendant longtemps elles ont lutté  
Celles qui ont semé un peu de nous même*

*Dans les sillons verts de l'Océan  
Mais celles qui ont échappé  
Aux tempêtes et aux marées  
Et qui séchent sur les grèves  
Leurs vieux corps blanchis de sel  
Seront proies des bourreaux de mer  
Seront proies des brûleurs d'épaves  
Et retourneront à la mer  
Et retourneront à la vague  
En volute de poussière  
Se confondre avec le sable*

*Barque je me méfie de la courbe de tes hanches  
Qui damne, je le sais, celui qu'elle enchante.»*

Beaucoup de travail pendant cette période. Beaucoup de lectures et d'approfondissement de la culture celtique, de l'œuvre de Tristan Corbière et de celle du jeune poète brestois Paol Keineg. Beaucoup de compositions, dans le cadre d'un certain silence, fait pour mieux ouvrir à l'expression. Une nouvelle Maripol vient à la parole comme le démontrent ses prestations en public, qu'elle reprend dans la région parisienne, à peine quinze jours après la naissance de Gweirydd, et ce, dans des conditions de santé désastreuses. «*Si j'ai réussi à passer au travers de beaucoup de choses, et à tenir, c'est avant tout à cause de cet amour violent et presque sensuel que j'ai pour la Bretagne. C'est un amour démesuré qui permet toutes les outrances. Un amour vivant, vrai, profond pour cette terre qui m'a vu naître et qui me met constamment à l'épreuve. La Bretagne est comme une mauvaise mère, mais c'est ma mère et je ne lui en veux pas. On lui a pris tellement de choses, qu'elle ne donne que ce qu'elle peut donner.*»

La ténacité de l'artiste, sa rage d'exister et de vaincre l'adversité vont-elles trouver leurs récompenses, lorsque les nouvelles éditions Kelenn, qui éditent Servat et Tri Yann, frappent à sa porte en décembre 1972 ? On peut à la fois le croire et en douter. Mais, en dépit des multiples

difficultés et des manques d'argent, les signes positifs permettent au couple d'envisager la vie future avec plus d'assurance. Maripol et Jean-Paul prennent une décision capitale: en juin 1973, Jean-Paul quitte les sous-sol de la banque pour retrouver quelques rayons de soleil, les cordes de sa guitare et la musique de son épouse. La liberté chérie, enfin ! Sur un cahier tout simple, mais plein de la vie qui bouillonne dans ses veines et son esprit, Maripol écrit alors «*Jean-Paul a quitté la BNP après sept années de servitude, recroquevillé au fond d'un coffre. C'est l'aventure, les éveils bohémiens, la quête de la vraie vie, le temps de se rencontrer, l'envie de se regarder, d'écouter la nature tisser un manteau d'amour autour de nous. Désormais, nous ne serons plus fonctionnaires de l'ennui. La vie vaut mieux qu'une prétendue sécurité de mille francs par mois. Et la sécurité sociale... les allocations familiales... Sécurité, maudite sécurité, qui engendre l'habitude de se sentir bien n'importe où, n'importe comment, de se donner bonne conscience. Liberté d'être... Mais que va-t-elle devenir cette liberté ? Il a fallu tant de temps pour qu'elle sorte de sa longue hibernation. Abnégation. Renoncement. Etre le terrain de sa propre mort. Remonter la spirale à l'envers. Imploser.*» Ah ! Ce besoin de pouvoir laisser le sang circuler à l'envie dans un sens ou dans l'autre, cette nécessité de laisser les bourgeons de l'esprit s'ouvrir à l'oxygène du rêve.

Sans que l'on sache trop pourquoi, mais dans le monde artistique il en va souvent ainsi, le travail réalisé dans le silence, parfois presque dans la misère, semble vouloir porter ses fruits en Bretagne et ailleurs. C'est notamment le passage remarqué dans un «*Super-Hootenanny*» de Lionel Rocheman sur la prestigieuse scène de l'Olympia. Qui n'y a pas mis les pieds ne peut dire les affres de l'attente. On a beau combattre le prestige, ce n'est pas rien. Car la réussite d'une entreprise peut en dépendre. Combien de voix, qui auraient eu des choses à dire, se sont «*plantées*» sur l'énorme plateau de la rue Caumartin pour disparaître à tout jamais... La tournée

d'été, aussi, s'annonce bien pour Maripol qui fait, alors, une rencontre assez fantastique avec une dame, nommée Mathys.

« Cette femme, qui semble investie de pouvoirs spirituels très particuliers, m'a fait cadeau d'une musique à effets secondaires (au diable les cartésiens). Cette musique dégage, parfois, lorsqu'on la joue, des odeurs de rose et d'encens et provoque un bien-être, une sensation de paix et de bonheur qu'il est difficile d'expliquer. J'ai tellement été fascinée par cette musique qu'à la demande de Madame Mathys, j'ai accepté d'écrire des paroles dessus. Cette chanson parle des templiers avec qui cette femme avait des liens très étranges. J'ai voulu qu'elle contribue à une sorte de réhabilitation des Templiers que je ne me permets pas de juger d'une manière aussi catégorique que les historiens. Cette rencontre avec Madame Mathys m'a appris à réaliser la symbiose entre mon corps et mon esprit et m'a ouvert les portes d'un monde que chacun porte en soi, mais que beaucoup rejettent car il est déconcertant, et donne une dimension particulière aux choses de la vie ».

\* \* \*

Fascinant, ce genre de rencontre ! Déconcertante, cette musique à effets secondaires ! De quel monde vient-elle ? Vers quelles aspirations, ces odeurs entraînent-elles la création ? Il est impossible de n'être pas mis en lecture planétaire de l'homme après un tel dialogue. Ou alors, il faut tout nier, se croire l'objet d'hallucinations collectives. Ou bien adhérer pour mieux essayer de comprendre. Mieux pénétrer le mystère d'un au-delà qui nous dépasse et qui, pourtant, nous interpelle dans notre propre consistance. Maripol ne rêve pas et écrit un très beau texte :

« Messagers d'opale  
Sur coursiers de nacre  
Les coraux du vent  
Vous poussent aux frontières  
D'un désert de soufre  
Où des roses de Pierre  
S'offrent en calice  
à vos lèvres ivres de poussière ».

« Quand le soleil se fane  
Orchidée diaphane  
Dans le ciel d'Orient  
Autour d'un feu fertile  
Près des vergers du Nil  
Vous volez au silence  
Un peu de sa semence  
Pour féconder vos cœurs »

« Chevaliers du Christ  
Aux armures d'encens  
La voile du baucent  
Flotte sur les sentiers  
De roses et d'épines  
En des terres divines  
Où vous trouverez  
Manne de vérité »

« Messagers d'opale  
Sur coursiers de nacre  
Les coraux du vent  
Vous font bâtisseurs  
De temples et de cathédrales  
En terre occidentale  
Où vos châteaux de sel  
Givent jusqu'au soleil ».

Des vers tissés dans la soie, des expressions éclatantes d'une santé intérieure qui se veut mouvance. La

chanson vient rejoindre dix autres titres, avec «LE PAYS D'OU JE VIENS», «LE SANG SAUVAGE», «L'OISEAU D'ESPOIR» ou «ETREINTES OCEANES», pour tisser l'écheveau d'une pensée qui trouve dans le devenir de l'être, dans son dépassement même, dans son souhait de retrouver l'oiseau, l'arbre, la nature, le cheval ou l'élément, son accomplissement.

Le disque est enregistré dans de bonnes conditions techniques. L'ambiance, elle, n'est pas sereine. Le monde Kelenn-Phonogram se prend au jeu du show-biz parallèle, avec plus de promesses que de réalités (on sait aujourd'hui ce qu'il est advenu ! ) et les musiciens rassemblés pour la circonstance n'oublient pas d'imposer leurs personnages ! Il est vrai qu'il est difficile d'être «le musicien de quelqu'un», de toujours rester dans l'ombre. Il faut bien exister quelque part !... Et s'il est naturel de reconnaître qu'avec Jean-Paul, Marc Perez, Tanguy Le Doré, René Richard et Taisy Richard, Maripol donne à Kelenn le microsillon le plus inspiré, le plus plein de la collection, son passage dans la maison briochine, relayée par Phonogram à Paris, ne laisse pas que de bons goûts de miel !

Le disque sort, sous une pochette étonnante. Serj Pinau, le maquettiste, par son graphisme du serpent des origines, le choix de la mise en place et des coloris, semble avoir parfaitement pénétré le désir de l'artiste, toute la signification d'une démarche peu ordinaire. Et le regard d'une Maripol, en médaillon, plonge totalement dans le monde des espaces perdus.

\*\*\*\*\*



La vie, elle, continue avec ses hauts et ses bas et l'hiver 1973 est terrible dans ses bas. C'est la tempête en Bretagne. Les bateaux ne sortent pas pendant plus de deux mois. La misère chez les pêcheurs. Ceux qui ont contracté des emprunts ne savent plus à quels saints se vouer. Les cafés ne désemploient pas, chacun essayant de trouver dans l'alcool le peu de joie qui lui reste. *«Le bourg est désert, et la pluie qui n'en finit pas de crachiner contribue à créer une ambiance presque sinistre. C'est à peine si les gens se parlent dans les boutiques. L'atmosphère est à la grisaille, à la tristesse. On regrette presque les commérages, comme s'il étaient des signes de santé»*. Le couple suit le rythme misérable de l'ensemble social. Le facteur n'apportant pas de nouvelles de contrats, on cherche au fond des tiroirs ou des placards tout ce qui peut se monnayer afin que la viande vienne au moins une fois par quinzaine sur la table. Cette année là, malgré tout, est marquée à l'encre rose, car elle est l'une des plus riches en contacts humains. C'est l'année de la maison qui bat comme un cœur, riche d'amitiés et de tendresse.

\*\*\*

C'est, pourtant, presque le découragement chez Maripol qui écrit dans un vieux cahier à spirale : «*Nous avons lutté tant d'années pour rien; ce n'est pas tout à fait la misère, car l'espérance, le désir de nous en sortir sont là pour faire sauter toutes les barrières... Les gens s'étonnent au village, car nous n'allons pas souvent à la boucherie. Que mangent-ils? Quels drôles de gens? Des comédiens! Pour couper court à toutes leurs conversations nous nous déclarons végétariens. Des pommes de terre en entrée, des pommes de terre comme plat de résistance, des pommes de terre au dessert...*» La lumière dans cette période exceptionnellement dure, où il faut aller à la recherche de branches mortes, de brindilles et de pommes de pin pour allumer le feu, vient, tout droit, d'un petit garçon qui ne comprend pas encore le monde dans lequel il va devoir grandir : «*Tous les matins Gweirydd court embrasser les artichauts pour qu'ils poussent plus vite et leur met un chapeau de plastique pour les abriter de la pluie... Ah ! Gweirydd et son monde de lilliputiens, son regard à hauteur d'herbes qui redécouvre les palpitations de la terre.*»

Le microsillon, deuxième du nom, reçoit une bonne critique, ce qui permet d'allumer un peu de feu dans le cœur de nos amis. Dans le même temps où certaines antennes nationales passent ses chansons, la Belgique, ainsi qu'un certain nombre de villes de France, attend Maripol. Cela démontre, une fois de plus, que nul n'est prophète en son pays. La vie s'éclaire doucement dans ses perspectives. Mais le quotidien demeure assez sombre. Jean-Paul doit travailler chez un mareyeur afin d'assurer la maigre pitance. Vivant au rythme des marées, il passe des journées entières à s'user les mains sur des rochers à moules et ce, par n'importe quel temps, pour revenir harassé, les doigts en sang, rongés par le sel. Et savez-vous combien est payé le kg de moules à celui qui le pêche... 1 franc30 ! de quoi pisser de rire, d'un rire gigantesquement amer. Alors, le soir, quand le couple se regarde de part et d'autre

de la table, il se demande ce qu'il a bien pu faire pour mériter le pire.

Malgré tout, Maripol continue d'écrire, sans relâchement, et Jean-Paul joue, malgré les plaies aux mains, dans l'ancien logement d'instituteur qu'ils occupent au-dessus de la mairie. Textes et musiques résonnent sur les murs bleus ou orangés, atténués par les multiples dentelles qui ornent les fenêtres. Mais, Jean-Paul, conscient que la musique doit donner la parole à d'autres instruments que la guitare, souhaite un compagnon de route. C'est ainsi que Thierry Jeffroy vient, en 1974, impulser son dynamisme dans le groupe de Plurien. Il a une vision différente de la musique et pense que Maripol doit s'ouvrir davantage afin de donner à la voix et aux textes des dimensions nouvelles. C'est d'ailleurs le souhait de Jean-Paul qui, jusqu'alors, voué au rôle ingrat d'accompagnateur, cherche à affirmer ses créations. La vie s'organise en commun, les points de vue se complètent, s'affrontent. Mais le travail, en dépit des efforts déployés reste stérile car les concerts se font rares... «*Quand il n'y a rien ou presque pour faire bouillir la marmite, les tensions montent. Et c'est presque à bout de force et d'espoir que nous nous séparons après un an de vie commune. Déçus, profondément blessés par ce nouvel échec, mais enrichis les uns, les autres, par cette expérience.*» Enrichis également du troisième trente centimètres de Maripol, au «*Chant du Monde*» qui comprend des titres comme «*LES OISEAUX*», «*LES ETHERS BLEUTÉS*», «*INCENDIAIRE*» ou le magnifique «*PETIT ENFANT*» :

*«La vie délire avec la vie, l'amour se vend au prix des choses. Petit enfant, descend de ton étoile, fou joue au ventre d'un cirque, une flûte joue dans le jardin. Fais-toi tout petit au soupir des ombres du soir, descends de ton étoile, viens revivre avec moi, viens aimer avec moi. Ma folie est silence, ma folie est douceur, ma tête entre tes mains, mes yeux aux maisons des rochers, mes yeux aux revers des herbes de sel. Petit enfant sauve nous ! »*

Le passage de Thierry Jeffroy marque le couple Maripol-Jean-Paul dans le sens d'une musique moins folk, plus électriée, où les rythmes changent les perspectives. On doit mettre dans cette démarche le dernier microsillon paru également au «Chant du Monde», et qui donne un nouvel aspect de l'art de Maripol. Enregistré au studio Kelenn à Guipavas, ce disque prouve, une fois de plus, la vigueur de l'amitié d'une artiste pour ceux qui l'entourent. Toujours ouvert au quotidien et à la vision celtique de la vie, il est d'une écriture nouvelle, peut-être plus riche et plus diversifiée. La vie et la mort, comme dans toute l'œuvre de Maripol, sont les pôles antagonistes d'une action permanente qui s'assimile à l'existence. Cette mort présente en continu dans sa vie, son expression, sa création, Maripol la connaît bien pour avoir quelquefois flirté avec elle. En Irlande par exemple où elle est victime d'un accident de voiture. Encore, lorsque Jean-Paul est hospitalisé, deux fois, à la suite d'accidents de la route ou lors du suicide de sa belle-sœur Claire en octobre 1977. Une mort qui l'obsède, mais qui, au gré des états d'âme, prend des visages très différents qui vont du «grand trou noir» à une vision beaucoup plus colorée. Ce ne peut être l'ombre; car alors, pourquoi quitterait-on l'ombre pour l'ombre !

En 1976, à Plurien, comme à Fréhel, Maripol se sent plus entourée. Son frère Jean-Pierre, peintre calligraphe, et son épouse Gisèle ont quitté Paris pour s'installer près d'un couple d'artisans, Elie Marc, peintre et Joël Caruana, potier, dans une ferme à quelques encablures de la mer. Ce centre artisanal, aussi centre de rencontre pour les amis, donne une vie artistique plus intense au secteur. Ce frère est un autre complice, secret dans son caractère, planant comme pas possible, plein d'une vie intérieure qu'il propulse dans sa peinture originale et les illustrations qu'il sait parfaitement rendre parlantes... A plusieurs, on peut toujours se retrouver, même dans les moments les plus durs. Loïc Chapron, tisserand, qui s'est

un moment occupé de l'aspect technique des récitals de Maripol, fait lui aussi partie de cette famille... Tout pourrait donc aller pour le mieux, s'il n'y avait, toujours, la course aux contrats et les faiblesses du corps humain. Ah ! ce corps qui oublie de vous porter, vous et vos rêves, qui n'hésite pas à vous lâcher quand vous avez le plus besoin de lui... En pleine tournée d'été, Maripol est obligée de s'arrêter à la suite d'une grave extinction de voix. Pendant quinze jours elle ne peut prononcer une parole... *«Il faut que vous arrêtiez de chanter, m'a dit le médecin. Vos cordes vocales sont très fatiguées, par la suite il faudra... Je n'entends plus rien; une terreur béate s'impose à ma pensée. C'est le tocsin, le glas, l'envers de la vie»* note Maripol dans cet affreux et pourtant fantastique petit cahier jaune à spirale. Elle ajoute : *«Il va falloir désapprendre le bonheur... Corps, belle et fantastique mécanique où la perfection n'exclut pas la fragilité. Ce corps, que vais-je en faire ? Mon esprit a beau commander, la mécanique est rouillée. Rien à faire. Je suis en exil dans ma propre vie et d'autant plus qu'il me faudra assumer la pitié des autres. C'est le silence dans ma tête, le silence verrouillé, la solitude au sommet d'une montagne avec des espaces gris au lieu de pâturages»*.

Des espaces gris qui n'ont pas l'accord du poète coloriste qu'est Maripol. On peut le voir, distinctement, dans le montage audiovisuel qui accompagne son tour de chant où, par la complicités des gélatines, les espaces, les ciels, les oiseaux, la mer et l'enfance forcent l'interrogation. Mais aussi, et sans doute surtout, par la subtilité de ses chants qui n'oublient jamais de nous plonger dans de grands bains de couleur où le cœur teinte sa réflexion. Jamais de ces gris, amorphes et sans vies.

\*\*\*\*\*

L'âme celtique est au centre de sa démarche et se fait sentir au travers d'une écriture parfois ésotérique, d'une expression à la limite du surréalisme, d'une implication affective dans la relation, d'une ambiance générale qu'elle souhaite faire naître non seulement de son chant, mais de tout son environnement. C'est pourquoi, sur les sentiers qu'elle arpente depuis plusieurs années avec Jean-Paul et Daniel, nouveau venu, grand escogriffe barbu et brun, long comme une baguette moulée trop cuite, dernier compagnon de route, elle trouve le moyen de ne rien oublier, de choquer quand il faut, de frapper d'un direct au cœur, d'assouvir un besoin de luminosité. Un Daniel avec lequel, Maripol et Jean-Paul aiment dialoguer, aborder les problèmes de la vie et du monde qui les entoure, ne serait-ce qu'au cours des voyages. Car la chanson fait parcourir de nombreux kilomètres et les pas ne peuvent être comptés. Il y a les concerts, mais aussi la recherche des spectacles et les campagnes d'affichage. Il faut encore bien souvent faire soi-même tous les «postes» d'une profession que le parisianisme ne reconnaît pas comme engagement spirituel. Beaucoup de gens pensent que chanter, c'est venir sur la scène et puis en repartir. Ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'un récital demande plusieurs mois de travail intensif, à raison d'une dizaine d'heures par jour de répétition. Lorsqu'il y a spectacle audiovisuel, il est, en plus, nécessaire de faire une mise en place très rigoureuse de la représentation... Mais cela resterait bien agréable s'il ne fallait pas en plus s'improviser démarcheur, secrétaire, afficheur, technicien, photographe et même quelquefois producteur de disques, maquettiste... A côté de cela, il faut assumer le quotidien, l'éducation de Gweirydd et puis écrire et composer. Maripol et nombre de ses amis chanteurs ne sont pas les éternels vacanciers que beaucoup supposent.

Daniel, placide, ne se laisse pas, dans sa timidité, démonter par les difficultés techniques et trouve toujours dans le cloître ou la chapelle, lieux d'asile, la meilleure

acoustique possible; avec les moyens du bord... Depuis plusieurs années, pour Maripol, si le montage audio-visuel appuie le chant, le lieu religieux prend souvent la place de lieu culturel... «Si j'ai choisi de chanter quelquefois dans des églises et des chapelles, c'est parce que je pense que ce sont des lieux qui ouvrent à la réflexion et à la communication. On s'y sent d'autre part plus en communion avec la nature que dans des salles des fêtes bétonnées, où les ondes telluriques ou cosmiques ont bien du mal à filtrer. De plus, les chapelles en Bretagne sont l'œuvre des gens d'un même village qui y ont mis toute leur foi et tout leur amour. Ça se sent, ça suinte de partout».

Pour elle, c'est un vrai lieu de rencontre, de débat, d'incantation, d'ouverture à la vie spirituelle. L'occasion pour chacun de se retrouver dans une liturgie spécifique, troublante, de se laver de ce monde qui ne propose qu'une angoisse persistante pour des lendemains sans importance. Un monde qui compte dans l'esprit, les rides, les sentiments des gens. Une angoisse qui tord la raison comme les tripes, qui intercepte le dynamisme. Angoisse de nos journées, de nos hier et de nos lendemains. Angoisse face à la mort, au suicide, au silence qui guettent chacun dans sa recherche forcenée d'une Pâque nouvelle... Mais le regard vide des hommes se heurte, même en Bretagne, au béton qui a perdu sa valeur de symbole et ôte toute possibilité à l'expression un peu originale... alors que ces édifications religieuses, ces amas de vieilles pierres, action de grâce d'un peuple en rupture de ban, permettent un résonnement fantastique, une communication des cœurs et des esprits, une réflexion fondamentale, une prière, fut-elle naturaliste... Le chant s'élève dans un tourbillon comme un Crédo authentique, le plus extravagant, le plus audacieux. Celui qui n'oublie pas de remettre en cause les aspects authentiques de la vie où se cache la soif d'une vérité exemplaire, fondamentale, totale. Sous le non-dit, celle-ci éclate dans la force d'une expression liée au quotidien des événements et des sentiments, qui, pour ne pas être reconnue à sa juste

valeur, donne le frisson à ceux qui savent écouter, intégrer, comprendre et prendre en charge une partie de cet univers. Un univers qui existe hors de nous, et peut hausser le ton sans toujours demander un avis...

*«Un soir perdue dans ton délire  
Par la fenêtre tu as cru voir  
La mer qui venait te reprendre  
Et tu l'as suivie sans savoir  
Qu'elles faisaient une étrange musique  
Toutes ces vagues de soie noire».*

\*\*\*\*\*

La chanson, c'est la possibilité d'une prise de parole. Maripol n'oublie pas que, dans la démesure, dans la marginalité, le chanteur doit prendre position dans un monde social, où, plus que d'autres, il se trouve isolé. C'est pourquoi, aux moments cruciaux des dernières élections législatives, elle n'a pas hésité à prendre position contre le nucléaire, dans une réunion officielle: comment en aurait-il été autrement? De même pour «le mieux être» dans les villes et les communautés construites par l'homme pour tenter, à la fois, et de façon contradictoire, de survivre et de jouer à l'ogre. C'est, aussi, dans une perspective professionnelle et bretonne, le combat pour la défense de la chanson, celle qui lui a apporté bien des joies, mais aussi, et surtout (encore aujourd'hui), les difficultés de l'inconfort, de la non-reconnaissance, de l'obligation à un travail de Titan. Les conditions sociales du chanteur de Bretagne en 1978, s'apparentent davantage à celles d'une époque dépassée qu'à celles d'un siècle ouvert à la culture effervescente qui réveille notre monde à force de «nouvelles lumières»...

Aujourd'hui, dans les pires dépresses et les difficultés les plus noires, Maripol existe. Sa chanson est reconnue (par une minorité), sans pour autant permettre l'éclosion totale d'une personnalité à la richesse assez exceptionnelle. Une personnalité qui sait se mettre au service de ses confrères et néanmoins amis (très difficile dans le milieu...) pour défendre les intérêts vitaux des passionnés. C'est ainsi qu'on a pu la voir prendre une part prépondérante dans la mise en place de la grande nuit de solidarité de la chanson bretonne du 30 novembre 1976 à Guerlesquin.

Une grande aventure, née de l'amitié et de la solidarité ! De la solidarité féminine. Maripol, invitée de Jean Louis Foulquier à «Studio de Nuit», une nuit d'Épiphanie, offre à son amie Annkrist (autre voix merveilleuse de la poésie chantée) de l'accompagner. Las ! Un accident de circulation cloue la chanteuse brestoïse sur un vilain

lit d'hôpital. Un mois au moins. Pas de sécurité sociale... Les artistes sont de ces gens mis sur la touche d'une société qui ne veut pas reconnaître au rêve, à la création, leur droit à l'existence. Le système de vignettes de s.s. mis en place ne concerne, généralement, que ceux qui sont suffisamment implantés dans le monde du show-biz. Ne faut-il pas participer à douze spectacles par trimestre pour être couvert... Cela peut paraître dérisoire. Mais combien des chanteurs de Bretagne (et d'ailleurs) ont un calendrier suffisamment chargé à longueur d'année...? *«Nous sommes bien souvent l'objet d'un véritable chantage à la vignette de sécurité sociale et ceci très souvent lorsque nous tournons au moyen de circuits dits marginaux. On pourrait penser que ces organismes parallèles ont la même démarche que nous, un certain souci d'égalité, un désir de communication véritable, l'envie de s'ouvrir à des formes d'expression bannies des circuits commerciaux. Beaucoup sont de petits «show-biz» dont le principal souci est la rentabilité, qui vous font téléphoner dix fois avant de vous accorder une entrevue ponctuée d'un «on vous écrira». Il y a parmi eux quelques directeurs de MJC qui, s'ils n'ont pas le tapis rouge dans l'antichambre, l'ont dans la tête... Ce sont les mêmes qui en guise de repas du soir vous offrent un casse-croûte et pour chambre une vulgaire pailasse dans un coin de la Maison des Jeunes... Ceux-là encore qui vous traitent de fonctionnaire, si vous réclamez votre dû... Mais, comme dans toute histoire vraie, il n'y a pas que des méchants.»*

Voilà donc Annkrist sur son lit. La mort encore rôde. Maripol, dans son amitié, ne peut qu'être interpellée plus fortement que les autres. Pour elle, la mort guide le monde pour parfois nous conduire à l'amour. Chacun de s'interroger. Un déclic de solidarité se produit, un soir d'avril, alors que Maripol chante au Carré Thorigny avec la hantise de la ville qu'on lui connaît. Tous les amis sont dans la Salle Papin, au Carré. Parmi eux, Besson, Yves Philippe et Jean Picollec, alors directeur des Editions

Alain Moreau. Un sandwich, une bière, dans un bistrot voisin, ne permettent pas de tout oublier. Et surtout pas la situation d'Annkrist. On y revient, on en parle, on veut combattre. Mais comment faire? Comment secouer la montagne de l'apathie? Et puis, ces guignols, ils n'ont qu'à travailler comme tout le monde! Ils seront à la Sécurité Sociale. Couverts. Des irresponsables, tous. Sournisement, une idée lancée au début de rencontre revient sur le tapis de la discussion: si on faisait une manifestation de soutien dont la recette permettrait de régler tout ou partie des dettes de la chanteuse brestoïse? Les yeux se sont allumés en même temps que les cœurs. Si on faisait cela? Si, pour une fois, on changeait quelque chose et si on attaquait pour mieux se défendre? Utopie?...

Et pourtant, vingt trois chanteurs ou groupes viennent le 30 octobre 1976, quelques jours après le dramatique décès de J.M. Kerleguen, apporter un soutien totalement bénévole, à l'un des leurs dans les Halles de Guerlesquin, débordés par une foule que l'on n'osait espérer. Alain Allanic, Claude Besson, François Budet, Gérard Delahaye, Marie-Thérèse Diallo, Patrick Ewen, Méline Favennec, Jean-Yves Hirel, les Kadig, Serge Kerguiduff, Kristen Noguès, Manu Lanhuel, Maripol, bien sûr, au premier rang du combat, Michel Scouarnec, Yves Philippe, Youna Trévien, An Triskell... Certains jeunes profitent de l'occasion pour faire leurs premières armes. Et chacun de se sentir concerné. Ceux qui ne peuvent pas venir se manifestent: Youen Gwernig par un chèque, Stivell, Tri Yann, Servat, Trégéris, Myrddhin, Glenmor et Katell par des courriers ou des communications téléphoniques en soutien à la manifestation. *«Longue est la route, joie est la route, écrit Katell, puisque nous sommes maintenant nombreux à chanter avec le même cœur cette Bretagne féroce et tendre».* Maripol, qui sort de son accident irlandais, trouve dans la participation à l'organisation de la journée, le courage de dépasser «les horribles cauchemards» qui l'épuisent la nuit et les cicatrices de son front qui

la font souffrir.

A Guerlesquin, qui voit beaucoup de gens se solidariser : radio, télévision, presse et maisons bretonnes de disques (Kelenn, Ar Folk, Névénoc, Vélia, Iris qui s'unissent pour offrir l'affichage), Maripol participe, activement, à la mise sur pied, au cours d'un débat fort intéressant, du «Collectif Chanson Bretagne» qu'elle anime avec Jean Yves Hirel et Alain Allanic. Jean Charles Perrazzi écrit alors dans Ouest-France du 2 novembre 1976 : *«Les artistes se sont mis d'accord, à l'unanimité, sur plusieurs points précis : à l'avenir, avant de donner leur accord aux organisateurs de gala, même de soutien, ils réclameront le fameuse vignette, une indemnisation kilométrique de déplacement précise, un cachet normal et de bonnes conditions techniques de travail»* et il conclut : *«Cette journée pourrait bien être une date importante dans l'histoire du spectacle»*. Je ne sais pas si elle l'est, le fut ou le sera. Mais trois ans après, le «Collectif Chanson Bretagne» qui a pu, grâce à la soirée Guerlesquinaise, payer l'hôpital d'Annkrist, continue le travail entrepris ce jour là. Difficilement, surtout quand l'individualisme de certains, et les déclarations tonitruantes d'autres, dont Annkrist elle même, ont failli tout simplement lui coûter la vie.

\*\*\*\*

La vie de Maripol, elle, est faite de rencontres impossibles avec les éléments, les événements et les hommes. Rencontres qui laissent toujours des traces, dans l'âme, sinon dans le corps. Des rencontres qui procurent la réflexion sur le monde et soi-même. Comme celle de Maria Louyer, paysanne de son état et poète. Retrouvailles merveilleuses près de la cheminée de Bazouge-La-Pérouze, avec des amis poètes venus, là, écouter battre le cœur de la vie. Parmi eux, Angèle Vannier, poétesse non voyante, fascinante, envoûtante. Rencontre aussi avec James et Annick Le Rest, à Rouen ! Maripol est reçue dans la classe de l'instituteur pour un dialogue fécond avec des élèves qui ont appris ses poèmes. Rencontres qui forgent la patience et, pourquoi pas, le style de vie. L'homme aime l'homme et le déteste. Il cherche à déceler sa voie dans celle de l'autre, à retrouver dans les pas de l'ami son propre manège. La fête de la tête et des sens. Et, de temps à autre, l'oubli de soi au profit de l'Autre. Ainsi de la rencontre avec Georges Brunel. Georges le routard, *«Georges, avec qui nous avons vécu tant de bonheur, comme cette épopée en direction de Blois, dans un vieux camion à pneus lisses, chargé jusqu'au faite d'une sono, de cageots de pommes, d'une tonne de cidre, de pain et de joie... Et cette drôle de fête dans un aérodrome désaffecté en compagnie de Rudy le cracheur de feu, d'amis venus de Belgique et de tous les paumés débarqués là se réchauffer le cœur»*. Un vrai, un pur, ce Georges qui avait fait de la «Grande Maison» en centre-Bretagne, un lieu artisanal fort intéressant, où l'homme retrouvait enfin sa véritable dimension. Aujourd'hui, finie la «grande maison» et ses animations tous azimuts parce qu'une échelle, vieillie par les intempéries, a, un jour sombre, projeté Georges à terre. Devant l'adversité, Maripol ne peut que se pencher sur ses interrogations fondamentales...

\*\*\*\*

«Il y a celles que l'on n'oublie jamais et celles qui vous désorientent.» Ses spectacles lui permettent aussi les découvertes les plus inattendues. Ainsi, le monde de l'émigration qu'elle retrouve dix ans après. Là, on se dit, on se veut, on se boit breton, mais on néglige toujours ses poètes, ses bardes, ses artisans. On existe au coin d'une cheminée de rêve, on reconstruit le monde autour de nombreuses bières dans les bistrot de Montparnasse et d'ailleurs. On fait et on défait des célébrités à venir. On casse du breton à longueur de verres, parce que l'on est sûr de détenir la vérité, l'engagement essentiel, le sens celtique d'une Bretagne à redécouvrir, à refaire. On voudrait tellement y croire et y vivre que la mousse des demis ne permet rien d'autre que d'énoncer le plus grand chapelet de conneries qu'il soit possible d'émettre. Mais, grâce à ces moments de délivrance, dans un bock qui tangue plus qu'au large d'Ouessant, la Bretagne vit l'espace de quelques instants. Fantastique, ce monde qui oublie de venir vous voir, vous saluer, vous applaudir, vous soutenir, mais qui n'omet jamais de vous découper à la petite semaine, d'apostropher une démarche inconnue, de tout décider. Quand donc les Bretons soutiendront-ils leurs porte-paroles, leurs amis haut-parleurs d'une quête d'absolu, leurs chanteurs, leurs bardes, leurs poètes ? Peut-être jamais... Quand donc chercheront-ils, avec la bénédiction de leurs verres, le chemin de la rencontre vraie, la halte bienfaisante d'une écoute religieuse de ceux qui, mûs par un instinct particulier, osent prétendre donner une parole à recueillir... Déception... Maripol, toujours dans son cahier à spirales, écrit, à la suite d'un concert donné avec Gilles Servat à Rouen : «Le spectacle en lui-même fut chouette, mis à part le banquet final, au cours duquel j'ai eu droit, de la part de politiciens véreux, à quelques critiques mettant en cause mon engagement breton, pour eux, pas assez évident. De quel droit me jugent-ils, ceux-là même qui vivent bien grasement, le cul poudré et pommadé dans leur exil bourgeois et leur bretonnitude de bazar. Etre

engagé, est-ce montrer un «gwen ha du» une fois l'an ? Elire une duchesse d'opérette ? Gueuletonner en criant «Breiz Atao» ? Echangeraient-ils leur place de «PDG-cadre-supérieur» contre un poste moins conséquent en Bretagne ? Non seulement j'en doute, mais je suis sûre que non ! Breton en exil, quand comprendras-tu qu'il ne suffit pas d'un mois de vacances en ton pays pour retrouver ton identité et émettre des critiques sur ceux qui ont fait le choix d'y vivre, au péril de leur vie. Quand j'ai lu en 1976 dans «La Bretagne à Paris», la liste des banquets avec, en bas de page, un tout petit : «les détenus politiques bretons continuent leur grève de la faim», j'ai compris combien le devenir de la Bretagne t'importait peu en regard de tes saucissonnades». Dure réalité ! Saura-t-on un jour le comprendre ? J'ai bien peur que non, tant nous sommes indémodables, dans notre souci d'exister individuellement.

Tant pis, mais que pensera Gweirydd, quand il aura grandi, qu'il aura choisi sa voie dans le sillage de parents qui n'ont jamais voulu l'inclure dans une vie qui ne peut déjà lui appartenir ? Difficile à dire aujourd'hui, dans les embruns de la respiration de Fréhel. Demain, il restera des souvenirs ou des désirs. Violents, si rien ne s'est passé. Si la démarche de sa mère n'a pas été entendue. Si ses difficultés quotidiennes, qu'il ne perçoit pas toujours encore ne sont pas aplanies. Si la chanson de la vie n'a pas envahi la tête de tous, renversant sur son passage les obstacles qui nous font crever de honte et de dépendance. Violence, peut-être condamnable de l'extérieur, mais, séquelle d'un dynamisme et d'un amour exclusif.

\*\*\*

Les années 1977 et 1978 semblent vouloir tourner une page de la vie de la chanteuse en lui donnant de nouvelles possibilités. Maripol, réussissant à dompter les difficultés extérieures, se trouve mieux dans sa peau. Et sa création s'en ressent. D'autant que les magazines ne l'ou-

blient plus lorsqu'ils veulent présenter la bonne chanson (Elle, Jacinthe, la Vie récemment...). Une chanson qu'elle peut présenter un peu partout en France où elle fait une tournée accueillie avec beaucoup d'intérêts par la presse régionale et un public particulièrement chaleureux.

*«C'est d'une authentique œuvre poétique qu'il s'agit. Non que poésie et culture régionale soient incompatibles. Bien au contraire! Et ce chant que Maripol lance tout au long des 13 poèmes (les siens) est captivant. Et ne vous y trompez pas: elle n'est pas une sirène, elle qui vous aspire dans le flot de cette musique: celle des mots et celle des flûtes, des violons et des mandolines qui accompagnent ses textes et ses chansons.*

*Elle crie la révolte face à «ceux qui voudraient faire de nous un peuple aviné au sourire fétide». Elle crie avec la foi de celle qui a «vendangé, sur les grèves, le géémon fou de la révolte». A écouter, à entendre dans le tressaillement de racines redécouvertes». (VAR MATIN)*

Il est sûr que sa prestation casse les habitudes, sa subtile poésie attire le peu de disponibilité qu'il reste encore dans l'esprit des gens, et sa présence infléchit les plus réticents des auditeurs.

\* \* \*

Mais l'une des clés de la maintenance de Maripol au cœur des pires moments, c'est son extraordinaire débordement de gaité. Sa chanson ne le laisse sans doute pas paraître. Mais vivre quelques heures dans l'entourage de la chanteuse c'est entendre exploser un rire formidable, voir un regard briller, entendre fredonner des airs du matin au soir. Il y a une pétillance de son esprit qui transparait à chacune de ses remarques, à chacun de ses silences. Et ce rire qui éclate alors qu'on ne l'attend pas, éclaire, de façon déterminante, la vie intérieure de Maripol.

Cette gaité naturelle a sans doute permis à Maripol d'écrire l'un des plus beaux textes consacré à la mort. Celui qui retrace le suicide de Claire Graffard et qui constitue l'une des pièces maîtresses du microsillon enregistré avant l'été 1978 à Guipavas. Parmi des titres aussi importants que «L'HOMME AUX CHEVEUX VERTS», «LE CHATEAU DE COMPER» ou «PRISON ROUGE», elle prend une raisonnable particulière dans la limpidité de son dessein. Ce quatrième microsillon marque aussi le fait que, depuis un an, Maripol se consacre exclusivement à l'écriture de ses chansons et de ses poèmes, Jean Paul Graffard signant les musiques. Des musiques qui obligent, par la nouveauté des ambiances, l'auteur des textes à se mouvoir dans un monde un peu différent. Une nouveauté qui devrait, dans les mois à venir, permettre à Maripol de laisser éclater, au grand jour, son ivresse de vie.

\*\*\*\*\*

En cette fin de siècle, Bretagne te feras-tu? Pourras-tu nourrir ton peuple? Sauras-tu t'écouter?

Maripol est l'un de tes échos les plus authentiques. Dans son quotidien et sa mythologie. Sa poésie et ses outrances. La Bretagne a longtemps choisi de rester confidentielle dans ses communions, ses explications, ses coits avec un public en recherche d'authenticité, de lumière, d'au delà, de vie. Continuera-t-elle à charger de tous les péchés ses enfants, les plus chers et les plus purs, qui sont engagés dans un chemin, parfois sans ouverture, pour dire, chanter, crier, gueuler les promesses du lendemain. C'est comme cela que le passé s'implique dans l'avenir, que la tradition se trouve incluse dans un monde en marche. C'est pour cela, que Maripol a choisi de renoncer actuellement au «show-biz» et de vivre en Bretagne. C'est aussi parce qu'elle y a passé son enfance et qu'elle plonge dans les racines profondes d'une civilisation qui, aujourd'hui, réveille les esprits. Maripol n'est pas prête à échanger quoi

que ce soit contre la possibilité de rouler à bicyclette dans la nature, le plaisir de marcher sur la grève, dans le vent, au bord d'une mer qui se retourne sur son passage comme sur les événements. Maripol n'a jamais chanté pour chanter, pas plus que pour devenir vedette. Elle est, simplement, l'expression d'un peuple en soif d'éclosion et de devenir. *«J'ai fait le laboureur, défriché, tracé des sillons, planté des graines. J'en plante encore, en sachant le temps qu'il faudra pour qu'elles portent des fruits»*. Mais avec l'espoir que cette manne participe à la renaissance d'une terre et d'un monde qui se cherchent. Dans un poème, elle écrit: *«Chanter, carillonner, être une des voix qui invitent les fidèles à s'agenouiller dans cette grande église, aux ogives brisées, qu'est ce monde en quête d'un autre monde, évaporé d'une même essence, et pourtant si différent.»*

\*\*\*\*\*

Maripol, en dépit des difficultés, des hasards malheureux, des rejets d'un univers peu fait pour l'orgasme spirituel et le cri salvateur, donne sa voie. Elle ne figure pas au hit-parade d'une chanson déliquescence, mais ouvre à la compréhension d'une vie celte, libertaire, totale, donc difficile dans sa compréhension et son accomplissement para-mystique. Son combat permanent pour la beauté d'un langage recherché, la spontanéité des expressions de l'être le plus fondamental lui donne aujourd'hui l'impression *«de réussir sa vie»*. Quatre disques, différents dans la continuité, marquent le chemin parcouru par Maripol dans le vent fantastique et inspiré de Fréhel. Un chemin de torture parfois, un chemin d'éclairs majestueux, qui nous ouvre, si nous savons bien écouter, la porte de nous-même...

\*\*\*\*\*

Y aura-t-il un cinquième microsillon? Personne ne peut le dire. La chanson habite un monde clos qui ne participe pas des planètes et des mers, des rocailles et des plaines où paissent les chevaux. Ce qui est certain, c'est que les élèves de Saint-Brieuc, Saint-Etienne, Lille et Rouen, qui ont choisi des textes de Maripol comme «JE SUIS FILLE DU VENT», «INCENDIAIRE» ou «LA NUIT EN PAYS DE MER» à présenter au baccalauréat, trouveront toujours une source d'apaisement de leur soif de bonheur dans les écrits nouveaux de cet auteur qui ne manquera pas de surgir sous formes de poèmes, nouvelles ou romans. Car la poésie et les textes de Maripol, sont soutenus par une force telle qu'ils peuvent parfaitement aujourd'hui se démarquer de la musique. Celle-ci est à chacun des carrefours des mots.

\*\*\*\*\*

**VISIONNAIRE**

La vie, la vraie, celle qui permet l'explosion de soi, est-elle encore possible dans notre monde contemporain où rien ne correspond plus aux aspirations des êtres qui se veulent libres? La femme y a-t-elle une place, et l'homme dans son enchaînement de tous les instants peut-il prétendre à la liberté? Maripol, dans son chant, sa démarche de tous les jours et sa recherche naturelle d'existence, semble vouloir encore y croire. Au travers de ce qui fait le quotidien et qui oblige à transcender l'événement pour aboutir au rêve, à la communication intense avec un au-delà de tous les jours, au retour sur un soi-même qui peut alors prendre sa valeur naturelle. Loin des cultures, des sociétés, des lois. Valeur qui ne peut naître que dans l'ouverture à un univers nouveau, hors du temps cartésien, où les passions ont force de loi, les folies droit de cité, la mort, elle-même, perdant toute importance dans un processus qui ne peut l'amener qu'à la re-création...

Au cours de notre promenade dans les sous-bois d'une pensée féconde, nous découvrons que la femme est le maître d'un jeu majeur, parfois difficile et pourquoi pas sanglant, toujours abrupt dans ses orientations, mais ouvert dans les règles établies. Femme celte, exemple libertaire pour une société qui, peut-être demain, renaitra

de ses cendres. Femme qui, dans l'œuvre de Maripol permet, en dehors d'une boulimie revendicatrice, d'appréhender une nouvelle dimension sociale naturellement appuyée sur des bases explosives, généreuses, spirituellement militantes.

\* \* \*

*L'amour,  
La mort,  
L'enfance,  
L'ouverture au rêve et à la folie,*

La célébration permanente de l'homme et de la nature dans son combat pour l'existence, sont les thèmes sur lesquels elle pose sa voie celte. Au long de celle-ci, nous rencontrons des animaux symboliques et inquiétés, des fantômes ordinaires et marginaux, des lieux mirifiques et transformés, des corps et des pensées distendus par l'imaginaire impulsé d'une énergie cosmique, des images merveilleuses en forme de paraboles païennes. Paraboles que nous pénétrons d'autant mieux que...

...Nous voudrions bien nous asseoir sur la mousse, piétiner le sable blanc de la baie de Fréhel et refuser, en hurlant, la mauvaise traite des talus, des mûriers, de ces arbres à odeurs de fruits, qui font du quotidien un paradis en voie de disparition.

...Nous accepterons le simple jeu de la lecture de l'œuvre dans le charme même de l'image, dans l'ordonnement parfois fantastique, toujours fort, d'une composition flirtant en permanence avec l'ésotérisme d'un langage à redécouvrir.

\* \* \*

"Salut, bonjour, présentation. J'suis une sorte de chanteur breton" clame Yvon Etienne dans l'un de ses

titres. Maripol n'a rien à voir avec cette forme provocatrice d'une expression maladroite à force d'être malheureuse. Elle est une chanteuse de Bretagne et, bien plus, une chanteuse celte. Poétesse et, pourquoi pas, prêtresse d'une religion à faire revivre, d'une authenticité à renouveler...

Chanteuse Celte, Maripol frappe les trois coups de son théâtre en ouvrant sur le décor de ses origines. Un décor sans doute revu et corrigé; des origines qui pourraient se confondre avec le rêve. Mais, il faut bien comprendre que chez Maripol, il est difficile de différencier rêve et réalité.

*«Au pays d'où je viens brûle un soleil de myrte  
Les nuages d'encens baillent au vent et s'étirent  
Les loups blancs de la mer sifflent des chants d'amour  
Aux marins qui les chantent et se font troubadours...*

*Ce pays que je chante existe et gronde en moi  
Il est volcan d'amour ou cascade de soie  
Où je brûle, où je givre, où je vais me noyer  
Pour panser les brûlures de la réalité».*

Réalité ou rêve ? Qui peut bien le dire, s'il sait suivre les évolutions de la beauté naturelle en Bretagne. Bretagne magique d'où nous vient ce barde au féminin. Bretagne toujours belle, toujours parée. Et notamment en Automne quand les couleurs de la nature cernent leur propre révolution. Alors, Bretagne, tu prends tes atours fantastiques, tes coloris merveilleux qui ne peuvent qu'attiser l'inspiration de tes chantres, l'imagination fructueuse de tes poètes nourris aux sources d'une félicité intemporelle.

*«Je t'ai rencontré moitié homme, moitié femme. Tu n'étais pas tout à fait un arbre et pourtant tu étais presque un oiseau. Je me suis enroulé dans la lave de tes cheveux comme pour avoir le droit de t'approcher davantage. J'ai cherché sur ta bouche toutes celles que je n'aurai pas le temps de connaître, mais tu m'as échappé car tu n'étais qu'un rêve que je n'ai pu toucher. Entre la réalité et le*

*réve, il y a cet espace qui nous sépare et qui ressemble à la mort.»*

A Plurien, à Fréhel, peut-être plus qu'ailleurs, dans ce monde désincarné, la terre et la mer, à chaque instant, participent d'une même beuverie, d'une même fête où les cieux ont aussi droit de parole: les amours se réalisent dans des festou-noz extravagants au cours desquels aucun élément n'est laissé pour compte. La voix de la Celtie peut être entendue. Et Maripol, imprégnée chaque jour des mots discrets des vents, baigne depuis l'enfance dans ce monde mystérieux, profitant dans son regard, ses sens et tout son être profond, du combat le plus sacré, celui des éléments pour la survie...

\*

*«J'ai marché quarante nuits sur des sentiers où s'entrecroisent les noyaux blancs des demi-lunes pour former un astre rond qui nous regarde du haut du ciel de son iris cerclé d'opale; j'ai marché quarante nuits à la recherche d'un temple pour y reposer mon pauvre cœur fatigué par cette longue marche; je n'ai rien trouvé si ce n'est cet œil qui me fixe inlassablement. C'est alors que je le rencontrais, lui qui venait pour me parler.*

*-Que cherches-tu, fille perdue, venue d'un monde de machines tout plein de machinal, pauvre clown triste égaré dans le théâtre du grand vide, que cherches-tu fille perdue? . . .*

*-Je cherche le monde de la lumière, celui où je ne souffrirai plus, celui où je ne reverrai plus les miens agonisant dans l'enfer des journées toutes pareilles, celui où les mains qui se tendront seront fraternelles et vraies, celui qui ne sentira plus une odeur de tristesse, mais sera printemps éternel, odeurs de safran et de violette mêlées.*

*-Toi, qui cherche ce monde, dis-toi bien qu'il existe, qu'il est en toi, qu'il suffit de le vouloir, qu'il suffit d'être, pour que jaillisse en nous cette source de clarté qui nous donnera l'envie d'exploser en mille planètes-soleil...»*

Parmi tous les textes de Maripol, dits ou chantés, celui-ci, intitulé «VOYAGE», cerne la plupart des problèmes chers à l'auteur, en même temps qu'il pose sa recherche, ses limites, ses regrets, sa liberté. Souvent produit en public il donne la possibilité à Maripol d'aller au-delà de l'expression pour pousser la réflexion. Chant, poème, interrogation, pensée philosophique : On ne sait plus très bien ce qu'il est, tant il pose la démarche d'un être de chair, peuplé de fantômes, de rêves, d'amour et de transformation radicale pour l'homme.

Il est un texte symbole, un texte-testament de la pensée de Maripol, un texte fondamental qui permet le cheminement au cœur d'une poésie, sensible et féminine, forte et révoltée, naturaliste et spirituelle. La clé peut-être de toute la compréhension d'une œuvre...

\*\*\*\*\*

Nous y pénétrons de plain-pied en suivant le sentier qui conduit à la mer. Là, tout-près, la nature revêt ses plus folles allures, permet les plus secrètes rencontres. Maripol aime simplement s'y promener, glisser ses pas dans l'humus d'une terre qu'elle sait reconnaître, aimer et rendre plus belle encore... La terre est source d'une vie à redécouvrir, à redéfinir, à accepter dans sa simplicité... Cette source, Maripol nous crie à chaque sillon de tout faire pour la retrouver, pour lui rendre sa valeur et son âme...

Il est peut être encore temps.

Alors que la guerre fait rage dans bien des points du monde, que la destruction des individus mobilise l'attention distraite des chroniqueurs, les hommes se laissent mourir en même temps que la nature. Sous prétexte de progrès; les arbres disparaissent, les talus perdent toute fierté. On en vient à ne plus pouvoir cueillir des mûres sur les ronciers... Et pourtant! Savons nous nous souvenir?

Quelle joie pleine et entière, quel jeu que de passer des journées salutaires à se tacher les doigts à la recherche du fruit mûr. Des confitures, bien sûr, on en faisait. Mais des régals individuels, bien plus!

\* \* \*

Maripol n'aime pas le mot écologie; sans doute parce qu'il est à la fois scientifique et récupéré. Elle aime tout simplement la nature. Celle qu'elle connaît, qu'elle parcourt en long et en large. Celle à qui elle chante les résultats de ses recherches. Celle qui fait naître en elle le trouble nécessaire à sa créativité.

Cette nature qui, dans sa beauté indicible, dans son rythme biologique lui permet tout simplement de retrouver les éléments du bonheur. La lande, la mer, le roc, les oiseaux. Nature-paradis que l'homme prend un malin plaisir à détruire.

C'est là même que se situe le combat de Maripol. Un combat sans faille qui dure depuis ses premiers écrits. Un combat pour l'enfance retrouvée, un combat dans l'amour passion poussé à son paroxysme pour la lande et la création originelle.

\*

Dans le même temps, la dure réalité s'impose. L'homme brûle ce qu'il a adoré en même temps que ses talus. Il englue ses oiseaux porteurs de messages célestes, dénature ses rives d'une mer où il ne fait plus bon accoster. Maripol dans son ivresse mystique, où, bien souvent, «flamboie la voyance», pour reprendre une expression de Xavier Grall, lève un poing vengeur, appelle au secours, condamne le massacre, se révolte avec force.

Sait-on entendre sa voix puissante nous dire «Halte-là ! », la fin du monde est pour demain ? Sait-on

lire, dans la profondeur de son regard, l'immense poids d'amour qu'elle décerne à l'Homme ? sait-on voir, dans ses grands gestes de la main, qui dessinent sa chanson, l'appel vers un espoir de vie ?

Un appel, une incantation suivie, pour que l'homme se retrouve dans l'enfance avec soif d'une nouvelle aventure.

\* \* \*

Il n'est que de passer quelques heures dans la petite maison de Plurien (véritable palais exotique...) pour tout comprendre. Face à la nature qui défile ses époques sous la fenêtre, la vie prend une autre dimension, une valeur nouvelle. Gweirydd y est un petit prince de 6 ans et l'analyse qu'il peut donner du vécu des heures surprend le monde des adultes.

Point besoin avec l'Enfance de tricherie, de mauvais coups, de détournements d'intérêts. La suite des jours est là, toute simple; faite de rencontres et de beaucoup d'amour. Ici, c'est l'odeur d'une fleur sauvage, là le pelage noir d'un petit chat abandonné, plus loin le roulement de la mer dans son infini mouvement.

Toutes ces rencontres sont des interpellations naturelles. La couleur d'une feuille et sa chute, les bruissement du vent dans les ramures, la chaleur des coloris d'un bosquet, la rage de vaincre d'une vague dans sa course folle faite d'allers et retours grotesques pour le profane. Sait-on vivre encore avec cela ? L'enfant, sûrement. Même si la télévision et la technique font partie de son univers d'aujourd'hui. Il ne peut s'empêcher de rêver, ou du moins de vivre un rêve éveillé où chacun, dans ses rapports intimes, se sent bien avec l'autre. Dans un monde où la hiérarchie des valeurs disparaît. Où la feuille morte prend tout son poids dans la discussion qui s'instaure sur le bonheur.

*«Je veux que mon enfant apprenne le langage  
Des fleurs et du vent, de oiseaux et des arbres  
Qu'il aille loin des routes défricher des sentiers»*

écrit, dans un poème, Maripol qui ne peut accepter l'exil des hommes et des oiseaux loin de la terre-patrie. Elle conclut d'ailleurs, en appelant des printemps à naître. Des printemps de douceur. Comme l'Enfance.

\*\*\*\*\*

Dans son regard, dans son texte souvent symbolique (nous rencontrons là sa force de visionnaire, chère à la Celtie), l'Enfance est le seul recours vrai pour «le sauvetage» souhaité pour l'homme. Dans le «cocktail de rêve et de révolte» qu'elle offre à ses auditeurs et qui porte bien souvent un certain pessimisme, la clarté, la lumière, la tête qui se redresse, l'éclair frappant d'un œil encore joyeux nous viennent de l'Enfance. Une Enfance fréquemment rejetée dans la moiteur des grands ensembles et des villes tentaculaires !

*«Face aux cités vestiaires les chiens meurent dans les terrains vagues, là où les enfants, la bouche enfiévrée de poussière, crèvent le regard butiné par des mouches anonymes».*

Une enfance que l'on détourne d'elle-même,

*«On immole nos enfants sur de grands perchoirs que l'ennui aveugle et où le bonheur a un goût de jouissance forcée»*

mais qui, un jour, ne pourra qu'écouter l'appel des origines, celui de la nature et des vents, celui de l'odeur «salée des bruyères» pour redonner aux cœurs fatigués des adultes «l'envie de renaître» dans le chant du silence. «Enfant des villes vient dans la lande».

\* Titre d'un compte rendu d'O.F. sur un spectacle de Maripol

Une enfance qui porte en elle-même tous les éléments de la vie, de l'amour et de l'intelligence des choses. Une Enfance-innocence, une Enfance-liberté, une Enfance-exemple. Une enfance donneuse de dynamisme et porteuse de l'espoir suprême :

*«Tu es lumière de la graine,  
Enfant ne brise pas le cordeau  
Qui t'emmenera bien plus haut  
Que la lumière de la graine».*

Une enfance-rénovatrice et pourquoi pas accoucheuse de nouvelles vies, ne fussent-elles qu'impliquées dans la tête des gens :

*«Le fou est mort dans un carton à chapeaux. La pluie tombait sur la maison de poupées et la nuit dévidait ses fils d'argent sur le rouet magique des stupeurs inconscientes. La femme se repliait dans son cocon d'argile et les rideaux rouges de la maison avaient des couleurs de groseilles acides. Un enfant, avec un cœur-bulle, est venu frapper un rythme de cascade et la valse de la vie a renoué ses solstices de printemps».*

Une enfance symbole de plénitude, de tendresse, de pureté, de bien-être, de spontanéité. Mais surtout symbole d'un rêve encore possible, dynamiteur de nos habitudes mortelles d'où le grain de folie, fut-il passager, est exclu :

*«Petit enfant, sauve-nous de nos rêves perdus»*

\*

L'enfance est l'un des nœuds de la création de Maripol. Même, et surtout, s'il n'apparaît qu'en seconde ligne. Ce thème entre en permanente dialectique avec celui de la mort, pour mieux délivrer la personnalité du poète de ses angoisses dans la quête amoureuse de la vie, de la vraie vie :

*«L'orgue rouge crève les silos du ciel. Qui fait saigner le grain ? Est-ce la ronce que l'homme exile sous le ventre jaune des routes à construire ? Non, ce n'est que l'envie de voir les champs se lever, marcher sur les villes*

*pour que les enfants jusqu'ici moissonneurs de rêves,  
puissent enfin toucher cet étrange fil d'or qui donne envie  
d'aller à la découverte, de s'immoler dans des champs de  
luzerne rouge, d'orge rouge, les bras et tout le corps,  
ouverts et attentifs, dans le calice femelle de la vraie vie.*

La vraie vie, chez Maripol, ce n'est en rien le quotidien qu'elle doit affronter comme tout un chacun et qu'elle transcrit dans des images, parfois fulgurantes, où les animaux, les arbres et les fleurs, mêlés à l'enfance, remplacent volontiers l'homme. Ce n'est pas non plus la prise en compte de l'entourage social de Bretagne ou d'Irlande. La condamnation de l'exode rural, de la pauvreté des campagnes. La révolte contre le massacre de la nature, la mort lente des oiseaux. Ce n'est pas davantage l'angoisse devant les banlieues des grandes cités où «*la mort guette ceux qui auront compris trop tard que la vie est ailleurs*», devant le morbide vécu par l'émigration dans les «*réserves citadines*» :

*J'ai marché seule seule seule avec la foule  
Pour oublier les éthers bleutés envolés de la brume  
Et les odeurs étranges de bruyères éclatées  
Par des sentiers d'ardoises  
J'ai marché seule seule seule avec la foule  
Celle qui prend le métro à six heures du matin  
Butant sur les clochards à demi morts dans une ivresse  
[malade]*

*Celle qui casse l'œuf acide oublié sur le zinc  
Et boit un café tiède tout fariné de marc  
J'ai marché seule seule seule avec la foule  
Celle qui fume la nicotine des journeaux à scandales  
Et du tiercé en capitales  
Et puis j'en ai eu marre  
Alors j'ai ouvert les veines bleues du gaz  
Mais la grande nuit froide m'a rejetée comme une enfant  
[batarde]  
Alors je suis rentré au pays des éthers bleutés envolés de  
[la brume]*

*Et des odeurs étranges de bruyères éclatées par des sentiers  
[d'ardoise]*

*J'y ai vu se lever des brumes incandescentes  
Sur des sentes brûlées par des argiles rouges  
Rouges comme la terre jaillie du cœur des hommes  
Rouges comme les sillons qu'elle creuse en leurs poitrines  
[tousseuses]*

*Je les ai vu s'acharner à recoudre le ventre des usines  
mal engrossées*

*Accoucheuses de chômeurs et de grèves avortées*

*Je les ai vu chanter*

*Je les ai vu danser*

*Pour tromper les angoisses qui grainent sur la misère*

*Je les ai vu aussi se taire*

*Mordant leurs lèvres blanchies par une fièvre malsaine*

*Que sera demain pour les hommes des éthers bleutés*

*[envolés de la brume]*

*A eux tous je donne ma vie pour qu'ils la mettent en*

*[barricade]*

*Pour qu'elle soit le caillou qui frappe*

*Ceux qui voudraient faire de nous un peuple aviné au*

*[sourire fétide]*

*Un peuple de mollardeux et de clochards*

*Un peuple de rien gommé de la carte du monde*

Si cela existe bien chez le poète, Maripol annonce tout le contraire.

Vivre, c'est rêver la terre. Entrer en lutte avec soi-même et ses habitudes pour son propre dépassement. S'ouvrir à l'Amour pour rencontrer l'autre dans une connaissance totale :

*«Trois soleils incendient le savoir pour libérer la connaissance. Apprendre à connaître les espaces de la vie pour libérer l'amour. L'amour qui scintille sur les lauriers incandescents du jour. L'amour que l'on prend aux sentiers vierges d'une main, l'amour qui est vision de soi, vision*

des autres sans jamais aveugler.

*Je gravite avec toi, soleil noir, œil éclaté aux rivages de lumineuse blancheur. Je gravite en des corps, en des cœurs, autour des grottes ovulaires où la matrice du monde recrée l'envie de la naissance.*

*Je regarde s'endormir cet homme près de moi et voudrais le porter au berceau de mon ventre afin qu'il fasse s'évanouir mes envies si douces.*

*Etranges sont peut-être mes paroles, étranges sont peut-être mes désirs, mais si l'amour est connaissance, comment le connaîtrais-je jamais s'il se dérobe à moi, et comment, toi qui passe dans la rue te connaîtrais-je, si tu oublies de me donner un de tes regards qui soit espace d'amour.*



L'amour, l'amitié, la rencontre entre les êtres dans la plénitude. Voilà encore l'un des chemins qu'emprunte Maripol dans la soif de la recherche. Une recherche qui nécessite le dépassement des problèmes immédiats pour arriver à la possession du monde et de soi-même au travers des influences extérieures.

L'homme doit pour cela catalyser le plus gros des forces convergentes qui l'entourent, libérer le maximum d'énergies. Il devient, dans un premier temps, receptrice du message cosmique, puis centre du tri, avant de redonner au monde les choses les plus lumineuses que chacun porte en soi.

Maripol se sait très sensible aux influences cosmiques. Si l'homme tient sa place dans l'univers dans lequel il patauge, c'est parce qu'il a un esprit. Un esprit qui doit l'élever, l'emporter au-delà du rêve vers une galaxie qui, sans lui être familière, lui est proche. *«Je trouve que par la méditation, la réflexion sur soi, on doit arriver à trouver en soi, une petite porte qui donne un aperçu du monde cosmique».*

Maripol voit en chaque individu une sorte de réplique du cosmos en miniature. En chacun des hommes existent des planètes. D'autres sont à l'extérieur. De l'accord entre ces éléments contradictoires naît une sorte de sérénité qui ne permet pas aux «esprits mauvais» de gêner l'expression fondamentale de l'individu.

*«Je marche pieds nus sur le sol, je cherche les artères battantes de la terre. Sur les vaisseaux telluriques du cosmos incarné, je navigue... Je navigue dans les vibrations des voûtes de feu qui s'implosent dans le silex des volcans éteints, je m'étincelle dans l'absolu quand les jaillissements millénaires délivrent les galaxies du placenta noir de la terre-mère. Il y a des comètes dans le ventre de la terre, dans chaque planète, dans chacun d'entre nous».*

Cette découverte s'est imposée lentement à Maripol. Progressivement. Dans sa recherche d'au-delà de fête et de véracité. *«J'ai essayé d'analyser pourquoi, lorsque j'écrivais, je ne sentais plus mon corps. J'avais l'impression d'une fuite vers quelque chose dans laquelle je me sentais bien, d'où je n'avais plus envie de sortir. Auparavant, quand je voyais un arbre, je le voyais comme tout le monde avec ses feuilles, ses fleurs. Mais à force de réflexion, je ne voyais plus l'arbre».*

Maripol devient l'arbre. Elle ne voit plus la fleur, mais est dans la fleur... Angoisse nouvelle pour un créateur qui, pourtant, se sent bien dans ce monde parallèle qui lui impulse le nécessaire. *«Je vis, dans ces moments, quelque chose de très intime. Je n'ai plus envie d'être seulement de la matière. Et j'arrive, alors, à faire le lien entre la vie et la mort, je me libère de mes frayeurs vis-à-vis de l'au-delà pour arriver à ce que certains ont pu appeler l'Etat de grâce».*

Un au-delà, un état de grâce non chrétien. Il s'agit bien plutôt de rencontres avec des esprits. Quelque chose de lumineux que l'on ne vit pas dans la réalité, mais que l'on retrouve seulement et intensément dans une recherche

personnelle. C'est sans doute le paradis ! Pour Maripol cela ressemble davantage à la mort. Mais une mort redemptrice et accoucheuse de nouvelle vie.

*"J'ai essayé, dans mes méditations, de dépasser mon écorce, de sortir de ma peau. C'était comme si je me trouvais dans une spirale, dans un cyclone. Je suis partie d'un petit point. Ça s'élargissait et je montais, je montais... J'allais vers la lumière"*.

Cette lumière qui ouvre à l'espérance, qui permet à l'humus de donner à la terre sa ration nécessaire d'existence. Dans la chanson de Maripol, la pluie s'endort dans le vent et les hommes regardent la terre, à qui ils ont trop demandé. Egoïsme de l'homme. Egoïsme d'une société qui tue et fait naître la violence. Egoïsme qui interdit le vrai voyage au cœur de son être propre. Voyage né de la méditation, voyage nécessaire pour accoster à l'objet, l'aimer ou le détester. Voyage au cœur de l'homme, voyage sur un lit d'amour.

Voyage mystique sans aucun doute, marqué par le souvenir d'une grand-mère qui faisait tout pour aller au-delà des choses matérielles. Il ne s'agit pas, pour Maripol, de voir les éléments dans leur présentation habituelle, mais de dépasser l'enveloppe charnelle pour retrouver l'essentiel. Un essentiel qu'elle habille de couleurs, qu'elle parfume jusqu'à satiété, qu'elle cherche à redéfinir dans l'écriture d'un poème où rêve et réalité trouvent, dans une communion nécessaire, force de loi.

Ah! Mort et vie. Vie et Mort. Sait-on encore faire la différence en sortant de l'œuvre de Maripol? Les deux thèmes y sont imbriqués comme dans un coït passionné. Y a-t-il même une différence? Lequel sert de passage à l'autre? Vers l'enfer ou le paradis? Vers ces vies nouvelles et nombreuses dans lesquelles l'homme fait son propre chemin avant de parvenir à lui-même.

\* \* \*

Quels meilleurs éléments pour faire ces passages que l'oiseau ou le cheval? Maripol ne manque pas, dans sa poésie, d'entrer dans le monde animal. L'oiseau, sous des formes très diversifiées, sous des couleurs originales et renouvelées, appelle de son chant l'être humain à la révision de son système de valeur. De même que l'oiseau, mais c'est une réalité de la Bretagne, l'homme est souvent pris dans les filets du parjure et renvoyé dans tous les camps de concentration connus de l'esprit qui définissent une mort sans espoir.

*"Au carrefour des grottes humides, la mer a engrossé les femmes de cette peur salée où n'accouche que la mort. Les oiseaux s'écorchent contre le bleu du ciel, mais les plaies gangreneuses ne guériront jamais et ils pleuvent dans l'eau en ouvrant leurs ailes noircies. Grèves au sourire empoisonné, gisantes sans sépulture sous l'absinthe du soleil. Après avoir joué avec ton sable, l'enfant ira se laver les mains en frottant bien fort. Demain, sur le tableau noir de l'école, en voulant colorier les ailes d'un oiseau, il cherchera en vain une craie noire pour crier son angoisse."*

Le cheval lui, assure toujours le transfert. Bien sûr, il disparaît de notre quotidien et l'enfant d'aujourd'hui oublie même sa morphologie dans ses rencontres quotidiennes avec le «cheval de fer»:

*"Les chevaux blancs, les chevaux gris,  
Seigneurs déchus pleins d'amertume  
Ont déserté notre pays  
En s'immolant d'un peu de brume.  
Mais, par quel sentier  
S'en sont-ils allés  
Car jamais personne  
Ne les vit passer.  
A la saison des semailles  
Sur le ventre nu des champs  
Ils traînent vaille que vaille*

Le socle lourd et pesant  
 Et dedans leurs attelages  
 Ramenaient de par les plages  
 Le sable gris, le goémon roussi  
 Qui à la terre donnerait vie.  
 Mais les chevaux blancs, les chevaux gris  
 Seigneurs déchus, plein d'amertume  
 Ont déserté notre pays  
 En s'immolant d'un peu de brume  
 Car les hommes les avaient troqués  
 Contre d'autres chevaux  
 Des chevaux d'acier.<sup>2</sup>

Dans sa furieuse soif d'authenticité, Maripol rend au cheval ou même lui donne, des vertus hors de notre commun. C'est elle qui lui attribue valeur de symbole dans le raid de la vie au travers de la mort. La rencontre, quand elle a lieu, reste pourtant inquiétante, car on ne sait vers quelle terre d'accueil le cheval peut conduire. Est-ce de la mort vers la vie avec l'espoir d'une résurrection de la pensée de l'homme. Et c'est le remarquable

«SANG SAUVAGE»:

«Père, je ne te louerai jamais assez  
 Pour m'avoir abreuvée à cette sève germée dans la  
 [tourmente  
 Elle est rouge comme la couleur de mon peuple  
 Noire comme ses faims et ses désespérances  
 Blanche comme ses rêves inachevés  
 Mais le sang roux des chevaux sauvages  
 Galope entre les gerçures de la terre  
 Mais le sang roux des chevaux sauvages  
 Sera demain sang de fécondité.»

Est-ce de la vie vers la mort.? Tout aussi bien. Par-delà les couleurs et les odeurs, par-delà la cassure d'avec les origines traditionnelles. Et, c'est le voyage avec l'hippocampe de soie, cheval des mers, pour une tra-

versée, magnifique dans son inconnue, fascinante dans son irréalité.

«J'ai glané sous la vague le blé bleu du corail,  
 taillé bague de diamants dans les yeux verts des poissons,  
 chevauché Mélygan, hippocampe de soie pour aller voir  
 Katouch sur son vaisseau fantôme.

J'ai suivi dans des forêts de pervenches, les empreintes nues des géants, vu des gerbes d'avoine folle s'épanouir des volcans. Dans des champs qui dominent la mer, j'ai vu des rois se changer en pierres pour parer les brûlures du vent. J'ai vu le monde des espaces perdus et trouvé que le nôtre était bien petit.»

Dans la beauté d'un langage marqué par la grâce de «poésie», Maripol n'oublie pas de nous dire l'interpénétration des éléments, pour la fécondité de l'être et la révélation qu'il se donne de lui-même à l'écoute de sa propre recherche d'indépendance et d'existence.

\* \* \*

Il fait nuit sur la mer. Dans le coût permanent des éléments, dans les cris d'une extase parfois douloureuse, dans l'orgasme exceptionnel qui naît des caresses violentes de la mer au rocher, l'Ankou laisse échapper sa lancinante plainte. Ankou de Bretagne qui sait si bien marquer nos passions, nos rêves, nos angoisses... Ankou, rassembleur des frères dissidents, porteur en soi-même d'un message d'absolu, d'un message de renouveau au travers du voyage fondamental...

La charette est passée à Plurien, à Fréhel et dans tout cet environnement où le fantastique côtoie le quotidien. Fantastique de tous les jours. Voyage au cœur d'une terre de renaissance, d'une mer qui porte la barque au-delà des frontières pour nous dire qu'à nouveau il y a le possible.

\* \* \*

La mort est à l'évidence le thème fondamental, premier, qui dicte l'écriture de Maripol. Un thème qui ne laisse pas de poser question, qui sait rendre mal à l'aise dans notre petite vie étriquée. Un thème breton et celtique par excellence...

Dans le vent de la lande, comment peut-il en être autrement ? Vous est-il déjà arrivé de passer quelques minutes au bord d'une mer qui monte à l'assaut d'un roc suffisamment vaillant pour repousser ses avances ? Avez-vous entendu ces cris d'oiseaux, ces râles douloureux d'éléments en combat d'existence ? Avez-vous surpris, un jour de tempête, la rage de l'eau bavant son éeume sur le sein de la terre...?

Vous garderiez alors dans votre cœur, votre esprit, vos nerfs, ce chant symphonique inoubliable, cette explosion exceptionnelle d'une voix d'outre-monde vous appeler... Si un jour, sur les grèves de Bretagne, vous osez vous aventurer la nuit, non seulement vous croiserez des sirènes qui vous inviteront au festin sous la lune, mais dans le chant de la mer vous entendrez, longtemps encore, glisser sur l'eau, le grand navire de l'au-delà, illuminé par des cierges blafards dans son clapotis particulier, ou hurler dans le vent de la nuit, les roues mal huilées du char de la mort.

° \* °

Maripol a toujours été, depuis son enfance, heurtée, interpellée, voire fascinée, par la mort présente en permanence dans sa vie et dans son chant. On y pressent à la fois une certaine peur, de la méfiance et dans son ambiguïté une attirance certaine pour un voyage vers un au-delà désiré, mais pas toujours bien cerné. Un voyage attractif de toutes les façons pour l'inconnu d'une renaissance où le bonheur peut avoir couleur merveilleuse.

Au temps de ses premières compositions, on peut noter une vision très charnelle de la mort. Une vision

sans recul. C'est en quelque sorte la rupture, indécente, violente. La souffrance. Le vide. L'absence. Maripol pose le phénomène comme ressenti et analysé par des personnages restant, eux, en vie et qui, par là, se situent dans le cadre d'une lamentation intérieure. C'est le cas de chansons comme "LA MORIBONDE" :

*"Qu'est-ce donc ce grand trou noir  
Où je descends sans y voir  
C'est comme un grand tombeau  
Pas bien large mais haut.  
Ce n'est rien ma mie  
Que le jour qui s'enfuit  
Faisant place à la nuit".*

" ATTENTE " :

*Et que la tempête déchire les rêves  
J'espère en le retour  
De mon plus tendre amour  
Qui loin de notre terre  
est prisonnier de la mer" .*

" MÈRES NOIRES " :

*" Et que le grand cimetière  
Où reposent vos époux  
N'a ni couronnes ni pierres  
Ni marches pour vos genoux  
Qu'il va de l'île à la pointe  
Et qu'on y entend des plaintes  
Quand reviennent les mois noirs  
Est-ce vrai, O, Mères noires..?"*

ou les " CROIX DE BROELLA ", due à la passion de  
[Louis Le Cunff :

*" Ces gens inconnus sur notre île  
Pourquoi, pourquoi demandent-ils  
Où sont les tombes de nos hommes ?  
Ne savent donc t-ils pas ceux-là  
Qu'ici les croix de Broella*

*Ne sont pas croix comme les autres  
Et que chez nous les matelots  
Ne meurent pas dans les lits clos  
Vous pouvez vous signer passants  
En regardant les croix d'Ouessant  
Le monde est notre cimetière ».*

Pour les bretons, le monde est bien le cimetière. Et dans toutes les premières chansons de Maripol on découvre une véritable interrogation en forme de sens unique sur « la fatalité ». Pourtant le questionnement reste marginal dans le soucis profond de la chanteuse de ne pas recevoir de réponse authentique qui modifierait l'ensemble du problème. La mort n'est, à cette époque, que le trou noir, l'inévitable chute vertigineuse, la fin de tout, la dégénérescence du corps et de ses vibrations. Elle n'est rien d'autre que « la nuit sans étoiles ».

\*\*\*\*\*

Il est assez remarquable de constater que les autres chansons du premier microsillon de Maripol, même les moins impliquées, ne sortent pas de cette espèce de vision obsessionnelle. Dans « EXODE », qui retrace le cheminement pénible de l'émigration, la mort rôde tout le temps. Elle trouve ses racines dans la terre inculte, dans le départ de l'homme pour son suicide spirituel et culturel en usine, et dans l'attente de tous les autres pour un revoir plus qu'improbable.

Dans « SALAUN AR FOLL », adaptation d'un thème traditionnel, nous sommes mis face à face avec une femme qui, dans l'attente de l'être aimé, s'étirole, meurt à petit feu et ne peut trouver qu'un vague espoir dans la reconstruction fantasmée d'un « Château de naere », adapté à recevoir l'aimé qui sans doute jamais ne reviendra. Même dans « GAËLLE GRENOUILLE », c'est la mort qui apporte le dénouement à l'histoire.

Obsession. Epouvantail. Femmes en noir. La fatalité vit là, pleinement, au centre de la vie d'individus qui ne peuvent faire que peu de place à l'espoir.

\*\*\*\*\*

Le noir improductif se fait, ensuite, avec l'appui d'une réflexion intellectuelle et sensuelle, beaucoup plus assimilable. Plus « respirant », comme dit Maripol, dans la mesure où, lorsque l'on cherche à « voyager au-delà des choses, à dépasser les limites même de son corps, on apprend le bonheur d'être. » Pour le poète, c'est l'ouverture nécessaire, vitale. La mort, présente à chaque détour de sentier, à chaque tournure de phrase, n'est plus le point final d'une vie en rupture d'elle-même. La fatalité, si elle existe, mais existe-t-elle? mérite le dépassement, ou à tout le moins, le combat. Il ne s'agit plus de subir un état imposé, mais de faire avec une situation; de privilégier, pourquoi pas, un point de départ pour une identité nouvelle.

\*\*\*\*\*

*« Je pense au cycle de la feuille qui, toujours, renaît de ses cendres et je dis que l'arbre qui la porte est peut-être là pour donner témoignage de la vie renaissant de la mort, de la lumière engendrée dans l'hymen sombre de la nuit. »*

C'est là, sans nul doute, que se prépare le printemps des couleurs. L'herbe, la fleur qui meurent fertilisent la terre et se réincarnent dans une autre herbe, dans une autre fleur. Pourquoi l'être humain dans sa soif d'existence resterait-il à un lugubre état de fin. Sans espoir, sans renouveau possible. Interpellée par la Nature qui lui apporte les réponses aux questions essentielles, Maripol en vient à voir la mort d'un autre œil. Au delà de l'angoisse et des interrogations primaires, celle-ci devient pour l'humain la possibilité de survivre de façon volontaire, plus loin et, pourquoi pas, dans une éternité à redéfinir.

Ainsi, dans un texte aussi beau et touffu que «AVEC MELYGAN», le voyage au bout de la mort devient-il un itinéraire pour une vie novatrice, une réflexion possible pour l'homme en attente d'une spiritualité qui lui permette d'exister. La mort n'existe plus dans l'esprit de Maripol que comme banc d'essai pour un arc-en-ciel de couleurs, qui offre à celui qui accepte de participer au banquet une sorte de sérénité intemporelle, une vision désincarnée des éléments.

*«Vers les grottes d'agate et d'ambre, j'ai poursuivi l'aigle de feu qui, sur les cils roux du soleil, s'était tissé un nid d'émeraude et de vent; j'ai chassé tous les cormorans de nos nuits les plus noires, fait jaillir l'ivraie rose de l'aurore, éclore la graine cristalline du jour.»*

\* \* \*

Ici et là, au hasard des rencontres et des combats pour la vie de tous les instants, la mort perd une partie de son mystère, pour davantage s'impliquer dans la réalité des journées sans feu ni joie. Maripol, toujours aussi virulente, sensible à la peine des hommes, aux amitiés qu'elle ne sait démentir, crie son angoisse, sa faiblesse, sa réalité, pour tenter de redonner vigueur à la lutte des siens pour la survie du rêve dans l'humanité désocialisée où chacun patauge. Certains lui reprochent de ne pas utiliser de langage militant. Mais quel langage peut-il être plus militant que celui de «TU VOUDRAIS», «LIBERTE» ou de cet «INCENDIAIRE» de révolte:

*« La tristesse habite en nos maisons  
L'envie de vivre nous donne des frissons  
Si l'on doit mourir en notre pays  
Ce ne sera pas de mélancolie.  
Nous mourrons au revers d'une grève bleue  
La révolte brûlant au linceul de nos yeux ».*

En dépit de toutes ses formes de lecture possibles, la mort reste mystérieuse dans son essence. Comment pourrait-il en être autrement ? Dans le dessin de Maripol,

elle prend diverses figures. On y discerne notamment les contours d'une ville fantasmagorique, d'une ville hideuse, atroce, violeuse des âmes. Ville sans passé et sans avenir. Ville approche exubérante d'une mort dérisoire, cristallisation de pensées obscènes, souillure permanente de la richesse inégalée des campagnes et des hommes. Ville lugubre, nuisante, puante, nauséabonde. Ville-orchestre de la destruction des hommes libres. Maripol crache son mépris pour «les cités vestiaires» qui ne concourent qu'à la déchéance de l'humanité :

*« Face aux cités vestiaires, les chiens meurent dans les terrains vagues... Des trains et des bus se chenillent un passage dans la nuit. Des hommes vitriolés de fatigue rentrent. Leurs mains désenchaînées se cognent aux vitres des wagons comme des papillons fous enivrés de lumière. A cette heure-là, les cafés sont pleins d'hommes qui se cherchent une raison de vivre ».*

et soupire avec amertume et amour sur ces autres toits de rêve où la Celtie, par certains de ses aspects, résiste plus que jamais au désordre du présent :

*« Je pleure sur les maisons de mousse vert de grisé, au fond des étangs de marbre et je maudis les cages de pierre grumeleuse que les hommes ont vomies. L'étouffe dans la fumée des cristaux électriques et ne peut plus retenir le silence parti se glacer sur des montagnes trop hautes. Une cornemuse joue là sur l'électrophone et je rêve de saisir la musique ».*

Ah ! saisir la musique de la vie et pourquoi pas celle de la mort. Celle du rythme des saisons et des êtres. Celle d'une mort qui garde son mystère dans sa démesure, sa chevauchée fantastique et son rêve de nouvelles frontières, de nouveaux artifices, de buts jamais explicités :

*« Mourir, se retrouver peut-être un oiseau, marin, lilas de mer, goémonier. Mourir, être molécule du vent, cellule éclatée du soleil. Mourir et pourtant avoir peur*

d'être autre chose... Mourir, se réincarner, espérer se prolonger dans la vie »

Alors, la chanson de Maripol prend sa pleine dimension. Que peut être cette mort dans une vision cosmique du monde ? La remarquable fresque qu'est « VOYAGE AVEC MOR-BRAN » répond sans trop de grandiloquence :

*\* Je voyage au-delà du temps  
Et je réapprends la musique de l'univers  
Je voyage au-delà du temps  
En pays de fantômes vivants  
Plus vivant que tous ces morts debouts qui*  
[défigurent la terre  
*Je voyage au-delà du temps  
Et je réapprends la vraie vie  
Au solstice de l'univers ».*

\*\*\*\*

Il y a chez Maripol un balancement permanent entre la certitude et l'espoir. Le thème même de la mort n'échappe pas au questionnement. Nous l'avons déjà perçu. Dans ses textes les plus récents, pourtant assez différents des autres, l'ambiance reste la même. Maripol ne sait toujours pas dominer son angoisse devant le grand voyage qui s'impose à elle dans chaque sillon de la terre bretonne. Avec « LA MAIN DE MARIE-JEANNE », elle dénonce la société qui ne sait plus voir, plus aimer, plus comprendre. La société qui conduit au cercueil par amour de l'enfance. Avec « C'ÉTAIT ÉTRANGE », c'est bien plus la magie du trépas qui est contée dans la marginalité même. Une magie toute proche de la chaleur d'un amour non reconnu.

*Te souviens-tu, c'était étrange  
Le bruit que la nuit faisait ce soir là  
Un grand camion rouge à musique  
S'est mis à hurler  
Faisant peur aux oiseaux de nuit  
Qui veillaient dans l'arbre d'à côté.*

*Te souviens-tu, c'était étrange  
Du silence qui, après, resta.  
La mort s'était gantée de rouge  
Pour aller là-bas  
Chercher le vieux qui s'en allait  
Dormir dans une grange ou un bois ».*

Une mort qui devient aussi, parfois, le monde de la fuite. Celui du suicide engendré par les conditions de vie inhumaines, l'impossibilité d'aller au tréfond de soi-même, de se dépasser, de s'ouvrir à une recherche vers un soleil qui centre la vie « au sein des marées d'écume dorée ».

Dans un de ses premiers textes, retrouvé dans l'amitié de cette étude, « JOANNA », Maripol annonce avec prémonition l'une de ses plus belles compositions : « FEMME DE SABLE ET D'EAU », écrite récemment dans la douleur du suicide de sa belle-sœur, Claire. On y lit en effet :

— « Joanna, que regardes-tu ?  
— Je regarde les toits... tantôt gris, tantôt bleus, les toits velours ou bien taffetas.  
— Mais pourquoi regardes-tu les toits ?  
— J'aime leur désordre, leur houle, oui, leur houle...  
— Mais pourquoi, pourquoi, Joanna ?  
— Ils me rappellent les vagues, tantôt grises, tantôt bleues, la mer, les falaises, ma terre.  
— Joanna, n'ouvre pas la fenêtre, tu vas prendre froid !  
— Je ne sens plus le froid, la mer est là tout près de moi, laisse-moi m'y baigner !  
— Joanna ! Que fais-tu ? Tu es folle, ne sautes pas !  
[Joanna... »

L'angoisse, bien sûr, serre la gorge, car Maripol ne peut accepter d'être seule, « seule pour l'éternité, sans compagnon de voyage ». Mais elle ne peut s'empêcher de tourner vers le monde des vivants et des morts réunis un regard d'espoir, de demander aux éléments de s'accorder une trêve pour qu'enfin, dans sa démarche la plus osée, l'homme demeure vertical dans un accord parfait avec sa

nature profonde, si peu différenciée de celle qui l'entoure. Avec les planètes qui peuvent l'accueillir...

*« Toi qui étais femme de sable et d'eau  
Tu as repris le fil de ton voyage  
Avec cette vague d'argent  
A l'aube d'un nouveau printemps de soleil »*

\*

*Je m'accoude à ma fenêtre, je regarde s'envoler  
un oiseau et je me dis qu'il porte en lui nos vibrations  
sauvage et ce souffle qui le pousse à s'accorder avec  
le temps »*

L'oiseau d'espoir est certainement l'un des personnages les plus présents dans la chanson de Maripol. Mais aussi oiseau perdu dans les filets de la civilisation. Il reste souvent indéfini, mais devient oiseau de feu, migrateur, colombe, hibou gris de la nuit, mouette, hironnelle, corbeau, alouette, cormoran, moineau ou tourterelle. Le monde animal du poète n'est pas immensément riche, mais il est toujours renouvelé par l'image, réinventé dans sa fonction et ses couleurs. On y trouve des lézards blancs et des anguilles bleues, des cerfs blancs et des scarabées, des loups rouges et de blanches biches, et des chevaux magnifiques : coursiers de nacre, chevaux sauvages, volants, d'écume, hippocampes de soie...

Tous ces animaux et les humains, lorsqu'ils n'aboutissent pas à la ville destructrice de l'âme et du corps, participent à une nature très colorée et très odorante. Une nature féconde balayée par le vent, mais surtout régénérée par la chaleur d'un soleil de feu. Alors, à côté du blé et de l'orge, du maïs et de la luzerne, de la bruyère et des sapins, des ronciers et du sureau, vivent et éclatent de fraîcheur : l'aubépine, la capucine, la digitale, l'églantine et le trèfle-roi, la vigne-rouge et le chèvrefeuille, la fleur d'ajonc et le bleuet, la glycine et le lys, la menthe et le lilas.

Cette présence diversifiée et mouvante de la nature participe totalement de l'ambiance spécifique du poème de Maripol. Livrés à eux-mêmes, ces éléments ne pourraient créer la fête mystique et celtique à la fois qui émane de la construction finale. Mais revus par l'œil et le cœur de Maripol, dans sa quête continue d'aller à une autre dimension de l'univers, placés dans des contextes un peu « fous » par rapport aux habitudes, repensés sans qu'aucune limite ne vienne brimer la création, ils éclatent littéralement pour donner au verbe une structure absolument originale.

⊙

Les mots les plus simples vivent sous la plume de la chanteuse. Ceux de la mer, dont elle veut parler longuement, avant que la laideur ne s'y installe, et que ce réservoir de vie ne devienne poubelle: vague, écume, grève, barque, eau, varech. Aussi les éléments: vent, étoiles, soleil, lune. Jour et nuit, terre et marécage. Saisons, mort, sang et folie. Et tout ce qui concerne la fertilité, la femme dans sa maternité: «grottes ovulaires», matrice, germe, graine, moisson, ventre, grosseurs, etc... Le rapprochement des mots, peu faits pour dialoguer, la richesse des images à la limite du fantastique et du surréalisme, dans des colorations spécifiques à l'auteur, créent le choc. Maripol se sert, volontiers, du bleu pour évoquer une vision seconde des choses, une vision désincarnée. Dans le vert elle fait apparaître l'étrange, les rencontres impossibles dans la réalité et que l'imaginaire peut faire surgir. Il y a une sorte de magie dans le vert... Avec le rouge, elle vient à la violence, au mal de vivre, à la révolte, à la dénonciation. C'est la traditionnelle couleur du combat.

⊙

Toute écriture est chez Maripol effervescence intérieure. Folie d'un moment où elle se réalise entièrement. *« J'écris très spontanément, d'une manière intuitive. Je ne passe pas des heures à fomentier des plans dans ma tête »*

*pour aller à la pourchasse de mes rêves et de mon inspiration. J'attends qu'elle se manifeste et lorsqu'elle est là, on se rencontre.*» Une rencontre brève dans la violence de la libération créatrice.

*«Une douleur d'enfantement me vitriole les reins et voilà que sourd ma pensée en mille cascades de feu; elles me conduisent vers l'ivresse d'une nouvelle naissance par l'alliance de la matière et des poussières d'étoiles - acte d'amour du ciel et de la terre - éclatement sidéral de notre propre corps.»*

Un quart d'heure, vingt minutes maximum; l'œuvre est là, sans correction à négocier; ou, tout est à refaire...

C'est donc, dans une sorte d'écriture automatique que Maripol, interpellée par un fait de l'existence quotidienne, laisse se dévider l'écheveau du poème. Un poème qui sait utiliser les mots du quotidien pour les transfigurer dans une vision mystique des choses. C'est la seule voie possible, dans l'alchimie de l'amour, pour retrouver l'élan vers un autre réel. L'élan vers un monde de découvertes neuves, un monde de sensibilité dans lequel il sera possible d'atteindre ses propres outrances. Maripol aime à dire: *«Les arbres s'éclatent vers le ciel, les fleurs s'ouvrent vers la lumière. Si, morphologiquement, on nous a mis le cerveau au sommet du crâne, c'est manifestement pour que, lui aussi, il éclate vers la lumière.»*

Le poète s'engage dans une sorte de combat où le futile est laissé pour compte, le côté matériel de la vie ne trouvant grâce qu'en tant que support. Le troisième micro-sillon de Maripol est tout à fait intéressant à cet égard. Il indique de façon optimiste le chemin. Chacun est lumière de la création et porteur des éléments nécessaires à l'explosion vitale. Encore doit-on privilégier la communion possible avec le monde du rêve et des fantasmes élémentaires.

Ce disque permet une meilleure compréhension du sens de la lutte de Maripol. Il ne s'agit pas de se battre pour un mieux être superficiel, mais de pouvoir aborder aux rivages d'une clarté intérieure. La jeune fille que l'on rencontre au hasard des chansons ( Maripol, à n'en pas douter ) pour échapper à la lourdeur des *«cages de pierre grumeleuse que les hommes ont vomis»*, pour ne pas se réfugier dans le suicide, décide de rentrer au pays, comme dans le ventre bien-faisant de sa mère. Elle vient retrouver ses origines, son identité. Elle est *«fille du vent»* et s'implante pour *«conjuré la mort et les naufrageurs qui ont fait échouer les siens en d'autres terres, en d'autres ports, en d'autres cœurs.»*

Maripol demande à l'expression de l'homme d'aller plus loin que dans ses seuls aspects visibles. Il faut absolument s'inventer dans ses rêves, redécouvrir son irréalité comme son passé, car *«comme le réel et l'irréel, passé et présent s'interpénètrent continuellement et sont déterminant de notre façon d'être.»*

Le passé est expérience; mais en même temps retrouvailles avec sa propre jeunesse, car celle-ci ne donne pas a priori tous les droits... Le passé est là pour donner des enseignements, aider à mieux vivre au présent, éviter de trop tâtonner. La négation du passé est, pour Maripol, l'une des plus redoutables façon d'amener les peuples à la décrépitude de la société. En Bretagne, comme ailleurs, on a pu se laisser abuser et le chantre de Plurien n'oublie pas de jeter son cri : *« Je pense tout particulièrement au démembrement que, dans les hautes sphères de la politique, on a eu le culot d'appeler remembrement »*. On se fiche bien alors des conséquences pour les récoltes, la retenue des eaux, la sauvegarde des animaux qui n'auront plus d'arbres pour se protéger des rigueurs du vent ou des brûlures du soleil...

\*\*\*\*\*

Présent et passé. On en parle avec méfiance. Il n'est pas toujours simple de laisser les époques "copuler", comme il n'est pas évident de voir Maripol accoupler mots et tournures de phrases pour une explosion littéraire. Et les auditeurs du chantre, habitués à l'explicitation simple des événements ne peuvent que rester éberlués par les juxtapositions de termes, la révision des éléments. Maripol ne se situe pas pour autant loin du peuple. Ce serait faire fi de la vie intérieure des hommes. Faut-il parler crûment pour être compris ? Faut-il invectiver dans un langage militant pour se faire entendre ? . . . Le chant de Maripol est populaire au sens où il s'implique totalement dans la démarche fondamentale d'un peuple en recherche d'identité.

Le regard de Maripol est soutenu par l'amour. Il est visionnaire dans son bardisme contemporain. Il assemble les composantes d'un puzzle familial que l'œil détraqué du vingtième siècle ne perçoit plus. Il demande à l'amour de tout déranger, le plus souvent possible, pour qu'au-delà du confort naisse la possibilité d'entrer en contact vrai et total avec l'autre, l'élément, la nature.

\* \* \*

Maripol, dans un quotidien difficile, qu'elle ne refuse pas, poursuit sa quête d'absolu, marche à la découverte de son destin métaphysique. C'est dans la compréhension parfaite de la réalité spiritualiste de la nature ( très chère à l'esprit celte ) qu'elle peut aboutir à son authentique reconnaissance, individuelle et collective. C'est pourquoi, son voyage "au ventre de soi-même" a quitté la lande bretonne pour rejoindre la Celtie, et que son enthousiasme un peu désuet pour la mère-patrie a fait place au fil du temps à la reconnaissance d'une culture celtique essentielle. Celle qui, au delà des libertés, ouvre à la sagesse, au cœur de la folie du monde contemporain. . .

## RENCONTRES DE SENSIBILITÉS...

*Difficile de dire ses sentiments.*

*Difficile de les taire.*

*En quelques mots, des sensibilités celtes qui ont rencontré Maripol nous disent le pourquoi de leur communication.*

### Bernard Benoit

J'ai rencontré Maripol pour la première fois, aux environs de 1965-1966 dans son petit bourg de Plurien. j'habitais le bourg de Pléherel trois mois par ans. Après avoir entretenu une bonne amitié, de par nos affinités dans le domaine artistique, car Maripol chantait déjà pour son plaisir, je lui avais proposé mon aide en qualité de guitariste et nous nous sommes retrouvés à Paris pour y donner quelques petits récitals : La M. J. C. de Sceaux, le Centre Américain . . . quelques auditions dans les maisons de disques et toutes avec succès. Ce qui permit à Maripol de bien réfléchir et de prendre tout son temps. Cela se passait en Automne 1967.

Un soir, au Centre Américain, c'est la rencontre avec un certain Yves Chatal qui, nous sachant bretons, nous invite à venir chanter à Ti ar Yaouankiz qui se trouvait rue Saint Placide. De là, a commencé chez Maripol et moi-même, un certain réveil sur notre identité bretonne. C'est alors que Maripol découvre Stivell, puis Glenmor. Une prise de conscience semble la marquer profondément, en même temps que cette angoisse de la Capitale qu'elle découvre et qui l'étouffe, ainsi que cette nouvelle carrière dans laquelle elle s'engage laissant de côté ses études ( je crois, d'esthéticienne ). Tout cela a, semble-t-il, métamorphosé Maripol, et même physiquement au point qu'on ne la reconnaissait plus sur le bourg de Plurien.

Les inspirations de Maripol deviennent, de plus, motivées de par cette prise de conscience. Toujours vêtue d'une cape noire, Maripol se promenait ainsi dans les rues de Paris. Lorsqu'elle me racontait ses aventures d'une journée, la fatalité voulait qu'elle se fasse aborder par une voyante çà et là, ou encore se disant médium ou autre... Malgré un certain scepticisme, je fus une fois obligé d'y croire. Cette fois-là, nous descendions la rue de Rennes et, de loin, je fus le premier à remarquer une femme qui, malgré la foule de piétons, se dirigea droit sur Maripol, lui prit le bras et la regarda d'une façon étrange. Si je crois me souvenir, elle lui avait demandé de faire les lignes de sa main. Maripol me remboita le pas, troublée une fois de plus. Je crois que Maripol a encore beaucoup d'autres histoires de ce genre à raconter durant son séjour à Dinan de 1969 à 1973.

Le mauve est sa couleur, mais une couleur changeante. Tantôt pareille aux rochers de Fréhel, trempés dans cette mer froide, tantôt pareille aux landes de septembre. Elle garde, avant tout, un amour profond pour son pays de Fréhel. Si vous voulez éprouver une mystérieuse et lourde solitude, dirigez-vous vers la pointe de Fréhel ou d'Erquy et suivez les sentiers d'Automne que Maripol a tant empruntés. C'est là, sous un autre univers, que la chanteuse a peut-être parlementé avec les Dieux celtiques cherchant les mystères au détour d'une faille.

\* \* \*



(photo MICHEL ADDA)



«Melygan» par ARLONN sur une chanson de Maripol

### Garlonn

Dès mon premier contact avec le texte de Maripol, "Avec Melygan", j'ai su que j'en ferais une toile, que ce serait une composition importante, et elle était déjà totalement construite dans mon esprit. Je la VOYAIS avant qu'elle existe. Et c'est là le premier lien que je vois entre Maripol et moi, c'est le côté visionnaire de nos démarches respectives. Ensuite, dans cette chanson en tout cas, étaient réunis tous les symboles visuels -ou presque- que l'on retrouve depuis toujours dans mes peintures : l'animal fabuleux qu'est Melygan ( l'hippocampe m'a toujours fascinée, mais j'attendais l'occasion de l'intégrer à une histoire, à un drame, et c'est Maripol qui me l'a fournie avec ce texte ), la femme en quête, en migration, personnage central autour duquel évoluent les autres éléments : l'homme enchaîné, prisonnier mais rêvant d'un autre monde ( Katouch sur son "vaisseau fantôme" ), image d'un dieu impossible et vaincu; les autres personnages : oiseaux, poissons, fleurs; les décors : forêts, ciels, champs, soleil, qui fournissent la trame habituelle de mes toiles.

Il y a aussi dans ce texte, et donc chez Maripol, un souffle épique qui m'a emportée, qui m'est nécessaire. J'ai aimé qu'elle marie des mondes apparemment étrangers, qu'elle en fasse un univers unique, car c'est aussi ma façon de voir. Et c'est surtout une attitude très celtique, cette absence de frontière, cette unité de TOUT dans un espace infini, cette suppression des données de temps.

Et ce n'est pas une mince qualité que de faire passer dans son œuvre et aussi naturellement, sans avoir recours à aucun argument politique, cette fameuse spiritualité celtique dans laquelle nous voulons vivre... À ce titre, je trouve Maripol importante. Elle véhicule très simplement et profondément une poésie essentiellement celtique par son côté visionnaire et surréaliste. En plus, c'est une femme, autre qualité majeure à mes yeux. Et à ma connaissance, la chanson bretonne n'en compte pas beaucoup, à part elle et ANNKRIST qui me touche aussi énormément, mais elle pour la sauvagerie de sa colère, le côté torturé de toutes ses révoltes. Ces deux femmes, la brune et la rousse, la rêveuse et la véhémence, font à la chanson bretonne un très beau diptyque, représentatif à la fois des visages de la femme et de l'âme bretonne. Il faut les juxtaposer l'une à l'autre pour obtenir une figure complète et nous avons la chance qu'elles existent . . .

\*\*\*

On ne peut pas parler de Maripol sans évoquer son frère, Jean-Pierre SUBIE, dessinateur extraordinaire que les pochettes de ses disques ont fait connaître. L'une d'entre elles, au dessin blanc et vert sur fond noir, était d'une beauté à couper le souffle. C'est l'un des rares dessinateurs contemporains qui se soit attelé à nous restituer et à faire revivre les motifs graphiques de l'ancienne Celtie. Il le fait avec une maîtrise parfaite, qui me ravit chaque fois que je contemple ses dessins. L'homme, en plus, ainsi que sa femme Gisèle, par leur tempérament et leur façon de vivre, sont des amis qu'il fait bon revoir !

\*

## Glenmor

Maripol a suivi son bonhomme de chemin avec une âpre fidélité. Nous savons que beaucoup, qui, pour avoir crû que la route se devait d'être facile, ont laissé leurs rêves au coin d'une rue.

Maripol, barque fragile, brave les tempêtes.

Et sa voix nous vient d'ailleurs. Colère et douceur contenues et pourtant dans son chant tout est clair : l'insondable amour d'un pays, la volonté de se dire née d'une terre, d'une mer aux frontières de la brume, la quête permanente de tendresses nouvelles, la refonte de son histoire.

Tout vient d'un souffle bardique conjugué au féminin. Je puis dire qu'ayant souvent entendu, rarement écouté, de soit-disant "bardesses" roucouler dans les ajoncs, les bruyères et les landes, Maripol a rendu au bardisme son sens et son exacte valeur. Elle mène la danse, seule le plus souvent, mais avec quelle constance. Et je regrette ici que les organisateurs de fêtes et de galas n'inscrivent pas davantage son nom à leur programme. Ils y perdent et la Bretagne aussi. Qu'il y ait une misogynie dans le comportement de ces messieurs n'aurait rien d'étonnant.

Bon vent et bonnes voiles, Maripol . . .

## Pour Maripol

Une femme gaie  
 Une femme en noir  
 Une femme qui sait  
 Toutes ses mémoires  
 Ses mémoires gaies,  
 Ses mémoires noires  
 Ses mémoires qui savent  
 Ce qu'est son histoire.

Gwenaële ( 11 ans )

Maripol aime la Bretagne et la mer  
 Elle aime la Bretagne où elle est née  
 Et elle la chante comme j'aimerais  
 Chanter plus tard  
 «j'avais un enfant» et «Gaëlle grenouille»  
 sont mes chansons préférées de Maripol.

Servane ( 8 ans )



Maripol vue par Gwenc'hlan ( 6 ans )

## Judikaël

## PULSATIONS

Arbres de mes racines  
 Plongeant au tréfond des mémoires  
 arbres des résurgences  
 de combien de Printemps  
 rêves et sangs de légendes  
 arbres bras ouverts sur l'infini  
 sous les soupentes du ciel  
 charpentes de l'être et devenir

Eaux de haïes et de baïes  
 golfes aux cents rivages  
 sables d'or et de lune  
 anses de solitude  
 dans les sillages du silence  
 terre et mer épousées  
 paysage remue ménage  
 des îles et du vent

chemins d'eau aux cents virages  
 dans les voyages du sang  
 eaux de sel et de sol  
 à la fontaine des visages  
 sources de l'être et devenir

Rythmes du cœur de la danse  
 battements du peuple  
 sur l'aire des saisons  
 Rythmes du cœur de la nuit

à Maripol

comme des peaux tendues  
 où rebondissent des soleils  
 dans les galaxies de la danse  
 transe des arbres sacrifiés  
 aux pulsations de l'âtre

Rythmes du cœur des gens d'un pays  
 à portée de terre  
 manifestation de l'être et devenir

Dans l'aurore première née  
 les arbres qui s'étirent à repousser la nuit  
 plus loin que l'inconnu des yeux  
 font chanter la rosée et rire plus haut  
 le soleil le barde invisible sous les hardes  
 du vent invente des ruisseaux sous les doigts  
 blancs de l'eau

voici l'eau l'arbre qui naît de l'eau  
 rythmes des eaux, des arbres, des vies  
 musicales  
 une voix qui voyage  
 dans les artères de notre sève  
 afin que lève un nouvel âge  
 et se relèvent nos visages  
 à hauteur d'horizon et d'aventure

face à l'océan  
 face à nous-même

## Manu Lannhuel

MARIPOL,

NOUS MENONS MÊME CHEMIN

*Je t'écris ces mots  
D'ailleurs  
Ni d'ombre  
Ni de lumière.  
Profondément seul  
Comme toi.  
Le cœur sans arbres  
Et sans colère  
Comme toi  
Entre me taire  
Et les averses  
Malgré le mort  
Qui me traverse  
Comme toi  
Entre le galop  
Et la fuite  
Mêlant les yeux  
A la crinière  
Comme toi  
Je t'écris ces mots sans suite  
Ces mots sans gué  
Sans arme  
Malgré le sang  
Et la rivière.*

## Myrddhin

à Maripol,

CHRONIQUES D'UN ACCORD

( pour cap et lande de mystère )

*Un cormoran se stèle  
Sur la Pointe des Chèvres,  
Neuf prêtresses se lavent  
De druides sables.  
Un saule chante  
Aux tréfonds de la baie,  
Et la houle creuse  
La rose du grès,  
Es-tu fille des bruyères  
Ou saillie de la falaise ?  
Es-tu seule parmi les pierres  
Ou plurielle dans l'espace ?  
Je t'ai vu  
Souvent,  
Tisser la longue et chaude lande  
Et contraindre l'Inconcevable  
A la ronde des questions :  
\*Pourquoi marche la forêt  
Sur la mer des Fresnayses ?  
Est-ce pour venger l'oiseau  
Est-ce pour venger Branwen ? »  
Toi qui sais  
Que le relief de l'Enigme  
N'est pas si hercynien,  
Fais confiance en la vague,  
Emeraude,  
Elle s'éclate pour demain !*

MYRDDHIN

## Bernard Potel

J'ai toujours suivi Maripol. Depuis ses débuts, déjà, je me doutais qu'elle laisserait un impact dans la chanson Bretonne contemporaine et le renouveau culturel de notre pays, ce qui, maintenant lui est assuré.

Un jour de l'année 1974, je reçus l'appel profond de la sculpture, mode d'expression-véhicule par lequel j'ai fortement ressenti le besoin de m'exprimer. Tout particulièrement vers la puissance mystique et mythologique qui demeurait endormie dans cette longue nuit Celtique dont le réveil a sonné depuis ces derniers temps. Grâce à des poètes et musiciens tels que Maripol que je devais découvrir voici environ cinq ans et pour qui aujourd'hui, l'occasion m'est donnée de rendre cet humble hommage.

Il ne m'a guère fallu de temps pour savoir ce qu'elle était. Une simple visite chez elle, à Plurien, au cours d'une répétition de séance d'enregistrement. Une brève rencontre ! j'étais en présence d'une personnalité d'où émanait une atmosphère extraordinaire qui a profondément touché mon âme, a apporté à mon moulin l'eau pure qui a irrigué mon inspiration donnant la vie à une sculpture symbole: «Imploration d'une Femme Celte». Expression de la Bretagne. Mère, pour son passé et fille pour sa continuité. Allégorie prophétique dont l'ensemble de l'œuvre s'élance vers l'avenir dans un cri annonçant le réveil culturel sorti de la longue nuit. Les pieds enracinés se rejoignent. Les bras largement ouverts en geste d'appel et d'incantation, telles ces prêtresses druidiques, à la terre, le visage tendu vers ce point où le ciel et la dont la mélodie a traversé les âges pour venir de nos jours atteindre le cœur de chacun de nos frères bretons. Voilà ce qu'est pour moi Maripol, venue laisser son empreinte dans un bloc de bois, comme son œuvre, dans l'histoire de la Bretagne future.



«Imploration d'une femme Celte»  
sculpture de BERNARD POTEL

### Alan Stivell

Après avoir entendu Maripol ( en 1968 ), sa voix et son chant, j'ai été stupéfait qu'elle me dise n'avoir aucune connaissance consciente de la matière bretonne et celtique; instinctivement, intuitivement, une façon d'imaginer et de peindre s'était imposée à elle : la volonté de la mer, les vibrations de la lande où elle vit, le flux des nuages, lui avaient insufflé une incantation et un rêve qui sont nôtres.

### Angéla Vannier

#### D'UNE PRESENCE ET D'UNE VOIX

N'ayant pu, à cause de ma cécité, de mes prestations, de mes déplacements, suivre de près les récitals de Maripol, je me contenterai de faire vivre l'impression forte d'une première rencontre.

C'était l'hiver. Maria LOUYER, poète, avait réuni chez elle, dans sa ferme de Vrigné, en Bazouges-la-Pérouse où j'habite, de nombreux amis, poètes, chanteurs et musiciens.

Il faisait froid dehors, il faisait chaud dedans, chaleur du feu dans la grande cheminée, chaleur du sang au cœur de ceux qui étaient là pour une fête spontanée.

Alors, un montage instinctif prit corps. Chacun surgissait du cercle, naturellement, en temps voulu. Un ordre mystérieux s'établissait, au delà des disparités et des individualités respectées. Mais quand Maripol se dressa, sauvage, vibrante comme éclatée et contenue tout à la fois, une aura de silence frémissant la couronna. Tout soudain,

grâce à elle, nous voici réveillés dans toutes les fibres de nos êtres, aux résonnances multiples de notre propre celticité. Sa voix semblait prendre origine dans les mouvements figés dit-on des plissements hercyniens et dans les profondeurs abyssales des eaux et des rêves.

Je me souviens d'une chanson cuivrée qui, par l'image et par le son, rendait présents des cavaliers de peau tannée, montant à cru des chevaux fous qui peuplaient l'air de leurs cris rauques, de leurs désirs, de leur ferveur ignée, de leurs appels premiers.

La voix de Maripol et ces thèmes nous imposaient de vivre dans cet infra-humain oublié, dans cet ultra-humain désiré.

Les courants telluriques et oniriques qui la parcourent, au lieu de nous séparer de notre présent d'humain, nous restituaient à ce présent, mieux et plus qu'une actualisation coupée de ses racines et de ses antennes.

Maripol en effet, n'omet pas de s'engager, de prendre part aux problèmes sociaux de son pays. Elle prend part et partie pour ; les nécessités présentes l'inquiètent et la dynamisent mais elle n'oublie jamais qu'il n'est pas de présent bien vécu s'il ne participe du passé et du futur.

Le timbre de sa voix, miraculeusement, permet qu'une alchimie organique de chair, de cœur et de sang s'opère.

Chère Maripol, je n'oublierai pas que lorsque nous nous sommes rencontrées pour la première fois, c'était l'hiver, c'était la neige et l'âtre vaste d'une ferme d'ici et de maintenant : l'âtre ouvert à tous ceux qui voulaient célébrer la vie. Nous avons partagé tous, le cidre et les châtaignes : communion simple, tradition.

## ECHOS

10 novembre 1978

## Le divin pouvoir des mots . . .

Dans sa visite quotidienne, la presse écrite fascine le lecteur en lui apportant sa dose d'émotion, de perversion, de dépaysement, d'outrance. Dès qu'elle pénètre dans le monde de la chanson et, plus encore, si elle soulève le rideau rouge du show-business, elle perd très souvent son sens critique le plus banal. Elle oublie, au travers de ses chroniqueurs, le talent, la qualité de l'écriture et des êtres, les vrais créateurs, pour offrir à l'adoration des foules, et à leurs fantasmes, de nouveaux dieux, idoles d'un jour sans lendemain.

Pourtant, la lecture des journaux et des magazines permet, sur une longue distance de temps, de jeter un regard "historique" sur l'œuvre et l'homme. Notamment celle des quotidiens de Province, des feuilles ou magazines culturels, des journaux spécialisés qui évitent certains travers en s'approchant des chanteurs et du public, en proposant une relation normalisée entre le créateur et son objet d'art, la musique et l'auditeur.

En feuilletant, à propos de Maripol, de nombreuses pages de journaux, noires d'une encre grasse, aussi sonore que gourmande, j'ai vécu, différemment, une passion, une personnalité, une chanson, une voix. Dans cette lecture à plusieurs tonalités, tout m'a semblé évident. La rencontre naturelle des sensibilités et des hommes, la présence notoire d'une artiste au message original et profondément ressenti, la convergence des idées au travers des difficultés habituelles de la communication.

L'idée de donner la parole à mes confrères, et de reprendre certaines de mes chroniques, pour dresser un portrait, à la fois polyvalent et unitaire, d'un lyrisme fait femme par la chanson, s'est alors imposée.

\* \* \*

### SILHOUETTE DE TRAGEDIENNE

La chanson est un combat pour l'homme impliqué dans une vie difficile, irritante, tuante, gonflée de misère. Son tour de chant n'est rien moins que la célébration d'un culte à la dimension de l'homme celtique, une messe des mots qui peut surprendre par sa densité et son implication, mais un office qui régénère parce qu'il nécessite la communion. (A G H . ARMOR MAGAZINE)

Maripol est un personnage à part dans le monde de la chanson bretonne. C'est une femme celtique par tous les pores de sa peau et qui laisse éclater son message dans une langue toujours belle, dans des images presque irréelles, sur une musique qui touche au but. (A G H . OUEST - FRANCE)

Si vous rêvez d'évasion, si vous projetez un voyage dans l'absolu et si vous voulez décoller pendant deux heures et vous retrouver en communion avec la nature, allez voir Maripol. Sa voix a des accents parfois étranges qui peuvent vous faire parcourir les landes d'Irlande ou de Bretagne, parfois rauques et envoûtants rappelant le fado, les bords lointains du Tage. Maripol, c'est le rêve, le dépaysement, le présent, la terre vivante et les hommes avides d'espoir malgré leur désespérance. (Josiane Gloaguen - OUEST - FRANCE)

Silhouette de tragédienne dans un décor de cirque, le geste sobre et le port hiératique, elle domine son trac et la salle d'une seule voix qu'elle sait, et que le public découvre, vibrante, chaude, envoûtante. Le texte, l'interprétation, tout est parfait, peut-être trop. On préférerait parfois qu'elle abandonnât son habit de scène et mit quelques moments de désordre dans toute cette harmonie.

Après deux années de silence, Maripol réapparaît éblouissante d'un talent patiemment appris. L'auteur n'a

rien à envier, chez elle, à l'interprète. Elle cisèle dans la matière celtique des chants d'une étrange âpreté. Déclamerait-elle un peu moins, vibrerait-elle un peu plus, elle atteindrait à une force d'envoûtement devenue rare en ces temps de tube et de « hit-parade » .

(Pierre Duclos - OUEST-FRANCE)

La puissance exceptionnelle qui se dégage de son spectacle me confirme dans la pensée qu'elle est bien le plus celtique de nos chanteurs; et, chanteur est un mot qui colle mal à la réalité de sa poésie à la fois intemporelle et vivante. Car, il s'agit d'une véritable liturgie célébrant la Celtie et les hommes bretons, d'aujourd'hui et de demain, impliqués dans une culture fondamentale. Avec Maripol, c'est depuis «le pays d'où je viens», un véritable pèlerinage aux sources d'une âme. Celles d'un peuple toujours vivant au travers de sa mythologie, de ses sens, de ses odeurs et de ses couleurs, de ses actions d'aujourd'hui pour survivre dans un monde implacable.

La lande revit et plus encore la mer, comme élément, mais comme être vivant et partie intégrante de la réalité. Les lavandières de la nuit surgissent au détour du sentier, mais il ne s'agit pas d'un rêve ! l'homme breton aura compris.

Le chant de la dame en noir se fait angoissé pour un lendemain sans avenir, défense d'un peuple opprimé, accent de liberté. La voix se fait passion, recherche d'une jeunesse perdue pour l'âme, appel à la fécondité d'une ethnie, cri de violence... Par des textes de présentation d'une remarquable qualité, elle a su introduire ses fidèles dans le sanctuaire celtique . . .

( A G H . OUEST - FRANCE )

Maripol, la Judy Collins du blues breton . . .

( ACTUEL )

Maripol : chanteuse à la voix puissante et cristalline, parolière et à l'occasion adaptatrice de poètes de son pays. N'a pas encore rencontré un succès à la hauteur de la qualité et de l'honnêteté de son travail.

( 1977 - dictionnaire spécial France - ROCK and FOLK )

Maripol, voix vibrante et puissante, certainement formée à l'écoute de Joni Mitchell et de Judy Collins, est à l'heure actuelle la seule jeune chanteuse bretonne notable. Depuis son magnifique 33 tours qui remonte au début de 1969, on la croyait perdue. « Avec Melygan » est une des plus belles démonstrations de la voix éthérée de Maripol, capable de donner la chair de poule.

(Jacques Vassal - ROCK & FOLK)

Tout a commencé par Maripol. Une Bretonne qui chante en français, mais qui chante la Bretagne, le varech, les grèves, les montagnes noires, mais aussi les bretons, les déracinés, les travailleurs. Chanteuse engagée certes, mais avec des armes aussi absolues que la poésie du texte et une voix d'une profondeur qui ne laisse planer aucun doute : Maripol c'est de la graine de grande chanteuse pour qui demain est déjà commencé.

( LA NOUVELLE REPUBLIQUE D'ANGERS )

La chanson bretonne a bien failli manquer d'une femme. Et s'il en est une qu'elle mérite, la voilà. Maripol, c'est la mer et la terre mêlées. Il y a parfois dans sa poésie quelque grandiloquence, mais aussi un romantisme panthéiste et de la plus pure tradition celtique. Et notamment le mythe de la fécondation qu'elle exprime si bien. Les chansons de Maripol ne sont pas seulement rêve, elles évoquent fièrement la Bretagne de la misère et de l'exil. Maripol est de la race des Servat pour la fulgurance des

images et la ferveur du ton. Musiques et textes éclatent de couleurs vert-bleu-gris. Avec Gweltaz Ar Fur, elle, est de la seconde génération des grands de Bretagne.

( Jacques Marquis - TELERAMA )

. . . Ici, l'enracinement celtique n'est pas le repli du cénobite qui fascine le déchiffrement d'un paradis perdu; fécondité, révélation, il ouvre aux temps présents : le « graal » de Maripol redonne un sens à la notion de communauté humaine . . . Ajoutons qu'il faut écouter Maripol : une pensée, aussi une voix. Ciselé comme un fibule de la Tène, grandiose comme «un grand navire de granit», un chant de Maripol trouve sa vraie liberté dans l'usage qu'elle en fait en le portant à son public.

( Philippe Durand - BREIZH HIZIV - OSWALD )

Le dictionnaire semble ignorer le côté féminin du mot barde. Pourtant il est un barde à robe longue, bien vivant : Maripol. Nous l'avons rencontré dans un casino de la côte nord de Bretagne. Elle venait y chanter la tradition et la mer, les difficultés de la vie des bretons aussi.

( A G H. 15 août 1969 - LA BRETAGNE à PARIS )

Une petite pluriennaise s'est particulièrement fait remarquer au dernier festival des variétés de Rennes. Elle a une voix merveilleuse qui a retenu l'attention de tous et des chansons de grande qualité. Ce qu'elle chante : la Bretagne, celle que lui a légué sa grand-mère, mais aussi une Bretagne d'aujourd'hui, bien vivante. Elle ne chante pas les traditions pour elles, mais pour expliquer cette âme bretonne si particulière et si difficile à cerner. (11. 12. 70 -A. G. Hamon LA BRETAGNE à PARIS)

Point d'hypocrisie chez Maripol qui vit au rythme de sa chanson et qui est le personnage le plus attachant et le plus difficile de l'expression bretonne. Mais quelle

densité, quel talent, quelle voix ! Elle sait vous cueillir par la beauté d'une phrase que l'on n'attendait pas, vous entraîner sous la vague, vous posséder par le conte mythique qui naît et renaît de son inspiration. Elle n'est pourtant pas en dehors du temps et sait le prouver avec force en dénonçant l'exode et les temps présents. Mais, chez elle, c'est toujours la visionnaire qui emporte l'adhésion dans le choix même de l'expression. Barde au féminin, Maripol, n'est rien d'autre que le plus celtique de nos chanteurs.

(A-G. Hamon - LA BRETAGNE A PARIS)

Le soleil s'est levé ce soir là. Mais peut-être était-ce la lune? Je ne sais et ne veux pas le savoir. L'important est d'avoir participé à une belle fête de la vie et de la mort. «Vivre, Vivre, Vivre...» clame le chantre vêtu de noir en même temps qu'il nous rappelle cette étrange soirée mortuaire, ou cette «main de Marie-Jeanne» qui flottait sur l'eau d'un suicide en reproche de société.

Le soleil s'est levé ce soir là pour mon bonheur et celui des auditeurs, des communiant à cette poésie celtique propre à l'expression de Maripol. Sa voix s'est adoucie dans sa force, sa présence s'est amplifiée de par ses silences, son verbe s'est fait violent à force de tendresse pour l'homme et la nature.

Le soleil s'est levé ce soir là, en même temps que les oiseaux de nuit, en même temps que le bruissement des arbres et le halètement des formes. Le soleil s'est fait voir et a transformé la terre, lui donnant les coloris les plus divers, la retransformant. Les oiseaux endormis ont baillé du bec, les herbes ont frissonné de plaisir sous la prise directe d'un charme venu d'autres sphères. Et ce monde inodore s'est réveillé. Le safran, la rose, les couleurs les plus neutres ont tout à coup embaumé la nature, l'extra-nature, et, bien au delà du temple, l'encens de la vie a posé ses effets.

Le soleil s'est levé ce soir là dans un décorum de fête, une ambiance intime où tout est possible, où l'homme lui-même ne sait plus qui il est et pourtant participe pleinement du quotidien. Les bistrotts sont pleins et la main de Marie-Jeanne nous rappelle à l'ordre. Mais où peut-il bien être cet ordre qui condamne l'homme au chômage, à la peine, au désespoir?

Le soleil s'est levé ce soir là pour annoncer la vie, et la mort, présente à tout instant, a pris robe d'arc-en-ciel. La mort est là, point de tristesse. La vierge noire s'est faite multicolore, odorante d'une vie nouvelle, poète d'un au-delà qui n'a rien de christique, mais encense l'existence vraie des êtres dans leur plénitude. Le soleil s'est levé ce soir là, et moi, comme dans un rêve, j'ai vécu...

(Août 1977 - LA BRETAGNE A PARIS)

«La» femme du mouvement, Maripol, est pleine de talent et chante la mer et les peines humaines de préférence au catéchisme révolutionnaire. La complainte plutôt que l'idéologie politique.

(Olier Mordrel - Printemps 1976 - LE CRAPOUILLOT)

\*

## DISCOGRAPHIE ET CRITIQUES

MÈRE NOIRE (Chant du Monde) - LDX 74.379)

-«Le premier album de Maripol qui date de 1969 vient d'être réédité judicieusement, avec un titre et une pochette changés. c'est toujours aussi beau et ça n'a pas pris une ride.

(Jacques Vassal - ROCK & FOLK)

-«Heureuse réédition et ce, pour au moins deux raisons. La première est que le rapprochement de ce « Mère Noire » avec le dernier microsillon permet de constater le chemin parcouru par Maripol dans sa création et son interprétation en quelques années. La seconde est le constat que les chants enregistrés en 1968 et publiés en février 1969 n'ont pas vieillis. Pas une ride en effet ne vient outrager la beauté de l'ouvrage de qui Jacques Vassal dit en son temps qu'il créa «une petite sensation dans le public folk». Les thèmes majeurs de Maripol sont déjà présents et si elle n'est pas encore ici parvenue à maturité, elle annonce parfaitement ce que nous aimons d'elle aujourd'hui. Au travers de la mer, de l'attente, de l'exode, de la mort, c'est toute la recherche d'un être vers un autre monde, fulgurant, cosmique où l'homme aurait enfin une place de rêve. Ce disque reflète parfaitement les angoisses permanentes d'une personnalité particulièrement attachante.»

(A-G. H. - LA BRETAGNE A PARIS)

\* En février 1969 parut chez Chant du Monde son premier 33 tours, «Maripol chante sa Bretagne et la mer,» qui créa une petite sensation dans le public folk. La matière de ce disque était tirée, pour les deux tiers environ de compositions de Maripol et de L. Le Cunff, l'autre tiers groupant des chants bretons traditionnels arrangés par ses soins. Maripol montrait d'emblée d'évidentes qualités vocales: puissance, précision et sensibilité

vibrante. Les paroles faisaient état d'une rêverie poétique influencées par la mer, le vent et la nature sauvage de la Bretagne, mais aussi par la solitude des femmes de marins et l'exode des travailleurs vers les villes. Les accompagnements de l'ensemble « An Triskell eus ti ar Yaouankiz » avec l'assistance de Bernard Benoit à la guitare, le banjo de Stève Waring et une harpe celtique étaient assez sophistiqués. Pour cette raison, mais aussi à cause du caractère intemporel et pourtant incarné des textes, ce disque, quatre ans après, n'a pas pris une ride et il est devenu un classique.

( Jacques Vassal in « LA NOUVELLE CHANSON BRETONNE » .  
[ALBIN MICHEL] )

#### LE PAYS D'OU JE VIENS

( KELENN 6332 632 PHONOGRAM )

«Maripol réapparaît avec un disque ambitieux, peut-être légèrement décevant par rapport au premier quant à son niveau d'ensemble, mais contenant quelques grands moments: «Le pays d'où je viens» qui reprend une mélodie traditionnelle irlandaise, «Enfant des villes», texte français sur l'air «d'Amazing grace», «Et on nous dit», «Le sang sauvage», textes d'une poésie intemporelle et pourtant incarnée.»

(Jacques Vassal - ROCK & FOLK)

- «Il existait une vierge rouge au sein du mouvement breton. Jacques Marquis de Télérama découvre lui, une vierge noire dans la personnalité de Maripol. je ne sais s'il a raison. Ce que je peux dire, c'est que la Bretagne a bien de la chance de posséder une chanteuse de cette trempe-là, un auteur-compositeur comme on en rencontre peu. On se souvient de l'excellent premier trente trois tours de Maripol qui nous chantait «sa Bretagne et la mer» à partir de textes de le Cunff et d'autres compositions personnelles qui avaient eu pour berceau les genoux d'une grand-mère. On admirait dans ce microsillon le

bonheur des mots, l'équilibre des images et la beauté nette de la voix. Et puis Maripol a disparu. Pendant deux années on a pu croire à la fin de l'aventure. Pourtant, non, notre compatriote préparait une rentrée qui s'est avant tout faite de l'intérieur.

Deux ans d'absence et puis une nouvelle Maripol, fidèle à elle même, à ce que certains appellent son mauvais caractère, mais surtout à sa fierté et son honnêteté d'artiste, à sa fibre bretonne, l'intensité de son expression et de son affection. Dans ce nouveau microsillon qui n'est rien d'autre, à mon sens, que le meilleur 33 tours sorti à ce jour chez Kelell, Maripol nous livre une Bretagne de feu, d'images intérieures, de poésie. L'engagement est profond, mais le message difficile à déchiffrer pour certains car il n'est pas d'action, il est de sentiment, il est de tradition, il est de vie intérieure. La Bretagne de Maripol est la seule Bretagne, unanimité faite sur son compte. Une Bretagne vraie, puissante, idéale et idéalisée, fondamentale. Point d'image pour l'image et cependant le disque n'est qu'images.

Le brave Français cartésien ne s'y retrouvera pas. Non, surement qu'il n'aura pas son compte. Avec Maripol nous passons dans le domaine de l'intemporel, du merveilleux, du mythique. La voix de la chanteuse nous dépasse, touche à nos fibres car elle va au delà de nos préoccupations journalières pour aller à l'essentiel. On parle de myrthe, d'agate et d'ambre, mais c'est toujours la Bretagne et les grands espaces de l'esprit. On ne peut nier que l'esprit souffle tout au long de ces compositions. Marquis parle de Vierge, je pense plutôt à une prêtresse qui nous entraîne au plus profond d'une liturgie . . . Maripol ne sera peut-être pas comprise dans ce monde en furie où il faut appeler un chat un chat pour être entendu et où il faut prôner l'action directe pour avoir quelque chance d'être écouté. Tant pis, c'est une plongée dans le monde celtique recréé, dans la poésie vraie revécue. C'est un pèlerinage au fond de notre moi collectif que nous

vibrante. Les paroles faisaient état d'une rêverie poétique influencées par la mer, le vent et la nature sauvage de la Bretagne, mais aussi par la solitude des femmes de marins et l'exode des travailleurs vers les villes. Les accompagnements de l'ensemble « An Triskell eus ti ar Yaouankiz » avec l'assistance de Bernard Benoit à la guitare, le banjo de Stève Waring et une harpe celtique étaient assez sophistiqués. Pour cette raison, mais aussi à cause du caractère intemporel et pourtant incarné des textes, ce disque, quatre ans après, n'a pas pris une ride et il est devenu un classique.

( Jacques Vassal in "LA NOUVELLE CHANSON BRETONNE" .  
[ALBIN MICHEL] )

#### LE PAYS D'OU JE VIENS

( KELENN 6332 632 PHONOGRAM )

«Maripol réapparaît avec un disque ambitieux, peut-être légèrement décevant par rapport au premier quant à son niveau d'ensemble, mais contenant quelques grands moments: «Le pays d'ou je viens» qui reprend une mélodie traditionnelle irlandaise, «Enfant des villes», texte français sur l'air «d'Amazing grace», «Et on nous dit», «Le sang sauvage», textes d'une poésie intemporelle et pourtant incarnée.»

(Jacques Vassal - ROCK & FOLK)

- «Il existait une vierge rouge au sein du mouvement breton. Jacques Marquis de Télérama découvre lui, une vierge noire dans la personnalité de Maripol. je ne sais s'il a raison. Ce que je peux dire, c'est que la Bretagne a bien de la chance de posséder une chanteuse de cette trempe-là, un auteur-compositeur comme on en rencontre peu. On se souvient de l'excellent premier trente trois tours de Maripol qui nous chantait «sa Bretagne et la mer» à partir de textes de le Cunff et d'autres compositions personnelles qui avaient eu pour berceau les genoux d'une grand-mère. On admirait dans ce microsillon le

bonheur des mots, l'équilibre des images et la beauté nette de la voix. Et puis Maripol a disparu. Pendant deux années on a pu croire à la fin de l'aventure. Pourtant, non, notre compatriote préparait une rentrée qui s'est avant tout faite de l'intérieur.

Deux ans d'absence et puis une nouvelle Maripol, fidèle à elle même, à ce que certains appellent son mauvais caractère, mais surtout à sa fierté et son honnêteté d'artiste, à sa fibre bretonne, l'intensité de son expression et de son affection. Dans ce nouveau microsillon qui n'est rien d'autre, à mon sens, que le meilleur 33 tours sorti à ce jour chez Kelell, Maripol nous livre une Bretagne de feu, d'images intérieures, de poésie. L'engagement est profond, mais le message difficile à déchiffrer pour certains car il n'est pas d'action, il est de sentiment, il est de tradition, il est de vie intérieure. La Bretagne de Maripol est la seule Bretagne, unanimité faite sur son compte. Une Bretagne vraie, puissante, idéale et idéalisée, fondamentale. Point d'image pour l'image et cependant le disque n'est qu'images.

Le brave Français cartésien ne s'y retrouvera pas. Non, surement qu'il n'aura pas son compte. Avec Maripol nous passons dans le domaine de l'intemporel, du merveilleux, du mythique. La voix de la chanteuse nous dépasse, touche à nos fibres car elle va au delà de nos préoccupations journalières pour aller à l'essentiel. On parle de myrthe, d'agate et d'ambre, mais c'est toujours la Bretagne et les grands espaces de l'esprit. On ne peut nier que l'esprit souffle tout au long de ces compositions. Marquis parle de Vierge, je pense plutôt à une prêtresse qui nous entraîne au plus profond d'une liturgie . . . Maripol ne sera peut-être pas comprise dans ce monde en furie où il faut appeler un chat un chat pour être entendu et où il faut prôner l'action directe pour avoir quelque chance d'être écouté. Tant pis, c'est une plongée dans le monde celtique recréé, dans la poésie vraie revécue. C'est un pèlerinage au fond de notre moi collectif que nous

offre Maripol. Les prophètes sont rarement suivis. Dommage. J'ai l'impression que Maripol est de ceux là.

Un prophète au cheveu d'ébène, à la voix qui transcende le sillon, à l'expression qui ne peut, par moment, que vous donner la chair de poule... Deux ans, nous avons attendu le retour de Maripol. Nous nous trouvons comblé. Maripol se révèle l'un des plus grands chanteurs de Bretagne. Peut-être le premier, en définitive. Ce disque est rempli de pierres précieuses, de perles celtiques. Il est intemporel et totalement vrai.<sup>2</sup>

A.-G. H. (LA BRETAGNE A PARIS)

- « Maripol a mis à profit deux années de réflexion pour approfondir sa culture celtique et s'imprégner de Tristan Corbière et Paul Keïneg. Il en est résulté un second album extraordinaire tant par l'évolution musicale que par des textes qui nous plongent sournoisement dans un monde onirique pour nous remettre brutalement face à la réalité.<sup>3</sup>

Rémy Le Tallec - CHANSON N°11 -sept-oct. 1974)

#### LES OISEAUX (CHANT DU MONDE - LDX 74571)

- « On aime bien retrouver Maripol. Chaque disque nous satisfait sur l'instant et puis, on pense qu'elle pourrait aller plus loin, nous coucher dans son lit de poésie, coloré et parfumé comme il n'est point possible. Chaque plage est pour nous l'initiation nécessaire à la recherche celtique . . .

On aime retrouver Maripol car son silence est plus pénible que son cri. Un cri de femme agressé par tout ce qui l'entoure et que nous autres nous acceptons sans nous apercevoir que le monde est un vampire épouvantable qui vient saigner notre sein. Un cri passionnant en forme de voyage au pays de soi-même. Il ne m'a jamais été possible de parler de Maripol en termes de chanteuse et

de chansons. Aujourd'hui, plus que jamais. Son micro-sillon est une révélation de la démarche étonnante de la jeune femme confrontée à une réalité matérialiste et une sensibilité exceptionnelle qui l'écartèlent en permanence. Et la voix monte, entourée de nuit, de parfums et d'éthers . . .

On aime Maripol dans son entier. Sa voix s'éternise sur la dernière note pour mieux nous pénétrer du message qu'elle transporte. Car, bien sûr, Maripol est ce que la Bretagne compte d'exceptionnel. Il y a des gens qui chantent mieux, il en est qui livrent une musique plus accomplie, mais aucun ne vient toucher à son rivage, aucun ne nous précède individuellement comme cet être de chair qui pourrait être de fumée . . .

J'aime Maripol, c'est vrai, et on l'aura compris dès mes premiers mots, mais les raisons dépassent le simple raisonnement. Il y a toujours derrière chacune de ses paroles, sous le couvert d'un mot, tout un monde proche et lointain, réel et imaginaire, un paradis difficile à atteindre où les odeurs, les couleurs et les mots touchent plus à l'âme qu'au corps. Est-ce à dire que Maripol est un être désincarné, à la liqueur d'ambre coulant dans les veines? Non, que non. Une femme vivante, cernée par un monde qu'elle accepte difficilement et qui la presse, la viole dans son intimité et dans la nôtre et qu'elle chante comme pour nous en délivrer. Et puis, d'un mot nous entraîne sur le chemin d'une paix difficile avec soi-même et les autres.

Le rêve est permanent et pourtant réalité. Tout s'effiloche, la chair perd forme pour devenir fantôme. La voix elle-même se dédouble pour nous attirer au fond de nous-même. Sirène des temps modernes, Maripol nous impose un moment difficile avec notre moi, nous confronte avec des réalités d'un ailleurs permanent et qui, pourtant, peut guider notre folie vers un havre de salut. Saurons nous seulement capter le message, non avec notre intelligence, mais avec nos sens pour aller plus loin . . .

Ce dernier microsillon de Maripol, dès le début, retient par la qualité des textes et par l'exceptionnel attrait qu'exerce la voix de cette "artiste" hors du commun. Une sorte d'envoûtement émane d'un ensemble d'où la musique n'est pas absente. Mais, peut-être plus que l'environnement musical qui se joint comme une autre couleur aux multiples formes sensibles qui passent dans le sillon, la musique des mots et l'extraordinaire ambiance qu'ils dégagent donnent au balancement des idées une puissance captivante. Il n'est pas possible de retenir plus un titre qu'un autre. Il n'existe qu'un moment de bonheur auprès d'une mer qui capte et repousse, d'une nuit qui se fait calme et incendie, d'une vie partagée entre la réalité triste de tous les jours et cette autre réalité que nous quêtons et qui nous apparaît si loin dès que la pointe de lecture a retrouvé son support.

Loin de l'engagement traditionnel, Maripol est, sûrement, l'une de ses meilleures expressions. Avec Glenmor le barde, Stivel le musicien et Servat la tempête, Maripol est l'une des voix les plus graves et les plus nécessaires de la Bretagne contemporaine. Une Bretagne tout aussi intemporelle. Une celtie en pleine résurrection. Ce soir, je me demande si je ne sors pas d'un rêve à la fois tendre et dur, âpre et beau. Mais, pourtant, dans le vent d'ouest, j'entends encore la voix de Maripol, cri de révolte et chuchotement d'ailleurs.

(A.G. H - LA BRETAGNE A PARIS)

FEMME DE SABLE ET D'EAU  
( CHANT DU MONDE LDX 74671 )

"Maripol, c'est intime, profond, presque foetal. A l'image de la très belle pochette, un monde d'eau où tout est replié sur soi, où les contes s'ébattent à la lisière de chaque algue, où les contes ne sont que réalité.

Vous avez d'abord une musique d'une beauté limpide, avec des nappes charismatiques d'un synthétiseur

bruissant de légendes, avec une guitare, picotements voluptueux sur les lèvres. Liaison directe entre un fantastique suggéré et nos mysticismes les plus cachés, les textes de Maripol sont les lilas écorchés vifs de notre tendresse bafouée. Parler de poésie ne veut rien dire, cela figerait trop ces images dans une étiquette, et notamment l'expression "imagée" d'un quotidien fantasmatique où les sorcières chevauchent les rouleaux à la recherche d'une ville engloutie..."

( ROUGE - YANN PLOUGASTEL )

"Maripol, en l'espace de quatre trente-trois tours nous a livré un univers précieux, en contact avec les éléments naturels de la région des Côtes-du-Nord où elle vit: le vent, la terre, le sable et l'eau. Vu de l'extérieur, cela peut avoir l'air d'un cliché facile, surtout pour des citadins: les villes actuelles se ressemblent de plus en plus, dans toutes les régions de France... et de Bretagne, et leur fréquentation nous coupent physiquement de nos liens ancestraux avec les végétaux, les minéraux, les animaux, et finalement nous-mêmes. C'est pourquoi la qualité, je veux dire la nature propre de l'enracinement de Maripol à sa Bretagne ne se résume pas, ne saurait être confinée à des considérations "politiques" au sens étroit de ce terme. S'il lui arrive, elle aussi, de lâcher parfois un cri de douleur et de colère ( comme ici "Où sont nos oiseaux?" à propos du crime de l'Amoco-Cadiz ), il n'en a que plus de poids à cause de tout le reste, à cause de sa force d'imagination et du pouvoir évocateur des rêves mêlés d'expériences vécues, que transmettent sa voix claire et puissante, et ses textes troublants. Il y a dans ce disque, aussi, une méditation sur la mort, soit à travers celle d'un pauvre vieux plus ou moins clochard ("C'était étrange"), soit à travers celle, plus violente d'une proche (comme dans la chanson-titre); dans les deux cas, un récit et une réflexion tirés d'un fait réel. Les arrangements musicaux sont très sobres, dominés sur plus de la moitié des titres par un im-

peccable travail des guitares, donnant aux chansons un climat réminiscent de certains des premiers enregistrements de Joni Mitchell que Maripol aime beaucoup. Je voudrais ajouter pour en terminer, à l'adresse de ceux qui avaient aimé les premiers disques de Maripol, que cette fois-ci, ils vont découvrir plus profondément la femme qui les a signés\*

(Jacques Vassal - ROCK & FOLK)

-«Qu'écrire? sinon que c'est beau, que la poésie de Maripol et sa musique sont attachantes, tout comme l'est d'ailleurs le personnage: une dame discrète qui, de son for intérieur secret, sait extirper des idées fortes qui se rattachent toutes à la vie elle-même, à la mort aussi.

Que dire? sinon, qu'en écoutant Maripol, on est presque envoûté, pas tant par les mots que par la manière de les dire et de les chanter. Sa voix est chaude, on la sent passionnée et même si l'on ne comprend pas toujours le sens des mots, on les écoute. Dans ce disque, il y a de très beaux textes («Femme de sable et d'eau» en particulier), des textes généreux («C'était étrange», «Vers Bantry Bay», «Où sont nos oiseaux»), mais il y a aussi des morceaux que l'on écoute pour leur musicalité («Avec l'homme aux cheveux verts», «Le Chemin des Montagnes Sacrées»). C'est un tout dont il ne faut rien dissocier mais qu'il faut appréhender dans son ensemble.»

(Anne-Edith Poilvet - ARMOR MAGAZINE)

-«Voilà l'une des choses les plus belles qui se puisse entendre actuellement. Maripol, que l'on méconnaît depuis au moins dix ans, explose littéralement dans une composition sûre, une voix remarquable dans sa fraîcheur et sa clarté et un souci de la beauté et de la finesse dans l'écriture que l'on ne rencontre que chez bien peu d'autres interprètes. Mais, après tout, il s'agit plus sérieusement d'une véritable recherche vitale dans la poésie.

Maripol est avant tout une femme inspirée par

un souffle qui transpire sa celtitude à force d'y prendre sa source. Femme, elle l'est par toute sa respiration et ses engagements. Femme, elle chante avec sa soif particulière d'existence. Femme, elle chante la femme à la fois dans sa difficulté d'être, dans sa sublimation et dans la mort qui guette chacun de nous au travers de notre existence périlleuse, mais ouverte sur un nouveau devenir. Inspirée, Maripol l'est plus que quiconque dans son imagination fertile et dans la transcription «irrationnalisée» du quotidien. Les textes qu'elle propose dans «Femme de Sable et d'Eau» touchent plus que bien d'autres, par la force terrible de l'expression qu'ils portent au plus secret d'eux même. Il n'y a pas de chanson vide, il n'y a pas d'à-peu-près... Il y a le regard profond, dans sa vivacité, d'un être blessé, sur le monde qui l'entoure, sur la difficulté des êtres à se poser dans leur intégrité et leur soif de bonheur. Il y a la parole magique du barde qui, tout au long de ce long poème, pour paraître interrogateur, et parfois surprenant, ne fait que se tourner vers l'essentiel : qui sommes nous ? D'où le fantastique raccourci d'un chemin à suivre, qui mène de l'enfance à la mort ou de la mort à l'enfance dans une interpénétration celtique qui sait faire la place au merveilleux et au sacré ! Et à une certaine forme de folie... «Femme de sable et d'eau», un microsillon comme il n'en existe pas. Le premier testament de femme d'un auteur véritable.

(A.G. H. - LA BRETAGNE A PARIS)

«Tu étais femme de sable et d'eau rejetée un matin de printemps...» Maripol chante admirablement cette femme-là dans son dernier 33 tours, l'un des meilleurs que nous ayons eu l'occasion d'écouter pour ce qui est des chanteurs.

Tout d'abord, un texte très travaillé de femme sensible, visionnaire, portée par un indéniable souffle poétique. Maripol laisse monter son espérance au-delà de sa prison rouge, vers les terres enchantées où règne l'homme

aux cheveux verts, une espérance parfois battue et rejetée par la vague d'argent qui reprendra cependant la femme de sable et d'eau pour l'aube d'un nouveau printemps de soleil.

Ensuite la voix unique, prenante dans une sorte de sauvagerie émouvante...

Maripol est en pleine possession de moyens qui la mettent au dessus du peloton. Elle a aussi la chance de disposer d'un musicien qui sait donner aux textes toute leur dimension. Ajoutez à cela un accompagnement riche et suggestif et vous avez un disque qui devrait faire un gros succès.

(LE TELEGRAMME - Roger LAOUENAN )

«S'il est vrai que les Celtes constituaient un peuple heureux qui aimait la musique et les danses, on ne peut s'étonner que les Bretons d'aujourd'hui manifestent une telle fécondité discographique.

Maripol ne fait pas partie de la pléthore, mais de cette prodigalité profonde qui arrache à la terre de Bretagne quelques-uns de ses plus beaux fruits, de ses plus beaux chants, dans lesquels se relie mystérieusement (mystiquement?) l'identité du Pays et celle des gens qui l'habitent. Nulle part ailleurs - et rarement aussi bien que dans les chansons de Maripol - l'âme d'un peuple ne s'intermodèle ainsi avec l'âme d'un territoire. La recherche poétique de Maripol accentue ces jeux de va-et-vient qui ne se situent pas, pour elle, au niveau du folklore et de la tradition figée, mais au niveau des résonances entre le soleil et l'amour, entre le vent et l'angoisse, entre la mer et la liberté. Ça ne fait pas danser dans les festou-noz, mais ça aide à se tenir droit.

(TELERAMA - Lucien NICOLAS.)

«Dès la première plage, Maripol nous surprend par la profondeur de sa poésie et l'assurance de sa voix. On

découvre, avec plaisir, une Maripol plus sûre d'elle, un timbre à la fois chaud quand il veut être doux et quelque peu acide quand il veut mordre: «que les loups sachent bien que mes mains douces et fragiles les serreront à étouffer si l'un d'eux vient me blesser.»

On retrouve les grands thèmes de la vie, de la mort, évocation aussi de l'Irlande et de la guerre, évocation de Viviane de la mythologie Celtique. La poésie est incisive, mordante, un peu fataliste, mais non résignée, sans aucune concession: Maripol sait être caressante dans ses intonations... Le contraste est envoûtant.

La musique a été composée par Jean-Paul Graffard. C'est un ensemble de guitares acoustiques soutenues par une basse électronique, des claviers avec parfois de l'auto-harpe, de la flûte et de la mandoline, que nous propose Maripol. Si Maripol attache visiblement plus d'importance au texte qu'à la musique, celle-ci n'est cependant pas délaissée: écoutez la riche ligne mélodique dans «Le chemin des montagnes sacrées», la forme volontairement répétitive de la phrase musicale dans «le château de Comper». Maripol termine sur un texte splendide parlant une fois de plus - ce n'est sans doute pas la dernière fois - de nos pauvres oiseaux «la mer fait éclater son ventre en mille bulles noires et la mort l'habite et la mort est partout et nous sommes en exil sur notre propre terre... Nos grands oiseaux blancs qui mettaient du givre dans la lumière»... Notons que le disque est dédié à Claire Graffard, la belle-sœur de Maripol, décédée dans de douloureuses circonstances, ce qui explique l'atmosphère générale; la chanson «femme de sable et d'eau» est donc le titre de cet album.

Maripol... une grande et poignante poétesse...  
(Jabez LE SOUEFF - BREIZH )

«Elle était «la vierge noire» lorsqu'elle chantait certains échos dans le pays de l'Argoat. Une barde authentique, une

poétesse vibrant aux rythmes de la lande et de l'océan. Une femme qui n'utilisait pas la Bretagne pour chanter, mais qui chantait pour transmettre la Bretagne. Voici, qu'à nouveau, elle a envie de partager...»

(*Armelle Chouchen - ANTIROUILLE*)

«Si Maripol est bretonne (et le revendique), c'est au plus profond d'elle-même, dans une tradition celte qui va bien au delà des simples manifestations folkloriques. Pas de couleur locale (ou si peu) donc, mais le chant profond d'une Bretagne blessée qui ne veut pas renoncer à être elle-même. Un chant profond qui suscite une poésie riche, forte et subtile à la fois, bien mise en valeur par une voix parfaitement maîtrisée. Soulignons aussi que, chose qui se fait malheureusement rare, les mélodies (de Jean-Paul Graffard) sont aussi travaillées et belles que les textes».

(*François Chevassu - POURQUOI ?*)

«...L'espoir et le rêve ne sont pas dépaysement, mais nécessité pour survivre, pour s'apprendre dans son quotidien». C'est ainsi dans ce disque: une superbe voix de femme dans la lande bretonne. A écouter l'imagination prête.»

( L'HUMANITE )

\*\*\*

«Un univers fantastique de velours mauve et de vert à l'infini, seulement troué de quelques lacs d'acier et de flaques d'argent. Dans le lointain, émergeant de la brume, un mystérieux château debout au bord d'un champ de ruines et de solitude. Un monde de couleurs et d'odeurs envoûtantes: Ecosse ou Irlande, la grande Celtie retrouvée.

Maripol recrée l'atmosphère étrange des antiques légendes arthuriennes, son souffle poétique renoue avec la plus belle et la plus profonde tradition épique de la culture celte.

Aussi sensible qu'une harpe au vent, jeteuse de sorts bénéfiques, elle part de ses contes et de ses propres légendes pour atteindre le concret de la vie. Ainsi, ces oiseaux disparus dans les fonds d'une mer habitée par la mort, qui fait éclater son ventre en mille bulles noires. Ainsi, ces enfants joueurs et rieurs qui parlent de guerre dans le car qui roule entre Dublin et Killarney. Ainsi cette «femme de sable et d'eau», Claire, très chère sœur, partie volontairement de ce monde noir et glacé. Chanson de bord de mort. Blessure douloureuse. Cri d'espérance. Cette chanson empreinte d'une gravité lyrique et d'une immense mélancolie donne son titre à ce quatrième album de Maripol.

Quatrième volet d'une quête éternelle: la quête d'un autre monde, la quête de la connaissance des choses, des secrets de la nature, la quête de l'équilibre, du bonheur, en harmonie parfaite avec cette nature source de vie. Lutte pénible et semée d'embûches: mais que les loups «sachent bien que mes mains douces et fragiles les serront à étouffer si l'un d'entre eux veut me blesser. Il est venu le temps de vivre

Il est venu le temps de vivre  
Briser les murs de nos prisons  
Accrocher enfin nos vies  
Aux ramures de nos maisons.»

( *Rémy le Tallec - L'ESCARGOT - FOLK* )

\*\*\*\*\*

L'ÉCHEVEAU DU POÈME

*Il ne s'agit ici que d'un choix. Avec tous ses manques et tous ses amours...*

*Sur la Cornemuse du temps, Maripol laisse échapper son cri.*

*j'en ai retenu des fragments. Il en est d'autres qui m'importent tout autant. Dont nous avons parlé ici et là. Mais les mots et les sonorités de ceux-ci n'oublient pas de nous faire vivre l'humanité majestueuse d'un pibroch. \**

*A chacun de l'entendre...*

---

\* Musique d'Ecosse des 17 et 18<sup>es</sup> siècles, chantée, puis adaptée pour le big-pipe, qui relate sous une forme particulière des faits marquants de la vie des clans de cette époque.

## A BROCELIANDE

*Dans la forêt de Brocéliande  
 Craquent les branches  
 Dans la forêt de Brocéliande  
 Quatre loups rouges en apparats  
 Pressent le pas  
 Sur le dos d'un étang glacé  
 Une biche blanche a glissé  
 S'est dérobée à la dent vive  
 A la dent dure  
 De ces loups rouges en apparats  
 Qui pressaient le pas... pressaient le pas.*

## ABSENCE

Le vent souffle sur l'écorce de pierre où s'arc-boute le froid.  
 Je m'en vais marcher avec le gel là où ton absence est brûlure.  
 Une porte s'est creusée dans l'encadrement du temps,  
 œil aveugle car la nuit est dedans, pelotonnée, frileuse  
 et pourtant bête à double crocs. Le vent, toujours le vent  
 et la boîte aux lettres avec ses soubresauts de métal vide  
 et cette envie de courir en tous sens qui me fait tenir en place  
 incapable d'assumer ma route et de m'y reconnaître.  
 La voiture roulait et j'ai mis ta main en cage; j'aurais tellement  
 voulu m'envoler avec elle, mais le temps bien souvent est avare  
 de son temps et nous fait vivre avec des images mortes.  
 Souvenirs, comme je vous hais, vous qui m'empêchez de vivre  
 avec mon corps.

## LES AGRES VIOLINES

*Je suis née deux fois aux prisons des agrès violines  
 Aux chardons du soleil suis morte bien avant d'éclore  
 Au baiser saoul du vent me suis donnée comme une fille  
 Avant que des mains d'hommes ne brisent mes rêves*  
 [d'argile

*Les sillons qui me mènent au printemps des aubes germées  
 M'ont montré une terre desséchée par un vent d'automne  
 Délaissée presque nue comme une femme qu'on abandonne  
 Et qui voudrait renaître sous la main tiède d'un orage*

*Au ventre des asphaltes j'ai vu des hommes le regard vide  
 Ne sachant que moissonner comme perdus dans leur exil  
 Morts avant que de vivre sur l'étal froid des grandes villes  
 A demi enterrés dans leur solitude servile*

*J'y ai vendu ma vie pour des espoirs défigurés  
 Où des marchands maudits m'ont humiliée jusqu'au*  
 [vertige  
*Me disant fille bâtarde jouissant mal de mes agonies  
 Violée par leurs yeux fades et par leur sourire fétide*

*Hagarde et presque folle je me suis perdue sur les routes  
 Livrant mon mal de vivre à ceux qui voulaient bien*  
 [m'entendre

*Puis je suis retournée boire aux aurores de résine  
 Pour renaître une fois aux prisons des agrès violines*

*J'ai vendangé sur les grèves le goémon fou de la révolte  
 Pour que je puisse vivre libérée par un vent d'amour  
 Enivrée des parfums volés aux bruyères marines  
 Et aux graines levées de par les sillons d'améthyste.*

## AU FIL DES JOURS

*Le soleil acoste rouge  
 Sur le devant de la mer  
 Les oiseaux sont pris de vertige  
 On dirait qu'ils volent à l'envers  
 Et moi je voudrais  
 M'arracher aux jours mauvais  
 Les femmes ont des yeux de biches  
 Quand le vent brame si fort  
 Que ce qu'il croyait chant d'amour  
 N'est autre qu'un chant de mort  
 En page région  
 Il y aura des lignes à sensation  
 Des faits divers  
 Pour que frissonne notre hiver  
 Les rues ont la peau si froide  
 Qu'on y marche à pas pressés  
 Dans les bistrots les hommes attendent  
 Guettant le ciel d'un air inquiet  
 La météo  
 N'annonce encore rien de bon  
 Ça fait dix jours que tout le monde tourne en rond  
 Je sens mes limites qui flanchent  
 C'est comme si j'avais vieilli  
 J'ai usé ma vie trop vite  
 A me demander sans répit  
 Si on aura  
 De quoi faire vivre notre vie  
 Les camelots capitalistes  
 Prêchent en cœur à la télé  
 Prétendent qu'en votant pour leur liste  
 Le bonheur nous est assuré  
 Mais la misère  
 Déjà nous pousse en enfer  
 Qui faut-il donc croire en ce monde  
 Ou tout est déjà bien fané*

*Où le bonheur est illusoire  
Et l'opinion téléguidée  
Où la vie a si peu le temps d'exister.*

## AVEC L'HOMME AUX CHEVEUX VERTS

*Une lumière diaphane se penche sur le lac où des cygnes dessinent des arabesques d'or; les digitales défroissent leurs carmins fanés pour que tout s'harmonise en ce décor baroque. Je me laisse porter par mes élans sauvages vers les ramures éteintes des châteaux d'Ecosse; j'y vais voir l'homme aux cheveux verts celui qui sait semer ces grands draps d'herbe où vont s'allonger les chevaux fatigués; des femmes conduisent à sa suite un bal étrange où chaque mouvement se fige dans l'espace. Les corneilles entachent pourtant le vent au-dessus de Cullodan d'où monte le chant blessé d'une cornemuse pour que grandisse le sortilège né au-delà du levant. Dans les cours des manoirs s'alanguissent des flaques où des enfants transparents décalquent leurs empreintes sous l'étreinte glacée des averses. La pluie s'ennivre du parfum des highlands tandis qu'au loin les sternes s'en vont visiter des navires. J'aime à m'asseoir dans le silence pour ce long voyage tant ce monde nourrit l'absence de rêves s'asseoir dans le silence, ne plus grandir, redevenir un enfant, un enfant... Redevenir un enfant.*

## AVEC MELYGAN

J'ai glané sous la vague du blé bleu  
 du corail, taillé bague de diamant dans les yeux verts  
 des poissons, chevauché Melygan hippocampe de soie pour  
 aller voir Katouch sur son vaisseau fantôme.

Vers les grottes d'agate et d'ambre  
 j'ai poursuivi l'aigle de feu, qui sur les cils roux du  
 soleil s'était tissé un nid d'émeraude et de vent; j'ai  
 chassé tous les cormorans de nos nuits les plus noires,  
 fait jaillir l'ivraie rose de l'aurore, éclore la graine  
 cristalline du jour.

J'ai suivi dans les forêts de pervenches  
 les empreintes nues des géants, vu des gerbes d'avoine  
 folle s'épanouir des volcans. Dans des champs qui  
 dominant la mer j'ai vu des rois se changer en pierres  
 pour parer les brûlures du vent; j'ai vu le monde  
 des espaces perdus et ai trouvé que le nôtre  
 était bien petit.



«J'ai chevauché Mélygan, hippocampe de soie pour aller  
 voir Katouch sur son vaisseau fantôme.»

(photo GABRIEL HAMON)

## BARBELES

« A force de somnambuler dans nos vies barbelées on finit par ne plus voir que ces chiens policiers qui s'agacent les dents sur nos chaînes. On marchandé nos libertés pour mieux monayer nos limites. On nous fabrique une identité qu'on a du mal à reconnaître. On nous vante des voyages qu'on ne pourra jamais faire. Alors, on voyage tout seul sur des rails de valium et quand dans nos têtes il y a trop d'embouteillages on nous emporte vers de grands dortoirs spécialisés où à force de consommer du vide on finit par assimiler nos différences. »

## LES CERFS BLANCS

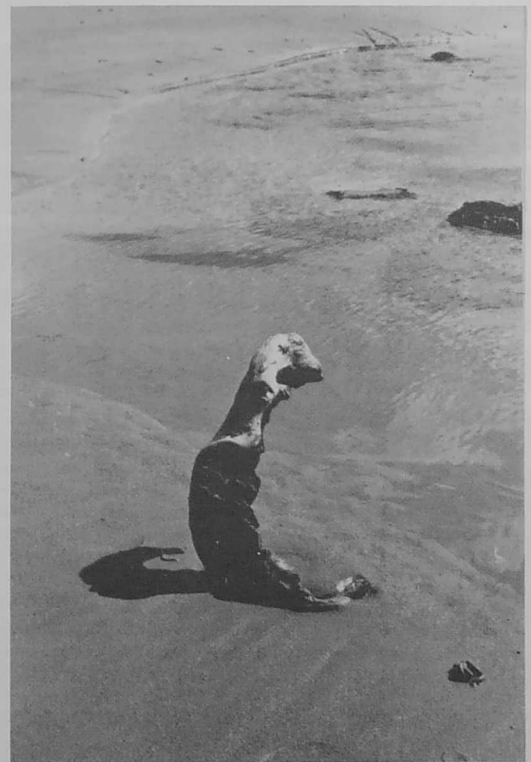
J'ai vu se dissoudre les aurores  
 Où s'en allaient boire les cerfs blancs  
 Sur les terres givrées du jour  
 Foulant les neiges de sable blanc  
 Ils s'arrachent au flanc de la nuit  
 Pour une course folle  
 S'enflamment aux brasiers du soleil  
 Et puis s'envolent  
 Au travers des forêts sombres  
 Où se reflète la nuit  
 Ils cachent sous des masques d'ombres  
 Leurs yeux trop pâles  
 Les chasseurs qui les ont blessés  
 De mille brûlures  
 Ont à jamais perdu leurs traces  
 Aux ogives de l'espace  
 Ils tanguent, tanguent et chavirent  
 Comme vagues perdues  
 Qui s'accrochent au ventre des roches  
 Au ventre des ilots du vent  
 J'ai vu se dissoudre les aurores  
 Où s'en allaient boire les cerfs blancs  
 Sur les terres givrées du jour  
 Foulant les neiges de sable blanc  
 Chasseur toi qui t'aventures  
 Aux reflets des forêts sombres  
 Ne tue jamais pour savoir  
 Ce qui se cache sous, sous ces masques d'ombres  
 Ce sont peut-être visages d'hommes  
 Visages oubliés.

## LE CHATEAU DE COMPER

Il neige sur le château de Comper  
 La nuit met du bleu au pied de l'hiver  
 Un oiseau s'est pris au piège du temps  
 Et glisse sur le glacis des étangs  
 Il fait nuit sur le château de Comper  
 On entend un cœur qui bat sous la terre  
 Ce n'est que le souffle des étangs  
 Qui étouffent dans leurs limbes d'argent  
 La forêt s'endort autour de Comper  
 Brocéliande au cœur de l'hiver  
 Ressemble à ces grands palais de glace  
 Où le givre cristallise l'espace  
 Qu'est-ce qui flambe ainsi au cœur de l'hiver  
 C'est peut-être le château de Comper  
 Non ce n'est que le pourpre du soleil  
 Qui enflamme les étangs qui s'éveillent  
 Il neige sur le château de Comper  
 Le jour met du mauve au pied de l'hiver  
 Un oiseau s'est pris au piège du temps  
 Et glisse sur le glacis des étangs.

## LES CHEMINS DES MONTAGNES SACREES

La mer se perd en des moissons d'hiver  
 Et les landes bleuies corollisent la nuit  
 Où l'épine s'invente une dentelle noire  
 Pour coucher le sommeil dans un cercueil de verre  
 Des oiseaux migrants cherchent un coin d'exil  
 Dans les falaises nues au sourire de pierre  
 Les branches desséchées n'osent point les frôler  
 Tant leur corps est froid et profond leur sommeil  
 On a perdu le chemin des montagnes sacrées  
 Où flambaient les framboises de sel  
 Où le soleil et l'eau conduisaient des enfants  
 Aux cheveux couleur de miel  
 Des femmes agenouillées comme pour une prière  
 Contemplaient les ruisseaux du soleil  
 Qui leur parlaient de fin d'une mort à venir  
 D'un peuple voué au sommeil  
 Peuple d'ici voici venu le jour de ton réveil  
 D'entre tes rochers d'entre tes frontières  
 Car la nuit aux flancs d'albâtre  
 Ne te prendra jamais tout à fait.



«Des oiseaux migrants cherchent un coin d'exil...»

photo GABRIEL HAMON

## DONNER

*Autant en emporte la nuit  
A Carnac ou à Stonehedge  
Au travers des déserts phalliques  
J'ai vu marcher le cortège des ombres  
Autant en emporte la nuit  
Je les ai vu avec des faucilles nues  
Egorger des quartiers de lune  
Les déposer entre les genoux des femmes  
Afin que s'engendrent des aurores fécondes  
Médium échevelé O barde  
Tu transmets le langage d'un autre âge  
Où chacun savait que l'eau avant de la boire  
S'allait quérir à la source  
Où le pain que l'on partageait avait un goût de miel  
Car le levain était levain d'amour  
Où les hommes ne reprenaient plus ce qu'ils avaient  
[donné  
Mais l'embellissaient davantage  
Afin que grandisse arbre d'amitié aux racines profondes  
Où la joie résonnait sous l'ogine du rire  
Où les champs étaient pleins d'enfants qui s'amusaient  
Où chacun savaient lire l'avenir sur le cristal blanchi  
D'une lune trop éclore  
Aujourd'hui,  
Dans l'hiver bleui des collines gercées  
Dans l'encadrement magnétique des silences solitaires  
Les sources croupissent au glacis des fontaines  
Et le grain qui lève ne donne plus qu'un pain maussade  
Comme germé tout seul à l'ombre triste de l'indifférence  
Aujourd'hui à Carnac à Stonehedge ou ailleurs  
Les hommes ne reprennent plus ce qu'ils ont donné  
Car ils ne donnent rien*

Que tristesse inventée pour saccager le rire  
 Des enfants tout petits  
 Qui ne s'amuse plus à dénouer les sortilèges de l'amour  
 [vainqueur  
 Pourtant une flamme brille dans ma conscience  
 Une flamme brille dans votre conscience  
 Pour nous dire que c'est aujourd'hui que s'engendrent nos  
 [demains  
 Où chacun sera ce qu'il aura donné.

## ENFANT DES VILLES

Enfant des villes viens dans la lande  
 Ecouter le chant du silence  
 Il s'élève et se donne au vent  
 Puis déferle  
 Sur les prairies désertes des dunes  
 Vers les refuges de la brume  
 Il se griffe aux doigts fous des épines  
 Et s'enivre  
 De l'odeur salée des bruyères  
 Puis se répand comme une prière  
 Au-delà de nos tristesses  
 Il s'envole  
 Réchauffe ton cœur à ce chant  
 Car il est flambé d'amour  
 Il foule les herbes rougies de sang  
 Par la haine  
 Il brûle les arcs et les boucliers  
 Des fantômes de guerre  
 Embrase les mains glacées  
 Des enfants nus  
 Il donne à nos cœurs fatigués  
 L'envie de renaitre  
 Brise l'envol des blanches effraies  
 De nos misères  
 Enfant des villes viens dans la lande  
 Ecouter le chant du silence  
 Il s'élève et se donne au vent  
 Pour mieux te retenir.

## ET ON NOUS DIT

Mon ami mon capitaine  
 Ces bateaux qui croisent en plaine  
 Ne sont pas ceux que tu penses  
 Ne sont pas ceux que tu sais  
 Ces hauts mâts que tu devines  
 Sont des cheminées d'usine  
 Sans voilure ni haubans  
 Pour y crucifier le vent  
 Le temps des pêches incertaines  
 Et des chaluts que l'on traîne  
 Sur le sein fécond des grèves  
 Aujourd'hui n'a plus raison  
 Quand tes mains s'usent à la chaîne  
 Comme des oiseaux éperdus  
 Tu te dis qu'au mât de missine  
 Il vaudrait mieux être pendu  
 Paysan mon ami mon frère  
 Ta vie est en jachère  
 Tes outils rouillent à la remise  
 Ta grange ne sent plus le foin  
 Les mouettes qui venaient familières  
 Quand tu retournais la terre  
 Sont reparties vers la mer  
 Ou bien vers d'autres sillons  
 Aujourd'hui chacun s'étonne  
 Des moissons faites à mains d'hommes  
 Car sans machines sans moissonneuses  
 Paysan tu n'es plus personne  
 Et on nous dit que les temps changent  
 Que désormais tout s'arrange  
 Serons nous assez fous pour le croire  
 Assez fous pour le croire.

## FEMME DE SABLE ET D'EAU

Tu étais femme de sable et d'eau  
 Rejetée un matin de printemps  
 Par une vague d'argent  
 Sur un autel de métal  
 De métal  
 Car il est bien d'acier ou de marbre  
 Ce monde où l'on s'en va immoler  
 Ce qu'il reste de nos vies  
 Quand on leur a tout volé  
 Tout volé  
 Tu avais mis tes rêves en cage  
 Pour y marcher à reculons  
 Tu avais inventé des barrages  
 A tes eaux vives fais prison  
 Tu étais de ces herbes tremblantes  
 Qui auraient voulu cacher leur frisson  
 S'inventer un recoin d'enfance  
 Où l'amour était exigeant  
 Et où le bonheur aurait dévidé ses écheveaux  
 Il faut vivre avec ton absence  
 Exorciser la mort et le silence  
 Qui nous font dans la tête  
 Des taches vides et blanches  
 Des taches d'air  
 Le temps modèle avec des fissures  
 Nos demains déjà défigurés  
 Où le bonheur est imposture  
 Devant nos vies fatiguées  
 Un soir perdue dans ton délire  
 Par ta fenêtre tu as cru voir  
 La mer qui venait te reprendre  
 Et tu l'as suivie sans savoir  
 Qu'elles faisaient une étrange musique  
 Toutes ces vagues de soie noire  
 Toi qui étais femme de sable et d'eau

*Avec cette vague d'argent  
Tu as repris le fil de ton voyage  
A l'aube d'un nouveau printemps  
De Soleil.*

\* \* \* \*

## FUSION

*Je touche le bois des bateaux et je touche ta peau.  
Je colore de sel ces marées d'eau douce que la pluie  
a laissé au silex de ta bouche. Je coupe le bonheur en  
deux et te donne la moitié de ce fruit éclaté. Dans  
l'angle de ton épaule, je pose le fer rouge de ma main  
et j'attends ta marque sur la mienne. La coque du  
bateau tangue et je suis ce bateau dans lequel tu navigues.  
La spirale attend au bord d'un long corridor de sable et  
nous nous aspirons avec elle. Puis c'est la morte eau où  
nous nous regardons et quand je touche ta peau, je touche  
un peu du bois des bateaux.*



## LIBERTE

*L comme liberté, liberté d'être  
au lieu de paraître, liberté de n'être plus esclave  
du futile, des fausses joies glycérolées... Liberté  
de regarder ses mains où se sont si longtemps enfouis des  
instincts créateurs qui ne servent que l'inutile dans  
des administrations inutiles, des usines inutiles ou  
l'homme est l'érou qui l'angoisse du lendemain, les  
crédits pour un standing à venir serrent davantage.*

*Avec quels yeux devons-nous nous regarder,  
nous qui nous promenons de long en large dans  
nos cages numérotées, le ventre gonflé, congelé, aseptisé,  
cadavres propres comme ceux des porcs que l'on  
ébouillante après la saignée.*

## LIBERTE EGALITE LAISSEZ-MOI RIGOLER...

*Les orgues fous du vent chavirent dans la nuit blanche  
Sur les bruyères bleues où gerce un chant de cristal  
L'améthyste du gel accorde ses violons  
Les épines rougies sont des harpes de sang  
Je sens les mains de lys de la mort qui glisse  
Sur l'haleine glacée des cris et des tortures  
Du barde assassiné au fond d'une prison sale  
Les marais respirent le souffle vert de la brume  
Où les gouttes d'eau moisies brodent un foulard de mousse  
Les oiseaux qui s'y posent emportent dans leurs ailes  
Des relents d'agonie impuissante et diaphane  
Je sens le regard glacé de la mort aux yeux de noyée  
Est-ce pour l'indien malade dépossédé et meurtri  
Crevant comme un chien maudit  
Dans un bouge à Manhattan*

*Sur les montagnes rapeuses où se dessèche le vent  
Râle l'écho fiévreux d'un orage perdu  
Les ombres de la nuit errent entre les fougères  
Comme bergers aveugles sans chien et sans troupeau  
Je sens le regard fauve de la mort qui attend  
Est-ce pour le basque accusé que l'on a fait vagabond  
Déporté vers le nord vers les collines de charbon*

*Sous les lichens violacés des poussières souffreuses  
Meurent les épices verts l'odeur de nos forêts  
La ville a des passions et des rires d'étrangleuse  
Dans sa gorge d'acier où s'écaille la vie  
Je sens les mains maudites de la mort qui palpite  
Est-ce pour l'ouvrier breton sans toit et sans travail  
Mort de faim et de froid la nuit dans un terrain vague.*

## LUMIERE

*Lumière..... Liberté de se choisir dans un monde à sa démesure, cheminement quotidien au travers des ondes vertes de son aura pour dépasser le silex de sa voûte de chair afin de n'atteindre que l'essentiel. Ce monde verveux n'a plus désormais droits d'existence. Sa*

*[décrépitude, l'ennui, l'angoisse où il nous plonge sont autant d'intersignes qu'il nous faut considérer.*

*La tourbe bleue des algues fond avec le limon gris afin que matière soit vent et poussière où nos esprits chercheront un nid pour s'épanouir enfin après ce lent voyage au travers du corps et de son enveloppe*

*[évanescence. La nature toute entière nous indique le chemin sidéral qui conduit aux planètes inviolées qui attendent de se révéler dans nos esprits engourdis. Chaque fleur, chaque graine, chaque herbe, chaque branche s'ouvre à la*

*[lumière, fait éclater ses fibres dans le soleil. Nos cerveaux sont autant de noix qui rêvent de briser leur coque afin de sentir, sur leur peau parcheminée, la douceur du soleil.*



*«Tu es lumière de la graine,  
Enfant ne brise pas le cordeau  
Qui t'emmènera bien plus haut  
Que la lumière de la graine»*

(photo GABRIEL HAMON)

## LUMIERE DE LA GRAINE

*Tu es lumière de la graine  
Enfant ne brise pas le cordeau  
Qui t'emmènera bien plus haut  
Que la lumière de la graine  
Dans les espaces de violaine  
Fais battre fort le cœur de ta graine  
Pour que résonne jusque sur terre  
Les notes jaillies de ta lumière  
On a crevé les yeux de ton père  
Brisé ses mains à coups de misère  
Pour qu'il ne construise jamais  
Ce monde qu'il voyait  
Sur les ailes inviolées d'un cygne  
Fuis ce monde qui t'assassine  
Va vibrer au gré des planètes  
Où l'innocence t'accorde une fête  
Cache tes deux mains de porcelaine  
Avant qu'ils n'y mettent des chaînes  
Enfouis les au vent de la terre  
Comme dans le ventre de ta mère  
Car tu es lumière de la graine  
Enfant ne brise pas le cordeau  
Qui t'emmènera bien plus haut  
Que la lumière de la graine.*

## LE MONDE DE LA LUMIERE

Le soleil fait exploser ses maisons  
 Il y a des bourgeons dans les châteaux du jour  
 Et des météores qui se gorgent de grêle  
 Pour nous donner les forces germées du ciel  
 En nous coulent des rivières  
 Qu'il faut délivrer  
 Avant qu'elles n'arrosent la terre de notre sang  
 En nous gravitent des planètes qu'il faut délivrer  
 Afin que renaisse le soleil  
 Dans cet univers glacé  
 C'est d'amour et de soleil  
 Que le vent va immoler les graines  
 La terre est froide et chacun de nous va mourir  
 Si notre aura se fane au vent du soir  
 Mais il est en nous ce monde de lumière  
 Il va exploser  
 Au vent rouillé où s'éclatent les graines  
 Il va exploser  
 Dans nos cerveaux décolorés il jette  
 Mille éclats de vie  
 Pour que dans l'émeraude de nos têtes  
 Pousent des forêts.

## MOURIR

Mourir contre la peau rapeuse des roches  
 métallisées par les courants plaines d'une lune d'avril,  
 mourir, s'endormir aux chrysalides brunes des goémons,  
 penser que peut-être demain l'éveil se fera dans l'ovule  
 cristallisée d'une grotte oubliée, penser que peut-être  
 la transmigration me livrera fille du monde des eaux,  
 fille sans corps à la merci des Krierien.  
 Mourir, se retrouver peut-être marin, oiseau, lilas de mer,  
 goémonnier, mourir être molécule du vent,  
 cellule éclatée du soleil: mourir et pourtant avoir peur  
 d'être autre chose, avoir peur au fil des planètes  
 ou au ventre du cosmos marin de se retrouver seul  
 sans compagnon de voyage, seul pour l'éternité,  
 dans un univers tout de blancheur.  
 Mourir, être marin, oiseau, lilas de mer,  
 goémonnier, mourir se réincarner, espérer se prolonger  
 dans la vie.

## LA NUIT

Quand la nuit vient danser sur la lande  
 Elle pose sa noire houppelande  
 Aux pieds des hiboux gris  
 C'est alors qu'elle apparaît  
 Toute blanche et toute lisse  
 Tenant fièrement sur sa tête  
 La lune  
 Son caprice.

## LA NUIT DE SAMAIN

C'était la nuit de Samain  
 Le ciel marchait sur l'eau  
 Les ombres nous attendaient  
 Pour qu'on aille leur tenir chaud  
 Sur la route de l'enfer  
 Les auberges étaient ouvertes  
 On y buvait de l'eau de feu  
 Ou bien de l'alcool de braise  
 On y rencontrait des matelots  
 Qui ramaient sur le dos  
 Des curés qui radotaient  
 En latin ou en français  
 Une sorcière épileptique  
 Qui incantait son balai  
 Epona qui avait des tics  
 Et qui sans cesse hennissait  
 Un enfant aux yeux plus grands  
 Que tous les matins d'avril  
 Qui attendait le printemps  
 En extase sur un fil  
 Une ravaudeuse de filets  
 Qui voulait raccommo-  
 der  
 Le ciel avec la terre  
 Comme pour nous y enfermer  
 Un sonneur qui soufflait  
 Dans la cornemuse du temps  
 Suivi par un long cortège d'enfants  
 Morgane qui s'offrait  
 Pommadée en femme fatale  
 Aux matelots qui sombraient  
 Sur son lit de digitales  
 Tristan qui n'attendait plus  
 La belle Iseult sous un pin  
 Mais dansait avec Viviane  
 Jusqu'au petit matin

*Guenièvre un peu nymphomane  
 Qui séduisait les chevaliers  
 Partait avec eux à cheval  
 Pour une drôle d'épopée  
 C'était la nuit de Samain  
 Le ciel marchait sur l'eau  
 Les ombres avec nous dansaient  
 Et enfin avaient bien chaud  
 A Samain au petit matin  
 Chacun rentrait bien content  
 De ce Sabbat un peu fou  
 Des ombres avec les vivants.*

## LA NUIT EN PAYS DE MER

*Le vent vomit des serpents de lune  
 Dans les champs de varech sur les roches rapeuses  
 Les oiseaux endormis entachent la falaise  
 Là où la fleur de ronce n'abrite que la pierre  
 C'est la nuit en pays de mer  
 Les vagues blessent la chair bleue du granit  
 Gémissent en roulant des galets de grès rose  
 Sur la joue pâle et froide d'une grève perdue  
 Où dans le sein béant d'une grotte païenne  
 C'est la nuit en pays de mer  
 Une barque glisse au long de la falaise  
 Est-ce la bag-noz qui jette filet de deuil  
 Chercheuse d'âmes noyées endiamantées de sel  
 C'est la nuit en pays de mer  
 Les sables mouvants entrouvent leurs corolles maudites  
 Dans les forêts englouties de Thomen ou Scissy  
 Le soleil y a laissé comme une empreinte rouge  
 Où se berce la mort aux cris rauques des cornes de brume  
 C'est la nuit en pays de mer  
 Etranger si tu vas en mon pays de mer  
 Te promener le soir au bord de la falaise  
 Ne crains rien si tu sens un souffle qui te frôle  
 Ce sont des ombres de vie ou des ombres de mort  
 Qui hantent mon pays de mer  
 C'est la nuit en pays de mer.*

## L'OISEAU D'ESPOIR

Dans les tours de ma rêverie  
 Les tours cristal de ma folie  
 J'ai vu l'oiseau de feu  
 J'ai vu l'oiseau d'espoir  
 Sortir des vagues crépusculaires  
 Etendre des ailes de flammes  
 Aux confins du silence  
 Sans se perdre il s'éloigne  
 Vole vole, l'oiseau vole  
 Vole vole l'oiseau vole  
 Jusque dans le cœur des hommes  
 Messager d'amour et de paix  
 Dans la soie mauve des nuits  
 Vers les rochers voilés de brume  
 En terre d'éternelle jeunesse  
 L'oiseau de feu nous emmène  
 Vers l'irréel infini  
 Il me pousse et me conduit  
 Et s'est posé si près de moi  
 Que mes mains tremblent encore  
 Vole vole, l'oiseau vole  
 Vole vole l'oiseau vole  
 Jusque dans le cœur des hommes  
 Messager d'amour et de paix  
 Des chasseurs déguisés en mendiants  
 Ont frappé aux portes de la nuit  
 Ont étouffé l'oiseau de feu  
 Tué l'oiseau d'espoir  
 Depuis le monde est en litige  
 A le mal de vivre jusqu'au vertige  
 S'abrutit dans l'ennui, la guerre  
 En prétendant qu'il se libère  
 Folle folle l'espérance est folle  
 Folle folle l'espérance est folle  
 Depuis que les hommes l'ont brisée  
 Comme un objet frivole.

## OU SONT NOS OISEAUX

Les oiseaux se sont tus aux branches des navires et les  
 vagues en geignant se traînent sur le sable qui suffoque.  
 Les creux des roches sont autant de tombeaux vides où  
 les algues laissent pendre leurs longs cheveux salis.  
 Les coquillages viennent mourir par milliers sur nos grèves  
 et leur nacre souillée n'attire plus les enfants qui ne jouent  
 plus devant la mer mais la regardent les yeux enfoncés  
 jusqu'au cœur avec cet air d'avoir soudain vieilli.  
 Où sont nos oiseaux nos grands oiseaux blancs qui  
 mettaient du givre dans la lumière et faisaient parler  
 les rochers à la nuit tombante, où sont nos oiseaux ?...

La mer fait éclater son ventre en mille bulles noires et  
 la mort l'habite et la mort est partout et nous sommes  
 en exil sur notre propre terre qui s'en va à la dérive  
 comme un bateau perdu que ne suivent plus nos oiseaux,  
 nos grands oiseaux blancs qui mettaient du givre dans  
 la lumière.

## LE PAYS D'OU JE VIENS

*Au pays d'où je viens brûle un soleil de myrrhe  
Les nuages d'encens baillent au vent et s'étirent  
Les loups blancs de la mer sifflent des chants d'amour  
Aux marins qui les chantent et se font troubadours.*

*Les cavaliers du vent sur des chevaux d'écume  
Ne vont pas à la guerre, mais cueillent sur les dunes  
Des flocons de glycines et des cristaux de menthe  
Douce chaînes d'amour au pied de leurs amantes*

*Des filles aux cheveux roux et aux joues de vermeil  
Tissent des châles de feuilles et mangent des groseilles  
Boivent du vin d'absinthe et se livrent à l'amour  
Des cavaliers du vent, des marins troubadours.*

*Au pays d'où je viens on berce les enfants  
Dans des grappes de lilas, des paniers de jonc blanc  
On sait danser sur l'eau, jouer de la cithare  
Autour d'un feu de lis sur des rythmes barbares*

*Ce pays que je chante existe et gronde en moi  
Il est volcan d'amour et cascade de soie  
Où je brûle, où je givre, où je vais me noyer  
Pour panser les brûlures de la réalité*

*Au pays d'où je viens brûle un soleil de myrrhe  
Les nuages d'encens baillent au vent et soupirent  
Les loups blancs de la mer sifflent des chants d'amour  
Aux marins qui les chantent et se font troubadours.*

## PLUIE

*Il fait nuit. La pluie tombe floconneuse,  
floculeuse... douce, toute gorgée de l'odeur sucrée  
des herbes qui se fanent à l'approche d'un automne qui  
attend. La pluie d'été, la nuit, c'est un peu comme le  
ventre d'une femme tout fleuri de gerbes d'ovules et  
qui attendrait un souffle pour s'épanouir.*

*La pluie d'été, la nuit, c'est un peu de  
la paix des espaces qui nous gravite dans le cœur avec  
un goût de tristesse joyeuse.*

*La pluie d'été, la nuit, c'est l'envie de  
se coucher à même le sol, d'être emporté par des ruisseaux  
ou des rivières vers des marées d'eau douce; c'est vouloir  
des mains de cristal pour dénouer, au solstice noir,  
les doigts cassants de l'aurore.*

*La pluie, l'hiver, dans le gris on n'en  
parle pas si ce n'est en espérant l'inonder de soleil... alors  
que la pluie, l'été, la nuit, sur le jardin, dans la blessure  
vive des fossés, au travers des tonnelles épineuses des haies,  
c'est comme un nid qui serait... chaud.*

## PRISON ROUGE

Ma vie est une prison rouge  
 Au mitan du soleil des scarabées y bougent  
 Viennent boire quand je m'éveille  
 Aux ruisseaux endormis sous le ciel de ma bouche  
 Dans la nef des jours gris  
 Ils sont les prêtres maudits  
 Qui m'ont déclarée sorcière  
 Car j'ai peint nos nuits en rouge  
 Je n'ai plus peur des matins vides des mauvais jours  
 Sous le noir de mes chaînes je me garde du velours  
 J'ai exilé mes pensées là où respire l'or fou du ciel  
 Loin des mots loin des idées qui voudraient bien me  
 [souiller  
 Les semences du soleil où ma vie se tient debout  
 Droite et fière comme une tige que le vent n'ose toucher  
 Je n'ai plus peur des mains nues qui se cachent au vent  
 [des talus  
 Veulent détourner mes chemins comme ils ont détourné  
 [les tiens  
 J'ai tant marché j'ai tant peiné ivre d'ennui parmi les  
 [loups  
 Qu'ils me sont presque familiers indifférents sous leurs  
 [yeux fous  
 Mais pourtant qu'ils sachent bien que mes mains douces  
 [et fragiles  
 Les serreront à étouffer si l'un d'entre eux vient me  
 [blesser  
 Il est venu le temps de vivre  
 Briser les murs de nos prisons  
 Accrocher enfin nos vies  
 Aux ramures de nos maisons.

## REGARDE

Regarde tous ces hommes souillés pour  
 s'être détachés de leurs floraisons vives, regarde la mort  
 au sillon de leur vie les délivrer d'une jeunesse dont  
 ils n'ont plus rien à faire, regarde les dans le vif du soleil  
 marcher comme des somnambules et apprends qu'il faut  
 vivre, vivre, vivre en s'épousant à la jointure des arbres  
 en se frottant le cœur contre l'écorce du ciel, en aimant  
 à pleine bouche les matins égarés... Regarde tous ces  
 oiseaux qui font la roue par habitude, qui voudraient bien  
 s'envoler mais qui ont perdu le fil du voyage et dis-toi  
 qu'il faut choisir au travers des herbes hautes les sentes  
 qui n'ont pu s'appriivoiser, qu'il faut se trouver soi-même  
 au ventre des rochers un chemin d'empreintes que la mer  
 fera sien et délivrera du regard des autres.

Regarde tous ces carmins, tous ces ors,  
 artificiers colorant la terre magique. Regarde et enfin  
 sois la respiration de la feuille le balancement de la graine  
 sur sa tige, le ruissellement de l'eau sur la feuille,  
 sois le soleil qui est source de toute vie.

## LES ROUTES ET LES MAINS

*«La route brodait l'absence de route et je ne voyais plus rien que ce regard noir qui s'enroulait dans l'obsidienne de mon ventre. J'avais besoin de me sentir vivre et une main gantée de mauve s'est mise à grandir dans ma tête. Les routes comme les mains se mélangent entre elles et se dissolvent en de muettes appartenances. Il faut rire de soi lorsqu'on ne sait plus que faire et regarder en dedans lorsque l'usage des mots devient inutile.»*

## SAHEL BREIZ 76

*La pluie s'est endormie dans le vent  
 Les chevaux volent vers l'océan  
 Pour chercher loin des sources tariées  
 Un peu d'eau pour y coucher leurs vies  
 Dans les champs le blé s'est endormi  
 Les hommes commencent à regarder  
 Cette terre à qui ils ont trop demandé  
 La rosée ne va plus au matin  
 Transparaître son cristal au jardin,  
 Tout se fane tous se meurt doucement  
 Dans le silence où ne geint que le vent  
 Où la mort balaye la poussière  
 De tout ce qui vivait sur la terre  
 Je n'ai plus la force de marcher  
 Je m'étends sur la terre pour prier  
 Je cherche les mots d'autrefois  
 Les paroles que l'on croyait usées  
 Je demande à la pluie de tomber  
 Sur ces hommes qui commencent à douter  
 Des forces qu'ils croyaient maîtriser  
 La pluie s'est endormie dans le vent  
 Les chevaux volent vers l'océan  
 Pour chercher loin des sources tariées  
 Un peu d'eau pour y coucher leur vie  
 Dans les champs le blé s'est endormi  
 Les hommes commencent à regarder  
 Cette terre à qui ils ont trop demandé  
 Demain on s'éveillera dans le vert  
 Au milieu des arbres à houx  
 On marchera sur des routes de lierre  
 Sous un soleil un peu moins fou  
 Petit enfant du Sahel  
 Quand sur la terre tu t'es allongé  
 On se disait qu'avec les gazelles  
 Tu avais du trop t'amuser*

*Il faut se donner bonne conscience  
Quand on a dans ses greniers  
De quoi se remplir le ventre  
Pendant au moins toute une année  
Mais la nature s'est mise en désordre  
Et je crois qu'elle a bien fait  
Elle a mis le feu à notre ciel  
Nous a conduit aux portes du Sahel  
Mais demain on s'éveillera dans le vert  
Au milieu des arbres à houx  
On marchera sur des routes de lierre  
Sous un soleil un peu moins fou.*



photo MICHEL ADDA

## LE SANG SAUVAGE

*Les vieux s'accrochent au revers de leurs collines  
Comme des enfants naufragés  
La terre déserte de moissons a encore du lait pour leurs  
[bouches peu gourmandes*

*Mais pas assez pour ses adolescents  
Mais le sang roux des chevaux sauvages  
Galope entre les gerçures de la terre  
Leurs mains transparentes pour avoir trop servi  
Griffonnent encore sur le sol aveugle et tari  
Comme s'ils étaient honteux  
Comme pour qu'on leur pardonne  
D'avoir usé leur vie pour n'arriver à rien  
Mais le sang roux des chevaux sauvages  
Galope entre les gerçures de la terre  
Le village s'enneige de solitude  
La vieillesse s'embrume de lassitude  
Lassés sont aussi les harnais qui se rouillent  
Lassé le ventre des moissons à jamais infécond  
Lassés tous ceux qui attendent un espoir  
Qui se voudrait jeunesse et retour  
Mais le sang roux des chevaux sauvages  
Galope entre les gerçures de la terre  
Mais le sang roux des chevaux sauvages  
Sera demain sang de fécondité.*

## SECHERESSE

*La terre est sèche comme une vieille écorce parcheminée par un vent chaud tout grainé de pollen et de sable. Les épis de maïs font éclater leurs gorges vides où pas même un oiseau ne cherche à se poser. L'hiver d'avant on a décapité les arbres, écorché les fossés, arraché la terre à ses élans sauvages, ordonné la nature comme ces grands jardins sans âme qui font décor autour des châteaux. Mais la nature, elle, s'appartient et comme un être qui vit et subit la violence, elle peut à chaque instant nous prouver qu'elle peut avoir raison de nos insolences.*

## SOUFFLE

*Nos villes sont des marécages, d'immenses vasières où nous béquillons dans la glue des regards indifférents. Nos cœurs assoiffés de tendresse ne laissent que des empreintes vouées à la combustion. On immole nos enfants sur de grands perchoirs que l'ennui aveugle et où le bonheur a un goût de jouissance forcée. Nous sommes des satellites à la recherche d'une escale impossible. Je guette dans l'espace invisible la force qui me donnera l'envie de découvrir; je m'accoude à la fenêtre, je regarde s'envoler un oiseau et je me dis qu'il porte en lui nos vibrations sauvages et ce souffle qui le pousse à s'accorder avec le temps.*

## TU VOUDRAIS

*Tu voudrais que je te parle d'ici  
 Des aurores volées au roncier du vent  
 Des raisons de varech vendangés par l'écume  
 Et des sentes violées par nos rires d'enfants  
 Je voudrais te dire que notre vie  
 Se fait douce au duvet de la pluie  
 Mais ici les jours traînent et ont peine à mourir  
 Et la nuit ne nous entend plus dormir  
 Le père est là depuis ce matin  
 Il s'occupe taille la haie du jardin  
 Pour calmer son angoisse  
 Il se met à chanter  
 Depuis hier l'usine est fermée  
 Le vent hurle notre rage de vivre  
 La tempête a fait crever la digue  
 Les bateaux sont à quai depuis au moins deux mois  
 Dans les cafés on parle  
 Dans les cafés on boit  
 Tu as du savoir par le journal  
 Que nos copains passent au tribunal  
 Dans les prisons de France est une chanson  
 Qui fait pleurer le ventre des maisons  
 Tu voudrais que je te parle d'ici  
 Des aurores volées au roncier du vent  
 Mais aujourd'hui la vie porte les couleurs  
 De l'espérance violée par des sentes maudites.*

## VENT D'AVOINE FOLLE

*Un vent d'avoine folle écosse les gousses  
 de soleil. J'aime ce vent là qui me délivre de mon moule  
 de chair. C'est ainsi que je me coule parmi les cailloux  
 des torrents asséchés et que je me fais source pour te  
 rencontrer. Laisse-moi t'éclabousser, te poudrer, t'ébou-  
 riffer de gouttes d'eau. Mes baisers n'ont pas la saveur  
 fade du cristal mais sont le poivre des ronces bleues et  
 l'haleine mielleuse du pollen.*

## VERS BANTRY-BAY

La mer se prend d'amour  
 Pour l'odeur du varech et pour ce vent  
 Que colore le vif argent du jour  
 Où s'enflamment les haies  
 Bantry-Bay une femme  
 Tresse ses cheveux roux  
 Bantry-Bay le vent salé  
 s'enroule autour de son cou  
 Une pluie de corneilles  
 Tombe sur le clocher de Dynmanway  
 Que le soleil couchant vient caresser  
 D'une lumière dorée  
 Castle-road un violoneux  
 Joue un air à danser  
 Castle-road il y a un gosse  
 Qui vend des «Christ» en papier maché  
 Dans un train plein d'écoliers  
 On roule de Dublin vers Killarney  
 En traversant d'étranges marais  
 Où l'on croirait flotter  
 Le soleil fait la fête  
 Dans nos têtes et avec les oiseaux  
 Qui glissent sur l'eau vive  
 Pour se cacher dans les roseaux  
 Dans ce train où l'on se sent  
 Rassurés de la vie il y a pourtant  
 Quelques enfants qui parlent de Derry  
 En lisant un journal  
 A Derry il y a des gosses  
 Mais aussi des soldats  
 A Derry c'est la guerre  
 Une guerre qui n'en finit pas.

## VIVRE EN MON PAYS

Vivre dans l'échancrure du vent  
 Vivre en mon pays  
 Au sein des marées d'écume dorée  
 Vivre en mon pays  
 Quand les ajoncs se font varech  
 Pour brûler au premier soleil  
 Un bruit confus s'ordonne dans ma tête  
 Les forges du soleil y gonflent leurs soufflets  
 Il fera bon vivre demain  
 Si on nous donne le droit de respirer  
 De faire souffler les forges bleues de nos poumons  
 Vivre vivre  
 Loin du froid loin des sentiments perdus  
 Près des fenêtres sans grillages  
 Où nos mains sauront enfin se toucher  
 Demain il y aura des instants de vie partout  
 Au rebord des fenêtres au rebord de nos têtes  
 Au ventre de nos corps au ventre des galets  
 Vivre vivre vivre  
 Vivre dans l'échancrure du vent  
 Vivre en mon pays  
 Au sein des marées d'écume dorée  
 Vivre en mon pays  
 Quand les ajoncs se font varech  
 Pour brûler au grand soleil.

## LES YEUX

*Il y a des yeux dans les rochers  
Des yeux de sel et de phosphore  
Qui s'évaporent au grand soleil  
Il y a des yeux dans les rochers  
Des yeux pour nous juger  
Il y a des yeux dans les rochers.*

## LES DENTELLIÈRES DE LA MORT

*Les dentellières de la mort  
Ont mis du crêpe à nos sourires  
Quand le soleil se couchera  
J'aurai du sang au bout des doigts  
J'aurai assassiné le temps  
De quelques mots de quelques gestes  
Pour exorciser la tristesse  
L'angoisse grille une cigarette  
Me jette les cendres à la tête  
En me disant qu'elle reviendra  
Autour de nous poussent des maisons  
Lovant l'amour dans le béton  
Nos enfants sur de grands perchoirs  
Attendent l'envie et le vouloir  
Mais l'indifférence les traquent  
Ils se replient ils tombent ils craquent  
Il faut ouvrir grandes nos maisons  
Se serrer jusqu'à déraison  
Elle reviendra l'envie de vivre  
On pointe avec dame misère  
Pour des landemains sans mystère  
On se fait fouetter jusqu'au sang  
Pourquoi pour rien comme des manants  
On attend un geste un regard  
Un signe un mot le grand départ  
Mais on voyage au vent de sa tête  
Tout seul debout planté en terre  
La vie est un grand hall de gare  
La mort attend au buffet bar  
Qu'on aille tout seul à sa rencontre  
On crève on crie mais on s'accroche  
A cette vie pleine d'encoches  
On va même jusqu'à prier  
Ceux qui voudraient nous l'enlever  
Dans nos mausolées surchauffés*

*On s'invente une identité  
 Pour ne plus penser à tous ceux  
 Qui grelottent en bas de l'escalier  
 On s'enroule dans nos habitudes  
 Pour qu'enfin naisse la certitude  
 D'avoir fait ce qu'il fallait faire  
 Il faut ouvrir grandes nos maisons  
 Serrons-nous jusqu'à déraison  
 Elle reviendra l'envie de vivre.*

## LE VENT SOUFFLE DU NORD

*Le vent souffle du nord  
 Et chantent les balises  
 Ces gardiennes de vie  
 Où s'essouffle la bise  
 Là-bas aux pierres noires  
 Le vent a le cafard  
 Et la vieille caracole  
 Dans les lames, un peu folle  
 Ecoutez la jument  
 Qui hennit tout le temps  
 A vous donner le frisson  
 A vous donner le bourdon  
 Le vent souffle du nord  
 Et pourtant tu t'endorms  
 bercée par les balises  
 Dans ta maison blanche et grise  
 Demain il y aura  
 Des arcs-en-ciel aux branches  
 Arcs-en-ciel gris et noirs  
 Pour endeuiller tes dimanches  
 Quand le vent souffle du nord  
 Et vient mordre à ma porte  
 Je le laisse dehors  
 Avec les feuilles mortes  
 C'est la nuit qui le prend  
 Dans ses limbes d'argent  
 Qui l'arrache à ma porte  
 Et vers le large l'emporte  
 Quand le vent souffle du nord  
 Et fait chanter les balises  
 Il vaut mieux s'enfermer  
 Dans nos maisons blanches et grises  
 Donner asile au bonheur  
 Qui réchauffera nos dimanches  
 Et brûlera dans nos mémoires*

*Ces arcs-en-ciel gris et noirs  
 Quand le vent souffle du nord  
 Et fait chanter les balises  
 Il vaut mieux s'enfermer  
 Dans nos maisons blanches et grises.*

Poèmes pour toi, petit....

ŒUF DE POULE ?

*Dans un panier  
 Sur un buffet  
 Un œuf s'ennuyait  
 Et baillait proprement  
 Sans ouvrir la bouche  
 En attendant l'heure fatale  
 Qui ferait de lui  
     Un dur  
     Un mou  
     Un chantilly  
 Vint un autre œuf  
 Si gros  
 Si sûr de lui  
 Que le premier lui demanda  
     -Oeuf de coq ?  
     -Oeuf de coq ?.....  
 Répondit l'autre de sa grosse voix  
 Oeuf de poule comme toi.  
     -Alors, prends bien garde, œuf de poule  
 Car demain... Cocorico, dans la cocotte  
 Tu seras bien un bel  
     Oeuf coque.*

## POMME DE CHÊNE

*Pomme de chêne*  
*Pomme de soie*  
*Pomme tu bois l'eau*  
*Des*  
*Nuages*  
*Comme chenille devient papillon*  
*Pomme de soie*  
*Demain*  
*Sera de bois*  
*Pour les enfants*  
*Et roulera*  
*Dessous leurs doigts*  
*Pomme de chêne*  
*Pomme de soie*  
*Bille de bois.*

## ROI VERMISSEAU

*Dans une gousse de petits pois*  
*Vivait un roi*  
*Un petit roi*  
*Roi vermisseau*  
*Roi sans chapeau et sans trompette*  
*Roi sans chapeau et sans casquette*  
*Plus grandissait le petit roi*  
*Plus il mangeait de petits pois*  
*Et quand il les eut tous croqués*  
*Il se sentit bien désolé*  
*De devoir manger sa maison*  
*De la queue jusqu'au trognon*  
*Quand il se trouva au grand air*  
*Il se sentit un peu palot*  
*Et en voyant un papillon*  
*Le narguer plein de prétention*  
*Il eut soudain une telle frousse*  
*Qu'il rentra dans une autre gousse*  
*Gousse de petits pois*  
*Pour un petit roi*  
*Roi vermisseau*  
*Roi sans chapeau*  
*Et sans trompette*  
*Roi sans chapeau*  
*Et sans casquette.*

## LE VENT

Le vent a mal aux dents  
 Le vent a mal à la tête  
 Et est parti se reposer  
 Dans un pays étranger  
 Les arbres s'ennuient  
 Depuis que le vent est parti  
 Et la mer boude les voiliers  
 Qui ne savent plus avancer  
 Où est le vent, où est le vent  
 Crient les enfants en agitant  
 Leurs cerfs-volants  
 Un oiseau leur a répondu  
 Qu'il l'avait vu  
 Tout nu  
 Se promenant près du soleil  
 Sous une ombrelle de dentelle  
 Vive le vent, vive le vent  
 Il reviendra  
 Mais quand ?

\* \* \* \* \*

A. G. HAMON  
 LUZIVILLY—GAGNY  
 AOÛT 1978 — MARS 1979

«Cueille le chant de l'eau...»



«Hommes nouveaux, hommes de mon pays  
 Soyez enfin la vie pour tous les enfants qui vont naître.»  
 (photo GABRIEL HAMON)

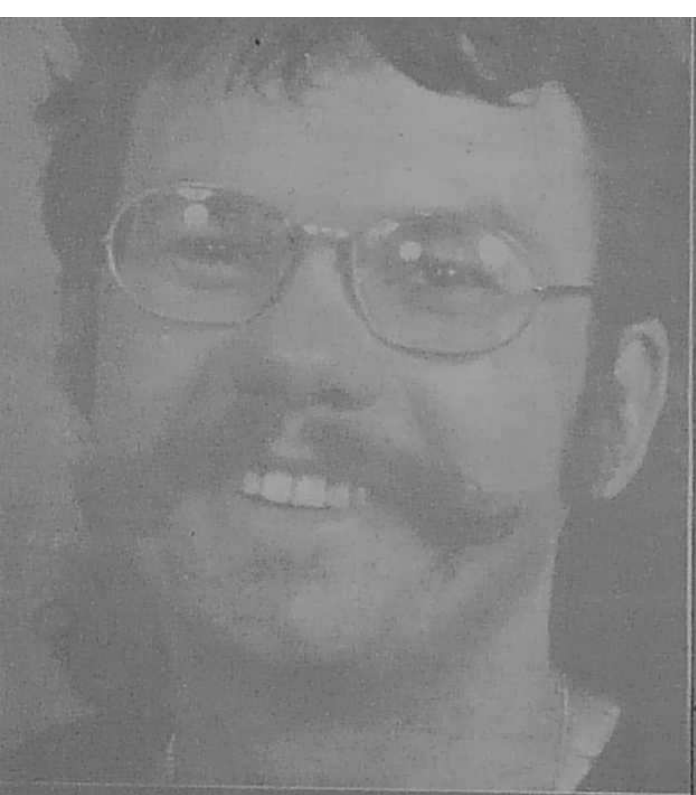
aux Editions KELENN

- Barde imaginé Xavier GRALL
- Keltia Blues
- La Fête de nuit (PRIX BRETAGNE 1972)
- La Sône des pluies et des tombes
- Rires et pleurs de l'Aven (gravures C.HUART)
- Un capitaine allemand Alain GUEL
- Ys
- Eaux souterraines
- F. C.
- Chansons Gilles SERVAT
- Eclatements Gérard DUCOS
- F. L. B. -1972 Procès de la Bretagne
- L'Essence de la Bretagne Olier MORDREL
- Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne
- Armoricaine Camille LE MERCIER D'ERM
- La Médecine en Gaule Gwenc'hlan Le SCOUEZEC
- Ale'houez (poèmes) Jil KERHOUSSE
- Toumangué FONTANELLE
- Maripol - La voie d'une femme celte A.G. HAMON

*A PARAÎTRE*

- Les sept hommes de la Née J. P. LETORT-TREGARO
- Galéran de Malestroit
- Voyage en Bretagne Emile GRIDEL  
(Album de Dessins de 1862)
- Le Remembreur Jean Louis COATRIEUX
- Silences (poèmes) Thérèse LOUET
- Choc Jil KERHOUSSE
- Métamorphoses du Houx (poèmes) Alain GUEL
- THEATRE I
- [Mark, Brangwenn et Cie
- [Portrait d'un jeune terroriste en deux personnes

achevé d'imprimer : octobre 1979  
imprimerie KELENN - Guipavas - Finistère  
dépot légal n°737



André-Georges HAMON a la passion de porter témoignage. Il manie une belle langue rugueuse plus ou moins baroque, une langue qu'il met au service de tous ses amis, les chanteurs et musiciens d'Armorique. Hamon a de la force, de la conviction, du caractère. Il est de ceux qui savent grader leurs éloges et aussi leurs critiques. C'est un homme qui aime ce qu'il fait et la Bretagne par dessus tout. Sa rigueur et sa ferveur sont telles qu'on le lira non seulement avec plaisir, mais avec profit.

Charles Le Quintrec

